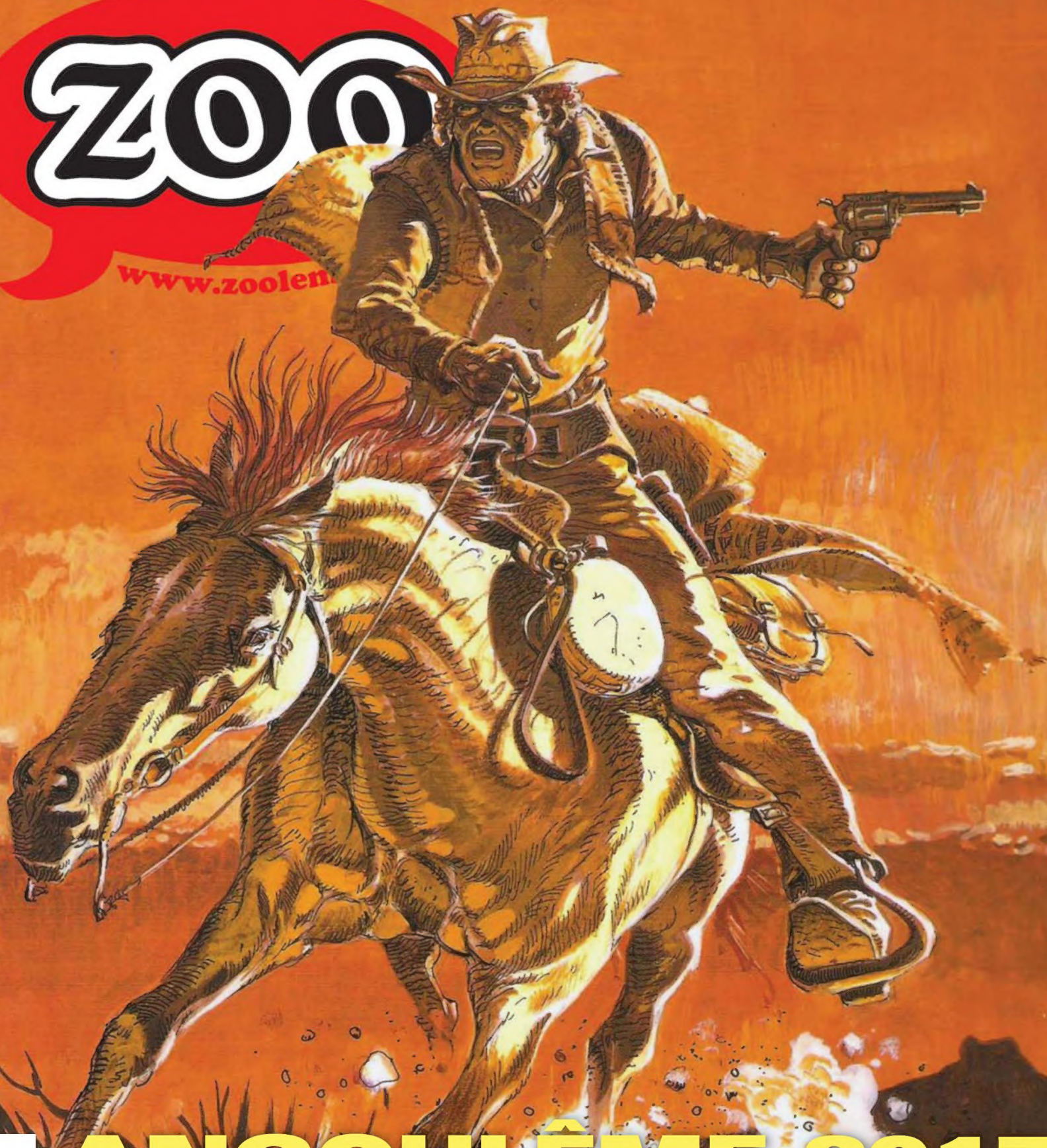


LE PREMIER MAGAZINE CULTUREL SUR LA BD ET LES ARTS VISUELS - GRATUIT

BD ★ CINÉ ★ JEUX VIDÉO ★ EXPOS ★ POP CULTURE

zoo

www.zoolen.fr



ANGOULÊME 2017

**HERMANN / DANIEL CLOWES / WILL EISNER /
KAZUO KAMIMURA / LA SÉLECTION OFFICIELLE...**



3 760204 580476

Néjib

STUPOR MUNDI



PRIX RÉVÉLATION
QUAI DES BULLES
2016

ANGOULÊME 2017



SÉLECTION OFFICIELLE

SCIENCE, POUVOIR
ET RELIGION AU CŒUR
D'UNE INTRIGUE CAPTIVANTE.

GALLIMARD
BANDE DESSINÉE

★ Édito ★

Bonne année à tous. Qui dit nouvelle année, dit mois de janvier, et qui dit mois de janvier dit... Festival d'Angoulême (toujours le dernier week-end de janvier, pour les distraits). Après une édition 2016 nourrie de quelques péripéties, l'édition 2017 s'annonce pourtant prometteuse. En coulisses, les luttes d'influences pour ce festival, grand-messe de la BD et l'un des plus connus dans sa catégorie. Mais le grand public, lui, n'en a cure, et pourra notamment savourer les expositions, dont celle d'Hermann, très grand monsieur de la bande dessinée, lauréat du Grand Prix de l'an dernier. Un Grand Prix, très, très mérité, compte tenu de la prolifique carrière de cet auteur qui a touché au western, au fantastique, au thriller policier, à l'aventure et même à la poésie onirique, sur plus de 100 albums. Quant à la Sélection officielle, elle regroupe comme chaque année du classique et du plus intimiste. Quel album recevra le Fauve d'Or ? Sera-t-il un succès de librairie ou un ouvrage jusqu'ici passé inaperçu ? Une BD plutôt grand public ou plutôt exigeante ? On touche là au cœur de ce qui alimente, dans le microcosme professionnel de la BD, les diverses polémiques autour du Festival – il n'est jamais facile de placer le curseur entre élitisme et succès commercial.

OLIVIER THIERRY



Zoo est édité par
Arcadia Media
45 rue Saint-Denis
75001 Paris

Envoyez vos contributions à :
contact@zooemag.com

Directeur de la publication
& rédacteur en chef :
Olivier Thierry

Rédacteur en chef adjoint :
Olivier Pisella, redaction@zooemag.com

Conseillers artistiques :

Kamil Plejwalsky, Howard LeDuc

Rédaction de ce numéro :

Olivier Pisella, Julien Fousseau, Jérôme Briot, Thierry Lemaire, Jean-Philippe Renoux, Michel Dartay, Yaneck Chareyre, Cecil McKinley, Hélène Beney, Boris Jeanne, Boris Henry, Kamil Plejwalsky, Vladimir Lecointre, Julie Bordenave, Thomas Hajdukowicz, Alix de Yelst, Jean-Laurent Truc, Didier Pasamonik, Xavier Goffinet, Yves Frémion

Publicité :

• pub@zooemag.com, 06 08 75 34 23

• Geneviève Mechali,
genevieve@zooemag.com

Couverture :

© Hermann / Le Lombard

Abonnements et administratif :
roselyne@zooemag.com

Collaborateurs : Yannick Bonnant et Audrey Retou

Dépôt légal à parution.
Imprimé en Italie par TIBER S.P.A.
Les documents reçus ne pourront être retournés.
Tous droits de reproduction réservés.

www.zooemag.com



06 - HERMANN

★ Zoommaire ★

numéro 63 - janv-fév 2017

ANGOULÊME

- 04 - Les dessous de la programmation avec **STÉPHANE BEAUJEAN**
- 10 - **DANIEL CLOWES** : Clowes to me
- 12 - **WILL EISNER** : l'esprit du Spirit
- 14 - **KAZUO KAMIMURA** : un homme de Showa
- 18 - **ZOOM SUR LA SÉLECTION**

ACTU BD

- 26 - **SCALP** : itinéraire d'un enfant gâté
- 27 - **LE PROJET BLEIBERG** : complot, nazis et traders
- 28 - **NICOLAS JUNKER** : de Fouché à Jésus
- 30 - **LA CIRE MODERNE** : des cierges pour une ballade spirituelle
- 32 - **LES NOUVELLES DE LA JUNGLE** par Mandel et Bouagga
- 34 - **APOCALYPSE SUR CARSON CITY** de Guillaume Griffon
- 35 - **GUS** : braquons en attendant l'amour
- 36 - **ALENA** : une question de maturité
- 37 - **JEAN DOUX ET LE MYSTÈRE DE LA DISQUETTE MOLLE**
- 38 - **À 4 MÈTRES DU SOL** : prendre de la hauteur
- 39 - **ROSE** et son double
- 40 - **LES DÉCASTÉS D'ORION** : tourisme intergalactique
- 41 - **LE RÈGNE** : le crépuscule des hommes
- 42 - **COLLABORATION HORIZONTALE** de Navie et Maurel

RUBRIQUES

- 43 - **LA RUBRIQUE EN TROP** : Repiblik Zanimo
- 44 - **ART & BD** : Shoah et bande dessinée, Jean Frisano
- 48 - **COMICS** : Daredevil, Deadly Class
- 52 - **MANGAS & ASIE** : Pline, Les Fleurs du mal, Berserk
- 55 - **SEXE & BD** : Bite Fighter, Mara

CINÉ & DVD

- 56 - **SEULS** : le pari de la franchise
- 57 - **NOCTURNAL ANIMALS** : noire revanche

JEUX VIDÉO

- 58 - **THE LAST GUARDIAN** : le gouffre aux chimères



AKU NO HANA © Shuzo OSHIMI / Kodansha Ltd.

LES FLEURS DU MAL : PAGE 53

Le logo « coup de cœur Zoo » distingue les albums, films ou jeux vidéo que certains de nos rédacteurs ont beaucoup appréciés.



Retrouvez quelques planches de certains albums cités par Zoo à l'adresse
www.zooemag.com/preview/
Le logo ci-contre indique ceux dont les planches figurent sur le site.



Zoo est partenaire de :

la **cilo** internationale
de la bando dessinée
et de l'image

Forum
des images

france
culture

Prochain numéro de Zoo : 27 février 2017

Angoulême 2017 : les dessous de la programmation



STÉPHANE BEAUJEAN AU TRAVAIL, DANS SON BUREAU DE LA RUE LAFFITTE À PARIS, NOVEMBRE 2016

La 44^e édition du Festival d'Angoulême a connu **beaucoup de péripéties dans sa préparation**. Retards à l'allumage, nouvel organigramme, budget en berne ont ponctué une année 2016 mouvementée.

Le point avec **Stéphane Beaujean**, directeur artistique du FIBD.

Après les remous de l'édition 2016 (voir plus bas) et la menace de boycott des éditeurs, le ministère de la Culture avait diligenté un médiateur pour réformer la gouvernance du Festival. Cette mission a décalé de cinq mois la préparation de la 44^e édition, qui a vu également une réorganisation de l'équipe artistique, auparavant composée de trois directeurs. Désormais, Ezilda Tribot est en charge de la facette jeunesse, Gaëtan Akyüz du reste de la programmation, et Stéphane Beaujean chapeaute le tout en tant que seul directeur artistique. C'est à ce dernier que nous avons posé quelques questions sur l'édition 2017.

Quels vont être pour vous les temps forts de la 44^e édition ?

Stéphane Beaujean : Difficile de choisir. Évidemment l'exposition Hermann (voir p. 6). On s'est immergé dans son œuvre avec Vladimir Lecointre, le co-commissaire, assisté de Daniel Pizzoli pour le catalogue. Nous avons essayé de produire un discours critique qui sorte de l'image du « Sanglier des Ardennes » qu'on lui colle depuis 30 ans. Comme pour l'exposition autour de Morris l'année dernière, j'ai privilégié la relecture des publications d'époque dans les journaux. Relire les magazines permet de comparer les œuvres entre elles dans leur contexte de création, de replacer la carrière de l'auteur dans un contexte

historique et artistique pour en extraire des caractéristiques et les innovations qui lui sont propres. J'ai appris beaucoup. L'exposition Hermann a été ma source de plaisir la plus importante cette année. Ensuite je tiens beaucoup à l'exposition « Knock Outsider Komiks » autour des activités de La « S » – Grand Atelier d'Erwin Dejasse et de Thierry Van Hasselt (de la maison d'édition Fremok), qui aura lieu à l'Hôtel Saint-Simon. C'est un collectif qui fait travailler des handicapés mentaux avec des auteurs de Fremok. Ce sont des créations un peu brutes, moins académiques. Mais son originalité me touche beaucoup sur le plan social comme esthétique. Je suis également très content de l'exposition sur Kazuo Kamimura (voir p. 14), un auteur que j'aime énormément, avec un propos très particulier. Nous avons réussi à rapporter 150 originaux du Japon. Rares sont les expositions sur des mangakas réalisées avec des originaux, surtout autant. Ce coup de projecteur pourrait encourager le public à découvrir cet auteur qui a dressé un portrait du Japon fascinant, très touchant sur le plan social et sublime sur le plan plastique. Enfin, je suis assez content de travailler en exclusivité sur le film *Valérian* de Luc Besson. L'exposition rappelle tout d'abord que la bande dessinée dans les années 60, et *Valérian* en particulier, a servi de trait d'union entre une littérature qui n'intéressait personne à la fin des années 50 et le cinéma des années 70, qui allait faire du space opera le chantre du divertissement tout public. L'implication de Mézières et Christin a été primordiale dans cette première partie. L'exposition porte ensuite sur le travail d'adaptation cinématographique. Pour réaliser cette partie, j'ai discuté avec les costumiers, les designers, le chef déco. Ils ont un vocabulaire que je n'avais pas, lié aux arts appliqués. C'est assez technique, et le défi était de trouver des mots simples pour expliquer la réflexion derrière leur travail.

Dans les choses fortes, il y a aussi l'exposition Will Eisner à la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image (voir p. 12), avec une quantité incroyable d'originaux somptueux. C'est évidemment l'un des temps forts de 2017. Enfin, je suis aussi très heureux du caractère international de notre plateau d'invités. Côté américain, Daniel Clowes en invité d'honneur (voir p. 10), Chris Claremont [scénariste des *X-Men*, *NDA*], Simon Hanselmann [Meg, Mogg & Owl, *NDA*], Ed Piskor [Hip hop Family Tree, *NDA*]. Côté japonais, Gengoroh Tagame [Le Mari de mon frère, *NDA*], Mari Yamazaki [Thermæ Romæ et Plinie, *NDA*] et Tori Miki [Intermezzo, *NDA*] (voir p. 52), et Eldo Yoshimizu.

Outre le retard dû à la médiation, monter financièrement l'édition 2017 n'a pas dû être simple cette année.

C'est vrai. Nous avons eu cinq mois au lieu de dix pour préparer l'événement. Le budget est également en berne, avec un désengagement général et relativement important du financement public. De manière

toute aussi générale, le sponsoring tend à se désintéresser du livre pour favoriser le sport. Enfin, les attentats font chuter les fréquentations des événements publics, même si celle du Festival d'Angoulême était encore quasiment stable l'année dernière, ce qui rassure sur notre attractivité. Du côté des coûts, outre l'inflation, la mise en place du plan Vigipirate a entraîné un montant supplémentaire de 90 000 € supporté par le Festival. Dans les nouvelles dépenses, nous avons également la rémunération des auteurs invités aux débats, mise en place par le Centre national du livre. C'est une évolution essentielle dont je suis très heureux, car le Festival d'Angoulême doit prendre en compte les changements de l'économie culturelle. Malheureusement aucune subvention n'a été allouée pour absorber son coût. Nous avons dû trouver l'argent nous-même en réalisant des arbitrages budgétaires. Comme nous avons environ 150 débats, avec une nouvelle rémunération de 150 € brut par auteur environ, je vous laisse faire le calcul. Nous allons baisser le nombre de rencontres et forcément couper dans d'autres projets. Dans ces cas-là, soit on pleure, soit on essaie de trouver un nouveau modèle économique. Nous allons donc y réfléchir. En attendant, on essaie de nouvelles choses pour trouver des petits relais de croissance. On sort par exemple un catalogue de l'exposition Hermann, une sérigraphie de Daniel Clowes. Mais ces mesurées ne suffisent pas à compenser une baisse d'investissement de plusieurs centaines de milliers d'euros en quelques années. D'une manière générale, pour cette année, l'équipe a fait en sorte de prendre sur elle pour offrir une édition aussi luxuriante que possible. Mais ce n'est possible qu'une année, sur le plan financier et surtout humain. Le Festival va réfléchir à des solutions dès 2018, et je n'écarte hélas ni une réduction de voilure ni l'extension à d'autres domaines culturels comme le cinéma ou le jeu vidéo. Tout sera à décider en concertation avec les pouvoirs publics et la profession, mais quoi qu'il en soit il faudra soit rétablir les financements d'antan, soit changer drastiquement de formule.

En ce qui concerne le déroulement du Festival, est-ce qu'il va y avoir des changements dans l'élection du Grand Prix ?

Aucun changement par rapport à l'année dernière. Il n'y aura pas de liste de sélectionnés et les auteurs pourront voter au premier tour pour qui ils veulent. Nous continuons sur cette idée de démocratie directe, sans filtre.

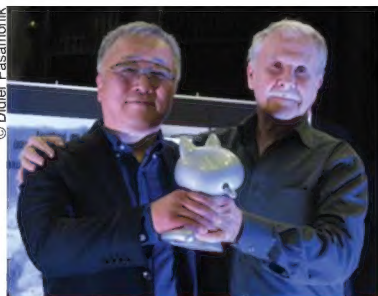
En 2016, il y avait également eu l'incident pendant la remise des Prix (l'animateur avait démarré la cérémonie en décernant de vraies-fausse récompenses qui ont trompé auteurs, éditeurs et public, entraînant déception et colère). Est-ce que vous allez continuer à faire ce genre de cérémonie un peu spectaculaire ? Est-ce que ça ne va pas refroidir les ardeurs ?

Oui, probablement. Je pense que nous ne sommes pas tenus de faire une cérémonie-spectacle chaque année. Non par peur du couac, mais parce que la formule n'est pas toujours pertinente. Pour que ça marche, il faut que le public soit concerné par le spectacle. Or le public est surtout là pour recevoir des Prix. Ces spectacles présentent des risques inutiles et, en période de disette, coûtent très cher.

2017, c'est un peu avec les moyens du bord, mais pour les années suivantes, quelles seraient vos orientations pour le Festival ?

Elles sont assez claires pour 2018 : renforcer toujours plus la jeunesse et le recrutement. Cette année, nous avons formé pour le Prix Jeunesse un nouveau comité de sélection spécifique qui n'existait pas. Je suis très content du résultat. Les débats ont été riches et la sélection est variée. Nous allons poursuivre notre activisme dans ce domaine l'année prochaine. En parallèle, nous allons amplifier notre action sur la création et les jeunes auteurs. Avec le concours Jeunes Talents, le Festival est un des seuls événements artistiques que je connaisse qui révèle autant de futurs professionnels reconnus [Simon Hureau, Marion Fayolle, Simon Roussin, Jérémie Moreau, Donatien Mary, Kyungeun Park, Vincent Perriot, Marine Blandin, Victor Hussenot, Juliette Mancini, entre autres, NDA]. Enfin, en 2018 nous allons réintégrer le manga à hauteur de sa juste présence sur le marché francophone, dont il représente environ 1/3 des publications, en créant un pavillon manga. Là aussi, le manga nous permettra de mettre l'accent sur la jeunesse, de travailler au recrutement et aux échanges interculturels.

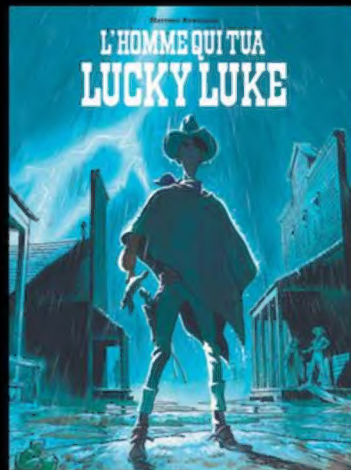
PROPOS RECUEILLIS PAR
THIERRY LEMAIRE



OTOMO ET HERMANN,
ANGOULÊME 2016

DÉDICACES BD

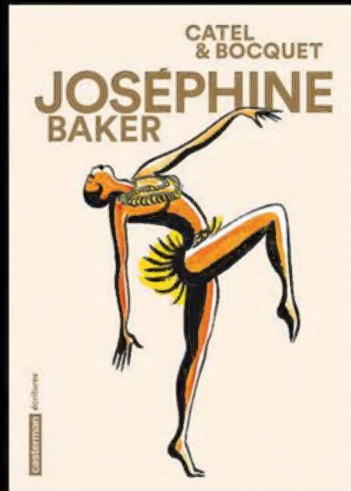
ÉVÉNEMENTS FNAC GRATUITS



MATTHIEU
BONHOMME

*L'homme qui tua
Lucky Luke*

Fnac Saint-Lazare
Mercredi 18 janvier à 16h



CATEL &
BOCQUET

Joséphine Baker

Fnac Saint-Lazare
Mercredi 18 janvier à 16h



ALEXANDRE
CLÉRISSE

L'été Diabolik

Fnac Bordeaux
Mercredi 15 février à 15h

#RDVFNAC

ENCORE PLUS SUR
FNAC.COM/EVENEMENTS

Hermann, naturellement

Le Festival International de la Bande dessinée d'Angoulême s'offre une rétrospective de son Grand Prix 2016 : **Hermann est à la fête, et le dessin avec lui.** Cela fait 50 ans qu'il aligne les planches, plus de 5000 au compteur et 100 albums martelés à un rythme régulier, avec **puissance et singularité.**

Que ce soit sur des scripts de Greg, de Van Hamme ou de son fils Yves H., ou dans les histoires qu'il scénarise lui-même, Herman Huppen, dit Hermann, exprime souvent une colère froide contre le « bipède ». Mais il ne faut pas que cette humeur, depuis longtemps présente, nous fasse oublier les qualités intrinsèques de son travail : une évidente puissance qui n'est pas celle qui consiste à dominer, à mettre l'autre sous sa coupe, mais bien celle du fort des halles qui se libère des chaînes dans lesquelles il est entravé ; une perception aigüe, instinctive, quasiment animale ; une intelligence enfin, pas de celle qui s'étale, mais de celle qui comprend.

Issu d'une famille à cheval entre les cultures, Hermann est né le 17 juillet 1938 à Bévercé (près de Malmédy) dans la partie germanique d'une Belgique à majorité néerlandophone et francophone. Sa mère, divorcée, ainsi que ses frères et sœur, s'établissent dans la commune bruxelloise de Saint-Gilles. Hermann y reçoit une formation professionnelle en ébénisterie, travaille à 16 ans dans un atelier d'horloges à carillon Westminster, qu'il quitte au bout de 15 jours pour entrer dans un bureau d'architecte. En parallèle, le jeune homme suit des cours du soir de dessin d'architecture et de décoration intérieure à l'Académie royale des Beaux-Arts.

Quand il a 18 ans, sa mère qui, pour défendre ses

enfants, « aurait attaqué un train avec une fourchette », emmène ses deux garçons au Canada rejoindre sa fille aînée déjà établie à Montréal. Là, Hermann est engagé par une société spécialisée dans l'aménagement de restaurants pour lesquels il dessine des rendus de perspectives destinés aux clients. Il le quitte au bout de trois ans et demi pour la Belgique, sa mère et lui étant restés nostalgique de l'Europe. Il en reviendra en parlant un anglais plus que décent.

UN BEAU-FRÈRE ÉDITEUR

Hermann a le parcours singulier d'un homme qui a fait sa carrière en marginal, dans un média marginal, accompagnés de marginaux brillants et un brin cyniques (Greg, Vernal, Van Hamme...), dans une Europe aux aspirations européennes naïves, dont l'impuissance politique s'est affirmée au fil des ans et au fil des drames : la Guerre froide, la guerre en Yougoslavie, Tchernobyl...

En trois ans de présence en Amérique, il ne s'est même pas aperçu de l'existence des comic-books. Il n'aurait pas davantage découvert la bande dessinée si, à l'occasion de son mariage avec la femme de sa vie, Adeline, en 1964, il ne s'était découvert un beau-frère dans l'édition. Rien moins que Philippe Vandooren, futur directeur éditorial chez Dupuis, alors chez Marabout, où il travaille notamment comme « script doctor », en français balzacien : comme nègre, pour Henri Vernes, le créateur de *Bob Morane*. Vandooren est connu pour son célèbre manuel *Comment on devient créateur de bande dessinée* (1969), mais il est aussi le responsable d'une publication scoute, *Plein Feu*, où il invite son beau-frère à y publier sa première bande dessinée.

Elle tombe sous l'œil d'aigle du dessinateur et scénariste Greg qui remarque ce trait réaliste venu de nulle part, mais dont l'apprent vériste s'inscrit dans la lignée d'un Pierre Joubert. Il engage le jeune homme à l'essai dans son studio de dessin de la place du Roi-Vainqueur. Hermann cumule alors son job d'architecte d'intérieur et de dessinateur de BD, en particulier sur des récits courts didactiques, dont un *Oncle Paul* pour Spirou.

LE RÈGNE DE GREG

Greg scénarise pour lui une première aventure de détectives, *Valéry Valérien*, qui est présentée à *Pilote* sans rencontrer l'intérêt de Jean-Michel Charlier et de René Goscinny. La chance sourit lorsque Greg



réussit à placer *Bernard Prince* (1966) dans le journal *Tintin*. Au départ un peu moralisatrice, la série est cependant dessinée avec fougue. On la remarque. Son dessin doit certes à Jijé, au Giraud de *Blueberry* mais, avec le temps, Hermann parfait sa technique, s'essaie à la gouache, notamment en illustrant le feuilleton de western *Dylan Stark* écrit par Pierre Pelot. L'arrivée de Greg à la tête de *Tintin* le propulse au devant de la scène. La Ligne claire décline.

En 1967, la réalisation de *Jugurtha* sur un scénario de Laymilie (Jean-Luc Vernal), qui raconte l'histoire d'un prince de Numidie en lutte contre Rome, est l'illustration de cette nouvelle politique : *Alix* n'a plus l'exclusivité de l'Antiquité et l'École de Bruxelles, celle du journal. Hermann l'abandonne bientôt pour *Comanche* (1969, voir encadré p.10). Cette série s'impose comme un des sommets du western en bande dessinée. « C'est mon caractère, dit Hermann avec sa verve habituelle, j'aime bien ce qui bouge, j'aime ce qui est tendu, musclé, ce qui a une force. »

LIBERTÉ CHÉRIE

L'Ardennais intervient de plus en plus dans le scénario. Son trait se fait expressif, sauvage. Dans *Le ciel est rouge sur Laramie*, c'est Hermann qui impose à Greg la scène, digne de *Dirty Harry*, où le héros abat sans état d'âme une crapule désarmée qui s'écroule symboliquement dans les poubelles : « On peut trouver cela extrême, mais je considère que les crapules, il faut les arrêter. Je n'ai plus aucune



BERNARD PRINCE



© Hermann / DUPUIS

illusion à propos du bipède. L'humain, ça n'existe pas. Il y a des bipèdes dont certains sont humains. La plupart ne le sont pas. » En 1977, il prend l'occasion du lancement du magazine *Super As*, un hebdomadaire créé par Jacques De Meester et Jack-Joseph De Kezel pour le groupe allemand Springer / Koralle Verlag, pour voler de ses propres ailes et s'affranchir à la fois de son éditeur et de son mentor. Le fort des halles a brisé ses chaînes. Il y publie *Jeremiah* (1977), un récit d'anticipation décrivant un monde d'« après la bombe ». La terre est devenue une jungle sans merci où l'homme est clairement un loup pour l'homme. Le dessin de Bernard

Prince est confié à Dany et Comanche restera un temps à l'arrêt avant d'être repris par Rouge. Hermann peut enfin jouir de sa liberté toute neuve. Pour *Spirou*, il dessine *Nic* (1980), une fantaisie pour enfants inspirée de *Little Nemo* scénarisée par Morphée, alias Philippe Vandooren, qui prend en 1982 la direction éditoriale de Dupuis.

LE RÉVOLTÉ

En 1984, Hermann rejoint Glénat pour y créer *Les Tours de Bois-Maury*, album dans lequel il



Forum des images

INDIA EXPRESS

EN 60 FILMS

18 JANVIER
26 FÉVRIER 2017

Forum des Halles
forumdesimages.fr

MAIRIE DE PARIS



CAATINGA



© Greg et Hermann / LE LOMBARD

COMANCHE STORY

Le premier récit complet de *Comanche* est publié dans un hebdomadaire *Tintin* en décembre 1969. Hermann dessine déjà la série d'aventures exotiques *Bernard Prince*, mais il n'apprécie pas trop ce personnage, trop élégant et aseptisé à son goût. Il s'est fait remarquer par ses illustrations de western sur le feuilleton *Dylan Stark* de Pierre Pelot, et la revue *Tintin* ne comporte pas de série *Far West*, contrairement à ses concurrents *Spirou* et *Pilote*. Lui et Greg souhaitent s'éloigner au maximum du modèle du genre, *Blueberry*. Donc le personnage principal (Red Dust, et non Comanche, qui est sa patronne à défaut d'être sa maîtresse), est un ancien champion de la gâchette qui se reconvertit dans l'élevage de vaches au Wyoming, un État américain parfois pluvieux situé loin de l'aride frontière mexicaine, contrairement à Fort Navajo, la fameuse affectation du Lieutenant de cavalerie.

Au fil des épisodes, une petite équipe se constitue (outre le vieux compagnon plein d'expérience, un casse-cou intrépide et un ancien esclave, un Cheyenne pacifique, un joli melting-pot pour l'époque !).

Un affrontement violent avec un assassin notoire vaut à Dust un long séjour au bagne, histoire d'apprendre à bien casser les cailloux. Il faut dire qu'il a froidement exécuté un adversaire désarmé. Difficile de plaider la légitime défense, mais il y a des circonstances atténuantes. Hermann a voulu cette fin brutale qui change du côté chevaleresque des duels, mais cet épisode lui vaudra par la suite une réputation d'extrémiste (*Le ciel est rouge sur Laramie*).

La série s'est déroulée sur une dizaine d'albums, dans les années 70. La progression de la civilisation est évidente, comme l'évolution sensible du trait. Après un mélange de pinceau et de plume, Hermann passe au Rotring, dans une recherche d'épuration. Le mouvement est idéalement retranscrit dans les séquences d'action, pendant que les positions statiques rendent compte des tensions intérieures. Plus complexes, les décors donnent la part belle aux paysages ou aux villes crasseuses du Middle West, les personnages ont des silhouettes et des visages bien différenciés, l'œil de la caméra va chercher des angles de prise de vue inattendus, en rupture avec les classiques perspectives, en clair tout est fait pour absorber le lecteur dans l'histoire aux péripéties nombreuses et aux dialogues bien ciselés par un expert en la matière. N'étant plus étonné à la lecture des scénarios de Greg, Hermann décidera à juste titre de devenir un auteur complet.

JEAN-PHILIPPE RENOUX

Il applique son réalisme à la crudité de l'histoire médiévale. Ce devait être un album isolé, mais son accueil favorable l'amène à continuer la série qu'il réalise en alternance avec *Jeremiah*.

Le « vrai » Hermann cependant, le révolté qui s'insurge contre la lâcheté et les méfaits du « bipède », profite de la collection Aire Libre lancée par son beau-frère pour Dupuis en 1988, pour y livrer quelques-uns des thèmes qui lui tiennent le plus à cœur : *Missié Vandisandi* (1991) dénonce la corruption et les trafics dans le Congo post-colonial. Il est suivi par *Sarajevo-Tango* (1995), un album qui raconte le siège de Sarajevo pendant la guerre de Yougoslavie. Dans *Caatinga* (1997), Hermann revient sur la déses-

pérance des Cangaceiros dans le Nord-Est brésilien des années 30. Il retrouve un temps l'univers du western dans *On a tué Wild Bill* (1999) pour mieux dénoncer la noirceur de cette geste héroïque qui n'a rien d'une aventure distractive. Enfin, il s'allie avec l'un des scénaristes les plus réputés de son temps, Jean Van Hamme, pour livrer *Lune de Guerre* (2000), un huis-clos pathétique et sanglant. Pour son fils Yves H., Hermann dessine *Liens de Sang* (2002), un thriller qui débouche sur une intrigue fantastique. La même année, en 2002, *Jeremiah* devient une série de 35 épisodes produite pour la télévision par la MGM – Hermann n'en a pas un très bon souvenir : « Ils ont fait ce qu'ils ont voulu. Mais pourquoi acheter les droits de ma série si c'est pour en faire autre chose ? », tandis qu'en 2003, *Lune de guerre* est adapté au cinéma.

À partir de cette date, au rythme d'un album par an, voire davantage, il collabore avec son fils à une suite d'ouvrages aux sujets variés, en alternance, le plus souvent, avec *Jeremiah* et *Les Tours de Bois-Maury* : un diptyque des éditions Aire Libre, *Le Diable des 7 mers* (2008), né de la frustration d'un projet inabouti avec Roman Polanski, le thriller *Une nuit de pleine lune* (2011), le nostalgique *Retour au Congo* (2013), un album, *Station 16* (2014), aux accents écologiques, une histoire de western sur fond de vengeance : *Sans pardon* (2015), l'anticraciste *Old Pa Anderson* (2015), le thriller poisseux *Le Passeur* (2016), et enfin, en janvier 2017, un nouveau western hard boiled : *Duke*.

COULEURS ET MATIÈRES

C'est cette carrière prolifique que les commissaires de l'expo « Hermann, le naturaliste de la bande dessinée » présentent à Angoulême. Même s'ils ont choisi de le montrer sous un angle thématique et non chronologique, ils ont consacré une section importante aux évolutions de son approche du dessin : de la



© Yves H. et Hermann / LOMBARD

plume au pinceau, au Rotring qu'il adopte en 1980, à l'Artpen avec lequel il dessine entre 1985 et 1993, au pinceau-feutre qu'il utilise ensuite. À chaque fois, l'instrument lui inspire de nouveaux tempos aux rythmes échevelés, de nouvelles textures, des silhouettes au corps nouveaux. En 1995, sur *Sarajevo-Tango*, il passe à la couleur directe. Il y déploie une aquarelle aux couleurs dissonantes en rupture avec l'habituel jeu des



complémentaires et aux seris bien fermés de la Ligne claire. Une manière reconnaissable entre mille. Les quelque 160 documents que donnent à voir cette exposition promettent au visiteur plus qu'un choc esthétique : la rencontre avec un artiste unique.

DIDIER PASAMONIK

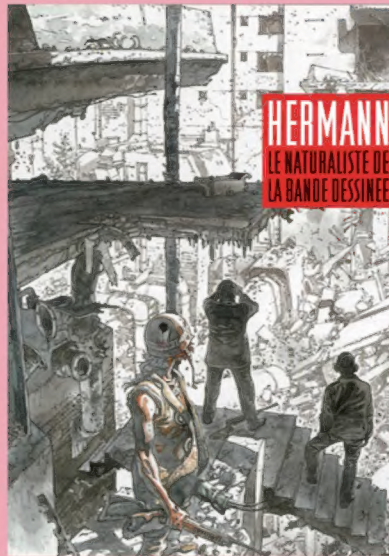
➔ **DUKE, T.I, LA BOUE ET LE SANG** par Yves H. et Hermann, Le Lombard, 56 p. couleurs, 14,45 €



© Hermann / GLEVAT

LES TOURS DE BOIS-MAURY

44^e FESTIVAL INTERNATIONAL
DE LA BANDE DESSINÉE



**PASS HERMANN
(GRAND PRIX 2017)
LE CATALOGUE
DE L'EXPOSITION
HERMANN
+
PASS 1J ADULTE
= 38 €
AU LIEU DE 45 €**

Uniquement sur cultura.com et dans les magasins Cultura



ANGOULÊME

DU 26 AU 29 JANVIER 2017

www.bdangouleme.com

123456
francetélévisions

**franco
inter**

**20
minutes**

Le Point

ELLE

Konbini

Cultura
l'esprit public

BILLETTERIE

En vente dans les magasins
Cultura, sur www.cultura.com et
autres points de vente habituels.

VENIR À ANGOULÊME

Des TGV 100% Prem's et des INTERCITÉS 100% ECO pour vous
accompagner au Festival. Réservation au 3635 (0,34 € TTC/min, hors
surcoût éventuel), dans les gares et boutiques, sur voyages-sncf.com
ou agences de voyages agréées.

SNCF

Capricorne,
T.20, Maître, d'Andréas



Voici venu le temps pour Capricorne de tirer sa révérence ou du moins, de rassembler toutes les pièces d'un puzzle, éparpillées depuis 20 ans. Pour toute personne concernée par les problématiques liées à l'écriture (figure de style, découpage, langage, dialogue, composition, etc.), ou simplement intéressée par ce type de questionnements, la saga imaginée par Andréas est une véritable bible en 20 volumes. Pendant toute sa durée, l'auteur aura tout expérimenté, ou presque : dans cet ultime opus, il change, notamment, de type de mise en couleur l'espace d'une page afin de démarquer deux réalités différentes. Dans un précédent épisode, c'est une sous-intrigue qui défile en bas de page, parallèlement à l'histoire principale... Dans un autre encore, le mutisme et le blanc sont au programme... Une autre joue avec les architectures... À chaque fois, les innovations sont stupéfiantes de liberté ou d'audace. Quant à l'intrigue en elle-même, elle s'étale sur des années en jouant avec les réalités et les dimensions parallèles. Sa longueur ainsi que sa sinuosité



peuvent dissuader le lecteur lambda mais, c'est grâce à ce type de parti-pris que la bande dessinée acquiert ses lettres de noblesse et qu'elle fait la démonstration de son potentiel. Capricorne est donc une aventure graphique inégalée. Il n'y a pas d'exagération à affirmer que c'est un vrai, un authentique chef-d'œuvre. Le Lombard, 48 p. couleurs, 12 € KAMIL PLEJWALTZSKY

Écumes,
de Chabert et Maurel



Un couple, un désir d'enfant puis une grossesse : la vie qui va ! Malheureusement, le pire arrive. Comment surmonter la perte d'un bébé, sortir la tête de l'eau, et se préserver de l'écume d'un drame qui marque à jamais ? Inspiré de son histoire personnelle, Ingrid Chabert livre un one-shot émouvant mais aussi onirique sur le deuil qu'elle et sa femme ont traversé. Dessiné par Maurel (L'Apocalypse selon Magda, Luisa...), cet album montre que si le temps apaise, on apprend surtout à vivre au quotidien avec l'absent. L'histoire d'une reconstruction pas à pas, tout en finesse.

Steinkis, 88 p. couleurs, 18 € HÉLÈNE BENEY

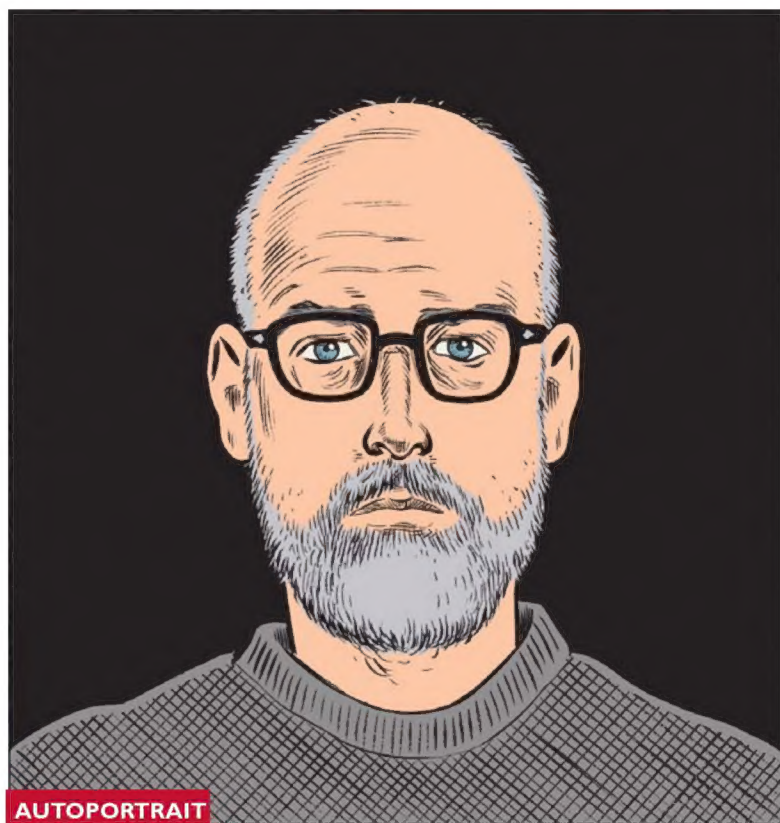
CLOWES TO ME

Avant la réédition imminente et augmentée de son titre emblématique *Eightball* chez Cornélius, Daniel Clowes sera l'un des invités de marque du Festival d'Angoulême 2017 où son dernier album en date *Patience* figure dans la Sélection officielle...

C'est un auteur à la fois influent et discret que reçoit le Festival d'Angoulême cette année dans le cadre de ses Rencontres internationales... Né le 14 avril 1961, Daniel Clowes est – avec Charles Burns – l'une des personnalités qui ont le plus marqué le milieu des comics indépendants à la charnière des années 1980-1990. Certes, il partage l'amour du graphisme, des références d'un certain âge d'or américain avec Spiegelman ou Chris Ware, mais son goût du noir et blanc ciselé, du mal-être (notamment adolescent) et d'un réalisme où se niche puis surgit une grande étrangeté le rapproche indubitablement de Burns, même si son expression du grotesque a fini par s'amuïr avec le temps... Explorant l'âme humaine entre réalité et fantasme, Clowes dresse le portrait d'une Amérique médiocre et castratrice, se moquant d'elle de manière ostentatoire et intime à la fois, évitant néanmoins l'écueil de la généralisation en se penchant sur des parcours très personnels et particuliers (de *Ghost World*, il dit : « Avec cette bande dessinée je n'ai pas l'intention de faire le point sur les femmes. J'ai seulement envie de vous faire connaître certaines d'entre elles, telles que je les connais. »)

À L'ÉCOLE DES COMICS

La nature et le style des œuvres de Clowes sont tout aussi reconnaissables que difficilement saisissables, sortes de créatures hybrides évoluant cependant au sein d'une terrible cohérence d'ensemble. Intimiste ou soudainement horrifique, réaliste ou glissant vers la caricature, calme ou furieux, onirique ou délirant, l'univers de Clowes pose



AUTOPOTRAIT

autant de questions qu'il répond à certains de nos doutes existentiels les plus enfouis, nous provoquant aussi par la satire sociale et l'humour sarcastique afin de mieux combattre la frustration et le conformisme qui rongent nos sociétés. Oscillant entre différentes références des *fifties* et des *sixties*, notamment dans la SF ou la culture de genre, des EC Comics à l'underground en passant par Steve Ditko ou le cinéma bis, son style graphique fait la synthèse de ses plus grands attachements.

Fortement marqué par des titres comme *Strange Adventures* lorsqu'il était enfant, il découvrit ensuite grâce à son frère aîné des comics de super-héros, des Archie Comics et même le travail de Robert Crumb. Est-ce parce que ces créations furent si fondamentalement reçues et perçues par le jeune lecteur Clowes que celui-ci, devenu adulte, préfère se dire autodidacte alors qu'il a étudié le dessin au Pratt Institute de Brooklyn ? Il y amorça pourtant sa première bande dessinée : *Art School Confidential*.

EIGHTBALL

À partir des années 1980, des récits courts de Clowes sont publiés dans diverses publications indépendantes, puis dans le fameux *Love & Rockets* des frères Hernandez chez Fantagraphics où il fera connaître son personnage Lloyd Llewellyn en 1985 : une rencontre importante, puisque cet éditeur devient vite celui des premières œuvres notables de Clowes, Lloyd Llewellyn en tête, suivi en 1989 du titre qui va tout changer : *Eightball*. Cette publication durera jusqu'en 2004, au bout de 23 numéros. Chacun des 18



LE RAYON DE LA MORT



© Clavos / CORNÉL IIIC

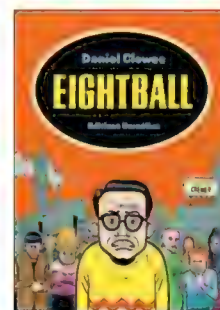


SI JE
PRENDS ÇA,
T'EN MANGERAS
LA MOITIÉ?

BEURK...

OH PUTAIN, REGARDE
ÇA... C'EST TOTALEMENT
PORNOGRAPHIQUE! ILS
PRENNENT VRAIMENT LES
GENS POUR DES CONS!

CECIL McKINLEY



日 本 書 局

11

L'ESPRIT DU SPIRIT

Le musée de la bande dessinée d'Angoulême profite du **centenaire de la naissance de l'artiste** pour faire découvrir « **Will Eisner**, génie de la bande dessinée américaine » au plus grand nombre. Une exposition tout en ambiances, où **New York et le noir et blanc sont rois**.

© Will Eisner Studios Inc.



Certains artistes ont une reconnaissance du grand public inversement proportionnelle à l'influence qu'ils ont auprès de leurs pairs. Will Eisner (1917-2005) est un génie de la bande dessinée, précurseur du roman graphique, théoricien et enseignant du 9^e art, Grand Prix d'Angoulême en 1975, qui voit – de son vivant – son nom donné à l'un des deux plus prestigieux Prix américains décernés aux comics, et qui est une source d'inspiration constante pour les plus grands dessinateurs. Pourtant, qui le connaît en France en dehors du cercle des passionnés de bande dessinée ? Peu de monde en vérité. L'ambition première de l'exposition « Will

© Will Eisner Studios Inc.



Eisner, génie de la bande dessinée américaine » est donc de faire découvrir au plus grand nombre le talent d'un artiste aussi important que René Goscinny ou Hergé, bien connus du public français. L'opportunité du centenaire de la naissance du dessinateur américain a accéléré les choses. « Avec Denis Kitchen, l'ancien agent d'Eisner, nous nous connaissons depuis 30 ans, raconte Jean-Pierre Mercier, co-commissaire de l'exposition. Cela fait quelques années que nous parlons d'organiser une exposition Will Eisner. En 2015, les 75 ans du Spirit [une de ses œuvres emblématiques, NDLR] ont redonné un coup de projecteur. Nous pouvions faire quelque chose l'année dernière, mais nous avons préféré attendre la date anniversaire de 2017. En contact avec la famille d'Eisner, Denis a accès à des raretés pour la première partie de sa carrière. Pour la partie roman graphique, nous avons sollicité un collectionneur qui possède énormément de planches. » Car l'une des particularités de Will Eisner, est qu'après avoir atteint les sommets au tournant des années 50 avec le Spirit, son personnage de détective, il arrête les comics pour développer une activité de communication institutionnelle par la BD, puis à l'âge de 60 ans, redémarre une nouvelle vie professionnelle en produisant d'autres chefs-d'œuvre, cette fois sous forme de romans graphiques, et ce pendant plus de 25 ans. Stupéfiant.

On retrouve ces périodes de la vie de Will Eisner dans l'exposition, qui déroule de manière chronologique le fil de sa carrière. D'autres moments s'intercalent, comme les œuvres de jeunesse ou la période de la Seconde Guerre mondiale, pendant laquelle il s'engage dans l'armée et crée deux magazines qui



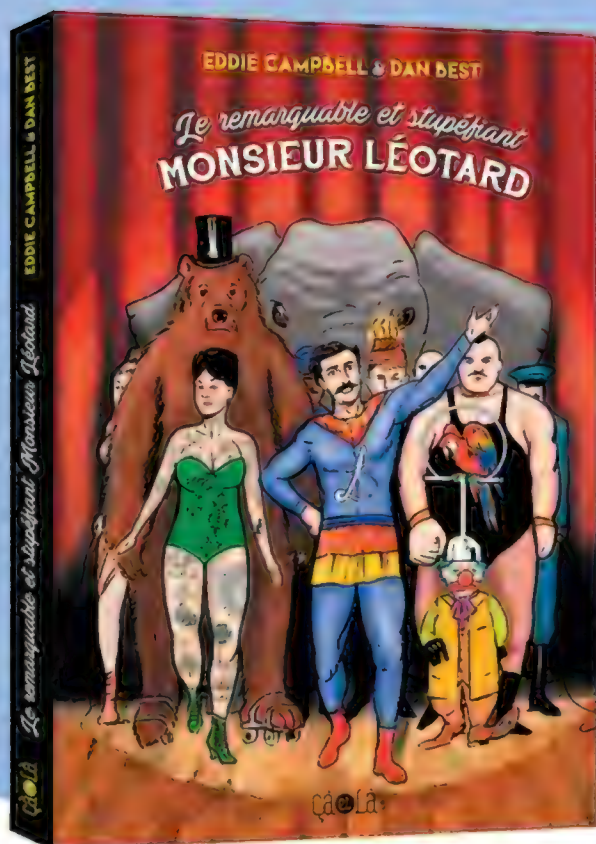
© Will Eisner Studios Inc.

expliquent aux soldats, en bande dessinée, le fonctionnement des engins militaires et les consignes de sécurité. « L'accent est porté sur une scénographie très noir et blanc, précise Jean-Pierre Mercier. Une première salle très sombre accueille le visiteur pour le plonger dans l'ambiance de Central City, la ville du Spirit. Puis la première partie de l'exposition le transporte dans le New York des années 40, celui du Spirit encore, avec ses docks et ses buildings. La seconde partie, plus lumineuse, évoque toujours la ville, mais cette fois le New York des années 30, celui de la jeunesse d'Eisner à Brooklyn qu'il évoque dans ses romans graphiques. » À cela s'ajoutent des extraits de films documentaires, un parcours parallèle « enquête policière » pour les enfants, et quelques caches secrètes disséminées dans les décors pour les plus malins, le tout en français et en anglais. L'évocation du génie de Will Eisner dresse le portrait d'un auteur qui a été l'un des premiers à considérer la bande dessinée comme un art, en adoptant une écriture très littéraire, que ce soit la parodie de romans hard-boiled du Spirit, ou plus tard le talent des meilleurs écrivains juifs américains. La qualité graphique de ses planches est tout aussi remarquable. Dessin, découpage, attitudes des personnages, narration, tout est à examiner, analyser, comprendre. On ne s'étonnera donc pas d'apprendre que Will Eisner a fortement influencé des auteurs de comics tels que Neil Gaiman, Frank Miller ou Art Spiegelman.

THIERRY LEMAIRE

➔ **WILL EISNER, GÉNIE DE LA BANDE DESSINÉE AMÉRICAINE**

du 26 janvier au 15 octobre 2017
au Musée de la Bande Dessinée, Angoulême



LE REMARQUABLE ET STUPÉFIANT MONSIEUR LÉOTARD EDDIE CAMPBELL & DAN BEST

« Teintée d'un humour absurde et surréaliste, cette histoire montre qu'en BD tout est toujours possible, même et surtout la poésie. »
TÉLÉRAMA

« Les magnifiques aquarelles, subtiles et légères, d'Eddie Campbell, renforcent l'entrain extraordinaire qui se dégage de l'album. »
LES INROCKS

« Lecture riche, jouissive et toujours inattendue, *Le remarquable et stupéfiant Monsieur Léotard* cultive l'esprit, charme petits et grands et fait même repousser les cheveux ! »
BDGEST

EN SÉLECTION OFFICIELLE AU FESTIVAL D'ANGOULÊME 2017 !!



LA FAMILLE FUN BENJAMIN FRISCH

« Une descente au paradis, l'américain way of life dans toute splendeur qui, en quelques secondes, se transforme en Beyrouth. »
CASEMATE

« Un chef-d'œuvre d'humour aussi noir que grinçant. Du grand art. »
ROCK & FOLK

« Frisch livre une satire contre les hypocrisies de la société contemporaine d'autant plus féroce qu'elle avance masquée sous un dessin guilleret. Un moraliste est né. »
TROIS COULEURS



caetla
caetla.fr

KAZUO KAMIMURA : UN HOMME DE SHOWA

Comme chaque année, le Festival d'Angoulême rend hommage à plusieurs personnalités marquantes de la bande dessinée internationale. Depuis quelques années, le manga parvient à se faire une place. Après Shigeru Mizuki, CLAMP ou Katsuhiro Otomo, c'est au tour de Kazuo Kamimura d'avoir droit à une rétrospective. Elle aura lieu du 26 janvier au 12 mars 2017, au Musée des Beaux-Arts d'Angoulême.

Kazuo Kamimura est souvent décrit comme le « peintre de l'ère Showa », « Showa » correspondant à la période du règne de l'empereur Hirohito, de 1926 à 1989. Si ce titre peut paraître un brin pompeux, il renvoie à deux vérités : Kamimura, né en 1940 et mort en 1986, ne peut être qu'attaché à cette période, et son art a transcendé le manga, faisant de ses planches des tableaux, bien plus que de simples « petits miquets » sur papier de mauvaise qualité.

Du début de sa carrière à la fin des années 1960 jusqu'à sa disparition, Kamimura s'est efforcé d'élever le manga au dessus des limites du divertissement pour enfants et adolescents. Il appartient à la première génération d'auteurs à avoir lu et digéré les travaux d'Osamu Tezuka. À l'instar d'un Keiji Nakazawa avec *Gen d'Hiroshima*, il contribue largement au développement du « gekiga », cette catégorie de manga spécifiquement destinée à un lectorat adulte. Sa production est d'ailleurs impressionnante (jusqu'à 400 planches écrites et dessinées par mois). Dans cet important corpus, il n'hésite pas à aborder des sujets moins légers que ceux privilégiés par ses prédécesseurs.

L'HOMME QUI AIMAIT LES FEMMES

On compte de nombreux thèmes récurrents dans l'œuvre de Kamimura : la vie dans les milieux interlopes (*Le Fleuve Shinano*), les grandes disparités sociales dans le Japon du XX^e siècle (*Une femme de Showa*, *La Plaine du Kanto*), la vengeance (*Lady Snowblood*)... pour



n'en citer que quelques-uns.

Un thème en particulier sert de constante dans l'œuvre de Kamimura : les femmes (*Le Club des Divorcées*, *Maria*). Élevé dans un milieu essentiellement féminin, il abhorre son père (dont il se dira soulagé par le décès) et veut placer les femmes au cœur de ses récits. De manière générale, les femmes avaient peu de droits dans la société de l'ère Showa. Cette approche est nouvelle dans le manga d'après-guerre. Dans les histoires de Kamimura, les hommes droits sont rares, et sont toujours dans l'ombre de ses héroïnes, fortes et indépendantes.

ÉCONOMIE DE TRAITS ET DYNAMISME

Pour les mettre en scène, Kamimura s'inspire des « ukiyo-e » – les peintures et estampes traditionnelles japonaises particulièrement appréciées au XIX^e siècle – qu'il associe aux techniques contemporaines du manga. En résulte un dessin relativement simple mais très dynamique, jouant sur les distorsions, les angles de vue et les trames pour accentuer les effets de vitesse et donner des mouvements très amples à l'action. Compte tenu de son rendement quasi industriel, Kamimura dessinait avant tout ses personnages. Les décors étaient alors le fait de ses assistants, l'auteur

leur laissant une liberté totale pour habiller et contextualiser l'action. Cette confiance accordée par l'artiste a également participé à l'esthétique de ses mangas.

L'exposition d'Angoulême est donc l'occasion de découvrir près de 150 planches originales de Kamimura, organisées autour des différents grands thèmes de prédilection de l'artiste. Un juste retour des choses pour cet auteur majeur du manga, qui n'aura connu le succès en dehors du Japon que de manière posthume, après qu'un certain Quentin Tarantino lui a rendu hommage dans *Kill Bill*.

THOMAS HAJDUKOWICZ

QUELQUES ŒUVRES ESSENTIELLES :

- ➔ **LADY SNOWBLOOD**
3 volumes, Kana
- ➔ **LE FLEUVE SHINANO**
3 volumes, Asuka
- ➔ **LE CLUB DES DIVORCÉES**
2 volumes, Kana
- ➔ **LA PLAINE DU KANTO**
3 volumes, Kana
- ➔ **UNE FEMME DE SHOWA**
1 volume, Kana





Glénat, éditeur de talents



LAO WAI

Alcante, LF Bollée
et Xavier Besse

« Quand les nations s'affrontent
pour le contrôle de l'opium »

**TOME 1
DISPONIBLE**

**ESPACE
VITAL**

LF Bollée & Fabrice Meddour

« L'enfer, c'est les autres ? »

**TOME 1 DISPONIBLE
LE 8 FÉVRIER**



DICKENS & DICKENS

Rodolphe & Griffo

« Londres 1852, au détour
d'une ruelle l'ombre de
Charles Dickens prend vie »

**TOME 1 DISPONIBLE
LE 18 JANVIER**



« Le maître de la
science fiction en BD »

**TOME 1
DISPONIBLE**



LONDON, WEDNESDAY, APRIL 21, 1851



DEUX FEMMES CONTRE UN EMPIRE

Pour étouffer un scandale qui pourrait nuire à la prestigieuse Exposition universelle, le cadavre d'un nourrisson est enterré dans les jardins du lieu accueillant l'événement. Deux femmes, une noble anglaise et une Japonaise, la mère de l'enfant, partent en croisade contre l'Empire britannique pour élucider ce crime. Entre société secrète et manipulation corruptrice, les deux jeunes femmes que rien ne lient vont s'unir pour exposer la face cachée d'une machination infernale.



Yesterday a highly respectable meeting of the merchants, bankers, and traders of the city of London was held in the Farringham Hall, Manchester, for the purpose of raising a subscription to defray the expenses of a journey to Japan, to the residence of the great Emperor of that country.

Improving Prospect of Another Great Battle



LA NOUVELLE SÉRIE ÉVÉNEMENT

Vidéos, making of et croquis exclusifs à découvrir sur www.dargaud.com

DARGAUD

LAISSEZ-VOUS SURPRENDRE!

ZOOM SUR LA SÉLECTION

Zoo vous propose un **focus sur certains des 66 titres** concourant pour les différentes récompenses remises lors du Festival d'Angoulême (Fauve d'Or, prix Jeunesse, Patrimoine, Polar SNCF...), suivi d'une courte **sélection additionnelle**.

LESTROIS FANTÔMES DE TESLA, T.1, PAR MARAZANO ET GUILHEM, LE LOMBARD



Durant l'été 1942, alors que son père, soldat, vient d'être tué, Travis et sa mère déménagent dans un hôtel à Manhattan. Sur le même palier vit un vieil homme solitaire. Pour s'intégrer à la bande de jeunes du quartier, Travis doit lui remettre une lettre confiée par un inconnu. Parallèlement à cela, d'étranges lumières sont vues dans New York et plusieurs disparitions se produisent.

Richard Marazano et Guilhem signent une uchronie particulièrement bien ancrée dans une époque et un contexte (la Seconde Guerre mondiale). Si la recette n'est pas originale, elle est bien cuisinée. Le dessin de Guilhem, plus réaliste qu'à l'accoutumée, est riche en détails qui façonnent judicieusement les atmosphères, contribuant pleinement à la réussite de l'aventure.

BORIS HENRY

TIME IS MONEY, INTÉGRALE, DE FRED ET ALEXIS, DARGAUD



Ahhhhhh... *Time is Money* ! Un chef-d'œuvre ! Créée au sein du journal *Pilote* en 1969, cette création s'étendit sur trois albums parus en 1974 et 1975. Avec son humour si particulier, Fred, le papa de *Philémon*, prit au mot l'expression « *time is money* » pour en tirer les pitoyables aventures de Timoléon, vendeur itinérant, et de Stanislas, vieux savant fou qui a inventé une machine à voyager dans le temps... pour gagner de l'argent ! Mais rien ne va bien se passer, car nous avons affaire là à un beau duo de bras cassés. Explorant diverses époques passées ou futures, Timoléon va s'avérer incapable de ramener le moindre sou, et les petites expériences du scientifique vont même engendrer des contradictions temporelles regrettables. Cette réédition intégrale en noir et blanc rend magnifiquement justice au fabuleux style du très regretté Alexis, peut-être l'un des seuls dessinateurs français qui auraient pu travailler chez EC Comics s'il avait vécu plus tôt au lieu de... mourir si tôt. En somme, un bel hommage que cet album...

CECIL MCKINLEY



TIME IS MONEY



LES TROIS FANTÔMES DE TESLA

STUPOR MUNDI, DE NÉJIB, GALLIMARD BD



Qui a dit que le Moyen Âge était une période sombre, chaotique, de recul par rapport à l'Empire romain ? Certainement pas Néjib qui, avec *Stupor Mundi*, donne une image lumineuse du XIII^e siècle, en prenant pour sujet le monarque éclairé Frédéric II Hohenstaufen, empereur du Saint Empire romain germanique et protecteur des arts et des sciences. L'action se déroule dans son château italien de Castel del Monte, où un certain nombre de scientifiques sont hébergés. Se greffe à cet arrière-plan historique plus ou moins fictionnel une intrigue astucieuse qui imagine d'autres débuts pour la photographie. Le dessin minimaliste de Néjib ne s'attarde pas sur les détails mais parvient quand même à plonger le lecteur dans une ambiance médiévale qui rappelle *Le Nom de la rose*. Mystère, dialogues philosophiques, état d'esprit et comportements de l'époque, menaces, chassés-croisés, tous les ingrédients sont présents pour faire de *Stupor Mundi* (par ailleurs le surnom de Frédéric II) un livre à la fois didactique, inspiré et inspirant. Un indispensable de 2016.

THIERRY LEMAIRE

QUATRE SŒURS, T.3, BETTINA, DE FERDJOUKH ET BAUR, RUE DE SÈVRES



Incontournable auteur jeunesse, Malika Ferdjouch cumule les ouvrages fabuleux, dont la série *Quatre sœurs* sortie en Médium à l'École des Loisirs. Mettant en scène le quotidien de cinq sœurs, les filles Verdelaïne, après la mort de leurs parents, les quatre ouvrages à l'humour et à la force de vie étourdissants semblaient se prêter à une adaptation BD. Chose faite sous le trait de Cati Baur ! Bien que Ferdjouch ait participé au scénario, il faut reconnaître que l'ensemble perd de son envoûtant charme rafraîchissant sous cette forme... Mais les lecteurs ignorant la version littéraire profiteront tout de même du quotidien échevelé de ces jeunes filles solides et solidaires !

HÉLÈNE BENEY



STUPOR MUNDI



© Bablet / ANKAMA

SHANGRI-LA



SHANGRI-LA, DE MATHIEU BABLET, ANKAMA

À des millions d'années d'aujourd'hui, le comportement des humains a rendu la Terre inhabitable. Les survivants, ainsi que des animaux anthropomorphisés, vivent tous ensemble sur une station orbitale dirigée par une seule et même entreprise qui gère à la fois le travail, la consommation et les plaisirs de chacun. Un monopole qui commence à mettre la puce à l'oreille de certains : une révolution se prépare...

Un remarquable space opera à l'intrigue flirtant avec les dystopies d'Huxley ou d'Orwell, avec des airs de *Bienvenue à Gattaca* : voilà le programme proposé par le fabuleux Mathieu Bablet (*La Belle Mort*, *Adrastée*) ! Avec son dessin aux décors toujours plus détaillés, ses personnages anguleux aux proportions caractéristiques et ses harmonies colorées qui rendent les ambiances avec une justesse désarmante, l'auteur n'a pas fini de nous émerveiller. Pour ne rien gâcher, l'objet est également fort beau...

ALIX DE YELST

L'ARABE DU FUTUR, T.3, DE RIAD SATTOUF, ALLARY



La présence de cet album dans cette prestigieuse liste permettra de clouer le bec à ceux qui lui reprocheraient son côté élitiste. Avec près d'un million d'exemplaires vendus depuis son début et 16 traductions, cette série s'est imposée comme un imposant best-seller, sur les traces du *Persepolis* de Satrapi. Le premier tome avait déjà récolté un Fauve d'Or au FIBD 2015 !

Pas de baisse de qualité dans cette nouvelle livraison des souvenirs d'enfance du jeune Riad : il grandit, essaie de pratiquer un jour de ramadam, prend conscience de la corruption généralisée et des contraintes matérielles de la Syrie, où les pannes d'électricité sont fréquentes et les magasins mal fournis. Les professeurs sont sévères, les garçons brutaux. Un séjour de trois mois en Bretagne permet de constater les différences. Deux jeunes frères sont venus enrichir la famille, mais le père décide de les faire circoncire (thème déjà abordé par l'auteur en 2004). La mère sombre dans la déprime, le père est tiraillé entre son ambition et l'attachement aux valeurs traditionnelles. Toujours traité avec subtilité et humour !

MICHEL DARTAY



LES OGRES-DIEUX, T.2, PAR HUBERT ET BERTRAND GATIGNOL, SOLEIL

Envie d'un conte très grand format pour adulte ? D'une histoire qui revienne à l'essence cruelle de ce que furent ceux de Grimm et Perrault ? Alors les *Ogres-Dieux* est un album pour vous.

Hubert, le scénariste, livre une fresque impressionnante de cohérence. Un monde bâti sur plusieurs générations qu'il nourrit de portraits romancés de grands personnages. Le monde des Ogres-Dieux se dévoile à chaque tome un peu plus, à travers un personnage principal dont on découvre la vie. Demi-sang est un humain, pas un Ogre-Dieu. Devenu le chambellan des géants, il est l'humain le plus puissant du monde. Mais cette ascension a demandé de nombreux sacrifices. Que l'ambitieux Demi-sang n'a jamais craint de faire. Cet univers cruel est superbement mis en image par un dessinateur qui manie le noir et blanc avec une précision chirurgicale. Grandiose dans les décors, expressif dans les scènes de relations humaines, Gatignol donne corps à toutes les nuances du scénario. À découvrir comme un one-shot, ou comme un autre regard sur le monde du premier tome. Dans l'attente du troisième.

YANECK CHAREYRE

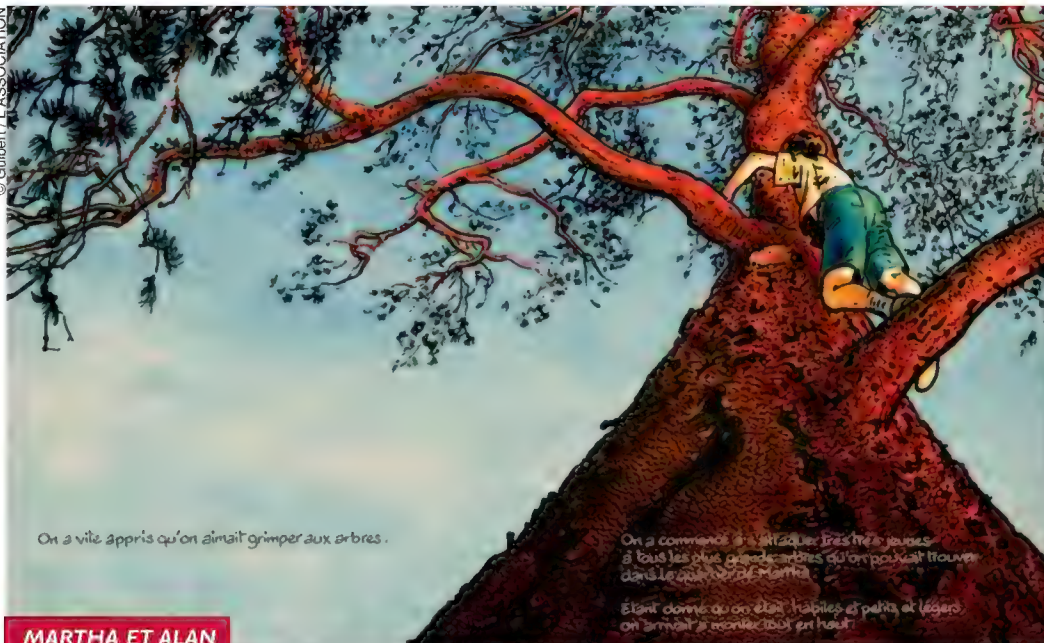
MARTHA ET ALAN, D'EMMANUEL GUIBERT, D'APRÈS LES SOUVENIRS D'ALAN INGRAM COPE, L'ASSOCIATION



La rencontre entre Emmanuel Guibert et Alan Ingram Cope a bouleversé leurs vies et la nôtre, puisque l'auteur de BD s'est attelé à raconter les tranches de vie de son ami américain (décédé en 1999, et dont, par chance pour nous, il avait enregistré les souvenirs) à travers plusieurs ouvrages. Une matière inépuisable, qui accouche d'un nouvel épisode !

Après *La Guerre d'Alan* et *L'Enfance d'Alan*, voici *Martha et Alan*, dans lequel Guibert nous offre une parenthèse nostalgique dans l'enfance du petit Californien dans les années 30, une fenêtre sur une époque où l'*American Dream* battait son plein. On y découvre l'amitié fondatrice entre Alan et Martha, de la petite enfance jusqu'à la fin de vie. Et avec toujours cette même délicatesse dans la transposition du récit de son ami, transformant un quotidien anecdotique en un scénario passionnant, l'auteur s'offre un changement graphique : chaque page présente une illustration somptueuse et une explosion de contrastes ! Un album tout simplement incontournable, entre peinture et bande dessinée.

HÉLÈNE BENEY



On a vite appris qu'on aimait grimper aux arbres.

On a commencé à visiter les arbres à tous les plus jeunes arbres qu'on pouvait trouver dans le quartier de Martha.

Étant donné qu'on était habillés et pieds nus, on arrivait à monter tout en haut.

MARTHA ET ALAN

© Guibert / L'ASSOCIATION

LAZARUS, T.4, DE GREG RUCKA ET MICHAEL LARK, GLÉNAT COMICS



Lazarus est l'une des meilleures séries du moment venues d'outre-Atlantique. On le sait, le duo Rucka et Lark fait des merveilles, et *Lazarus* en est la dernière preuve éclatante, hypnotique et fascinante. Dystopie glaçante et engagée, cette création nous plonge dans ce que notre inhumanité pourrait créer comme monde futur si les choses continuent ainsi. À travers le parcours de Forever, « lazare » (chef

de la sécurité) de la famille Carlyle dans une société où quelques rares élites et leur argent asservissent la vie même, Rucka et Lark dépeignent nos craintes à venir, de moins en moins inconscientes au fur et à mesure que notre quotidien s'enfoncé dans le capitalisme et le manque d'empathie. *Lazarus* aurait mérité de figurer dans la sélection 2016 et pas seulement maintenant, car ce tome 4 est le moins réussi de tous jusqu'à présent, après trois volumes fabuleux et prenants, sorte de transition dont on admirera tout de même la beauté et l'esthétique, petit bémol qui reste néanmoins au-dessus du lot de bien des « réussites »...

CECIL McKINLEY



LAZARUS

POLICE LUNAIRE, DE TOM GAULD, ÉDITIONS 2024



Après plusieurs années de colonisation fructueuse, la Lune est devenue un caillou plus ou moins désertique, où personne n'a envie de s'éterniser. Mais toute société a besoin d'avoir une force de l'ordre. Notre agent sélénite, gardien d'une paix que rien ne vient troubler, pourrait se réjouir d'avoir un job de rêve, sans souci et sans conflit. Malheureusement, le blues

(à l'image des couleurs de l'album) n'épargne personne, surtout pas notre personnage qui traîne son vague à l'âme dans les décors arides de notre satellite. Sans aucune perspective d'avenir et sans crimes à résoudre, le policier lunaire renvoie au lecteur l'absurde vacuité de l'existence humaine... Loin d'être incontournable mais pourtant sympathique, ce petit album minimaliste oscille entre humour absurde et mélancolie. À ne pas lire si on est dépressif !

HÉLÈNE BENEY



L'HOMME QUI TUA LUCKY LUKE, PAR MATTHIEU BONHOMME, DARGAUD

Lucky Luke est mort : il a été abattu dans la petite ville de Froggy Town ! Que s'est-il passé les jours précédents ce meurtre ? Cet album nous le précise.

C'est au tour de *Lucky Luke* d'être revisité. Matthieu Bonhomme se plie avec bonheur à l'exercice de style : il se fonde dans l'univers et les codes de la série originelle tout en gardant sa patte. Les ambiances et la mise en couleur (peu de couleurs par case, disposées en aplat et avec des choix audacieux) rappellent les *Lucky Luke* de la meilleure période de Morris, tandis que le dessin est pleinement celui de Matthieu Bonhomme. L'histoire, manifestement inspirée en partie par la fusillade d'O.K. Corral – comme le suggère notamment le personnage de Doc Wednesday calqué sur Doc Holliday –, permet à Bonhomme de se livrer à un florilège de figures du western : attaque de diligence, shérif dépassé par les événements, figure mythique à abattre, mine d'or et mineurs, villageois vindicatifs adeptes du lynchage, famille soudée, Indiens boucs émissaires, jeune femme débarquant dans ce monde de brutes afin de s'y marier... Un bel hommage à *Lucky Luke* et, plus encore, au western.

BORIS HENRY

THE GROCERY, T.4, D'AURÉLIEN DUCOUDRAY ET GUILLAUME SINGELIN, ANKAMA



Prenez une dernière grande bouffée d'air, l'univers acide de *The Grocery* se conclut avec ce quatrième tome. Il est temps pour Aurélien Ducoudray et Guillaume Singelin de ranger les jouets, quitte à en casser encore quelques-uns avant.

Elis One, le leader de gang, a créé une organisation toute dévouée à lui pour se faire élire maire de Baltimore. Quitte à tuer les opposants au passage. Mais quand M. Friedman, le gentil épicier, décide de se présenter à son tour, on pressent que l'élection va vite devenir une boucherie.

Aurélien Ducoudray livre une dernière tournée de claques dans la tête de l'*American Way of Life* et ça reste jubilatoire. Gangs, guerre en Irak, médias corrompus, rednecks, il n'y a toujours aucune complaisance pour l'Amérique dans cet album. Mais une forme d'optimisme, quand même. Enfin... limitée... Merci au scénariste d'avoir écrit une telle partition pour Guillaume Singelin, ce quatrième tome est à la hauteur des précédents, à tout point de vue. Distant et corrosif, une lecture engagée et fun.

YANECK CHAREYRE

MUSNET, T.1, DE KICKLIY, DARGAUD



Une souris mâle souhaitant devenir peintre arrive dans un jardin à la végétation luxuriante qui s'avère être celui de la propriété de Claude Monet à Giverny. Mais avant de rencontrer ce dernier, Musnet – tel sera son nom – croise une charmante demoiselle souris et un vieil écureuil peintre irascible, personnages aux caractères bien trempés.

Musnet est une série charmante, drôle et poétique qui permet même, de manière ludique, d'apprendre des choses sur la pratique de la peinture. La narration privilégie le dynamisme, par un rythme enlevé proche de celui de certains cartoons, comme par le choix d'un dessin au trait vif. Les couleurs, plutôt éteintes, contribuent à l'aspect feutré du récit et à ce que le lecteur se sente bien dans cet univers.

Apparaissant sur le terrain déjà riche des séries animalières, *Musnet* parvient à s'y faire une place de choix.

BORIS HENRY



L'HOMME QUI TUA LUCKY LUKE



POLICE LUNAIRE

ALEJANDRO JODOROWSKY - JERRY FRISSEN - NIKO HENRICHON

META-BARON

TOME 4 • SIMAK LE TRANSHUMAIN

LA VALEUR DU
GUERRIER SE MESURE
À LA CRUAUTÉ DE
SES ENNEMIS

PREMIER CYCLE



SECOND CYCLE



LE 8 FÉVRIER

LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS



RIO, T.2, DE LOUISE GARCIA ET CORENTIN ROUGE, GLÉNAT

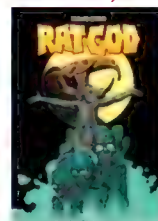


Dix ans ont passé depuis que Rubeus et Nina ont été adoptés par un couple d'Américains à la tête d'une ONG installée dans une favela de Rio de Janeiro. Si Nina s'accommode très bien de vivre dans le luxe, il n'en va pas de même de Rubeus qui supporte mal le rôle de fils bien élevé qu'on veut lui faire jouer. Très vite, plusieurs événements bouleversent leur vie.

L'ellipse temporelle sur laquelle s'ouvre ce deuxième tome est judicieuse : elle permet d'aborder différemment les mêmes personnages, environnements et problématiques. Désormais jeunes adultes, le frère et la sœur ne sont plus aussi soudés et n'attendent pas la même chose de l'existence. Cela permet aux auteurs de pointer de manière toujours plus précise les liens entre ONG, hommes politiques, forces de l'ordre et gangs des favelas. *Rio* se présente ainsi comme un thriller social dense qui, s'il n'évite pas certains clichés et facilités, ne s'embourbe pas dedans. Et l'un des grands atouts de cette série est le dessin réaliste de Corentin Rouge : vif, efficace, bouillonnant et parfois caustique.

BORIS HENRY

RATGOD, DE RICHARD CORBEN, DELIRIUM



Production récente de Richard Corben, ce *Ratgod* s'inscrit néanmoins dans la grande tradition des obsessions littéraires horribles de l'auteur. Ici, il se détourne un temps de Poe pour rendre hommage à l'autre grand maître de l'horreur américaine : Lovecraft. Pas de doutes possibles avec ce protagoniste venant de la ville d'Arkham et qui a des faux airs du fameux écrivain, se retrouvant face à un dieu-rat antédiluvien ! Corben inscrit son récit dans le choc des deux cultures américaines, à savoir celle des pionniers blancs, hautains et se croyant supérieurs, et celle des Indiens retranchés dans des bourgs en proie aux incantations et croyances les plus obscures et antiques. À la fois critique du colonialisme brutal et hymne aux forces telluriques, ce comic nous entraîne dans des ambiguïtés que l'auteur nous pousse à prendre en compte. La narration est impeccable, le graphisme puissant, et l'on se prend à tourner les pages avec une sorte de frénésie inquiète. Angoissant à souhait. Vive Corben.

CECIL MCKINLEY

HÄGAR DÜNOR, T.1, DE DIK BROWNE, URBAN COMICS



Hägar Dünor retenu dans la sélection Jeunesse du Festival d'Angoulême ? Quelle drôle d'idée... Déjà, au début des années 70, quand ces bandes passaient chaque semaine dans *Le Journal de Mickey*, les jeunes lecteurs de l'époque souriaient sans vraiment saisir la charge qu'elles contenaient. Les situations étaient cocasses, certes, mais sans plus. Aujourd'hui il n'y aurait pas beaucoup de têtes blondes pour relever l'aspect satirique, la critique du monde paternaliste ou tout bonnement l'étude de mœurs qui mâtinent les aventures du Viking.

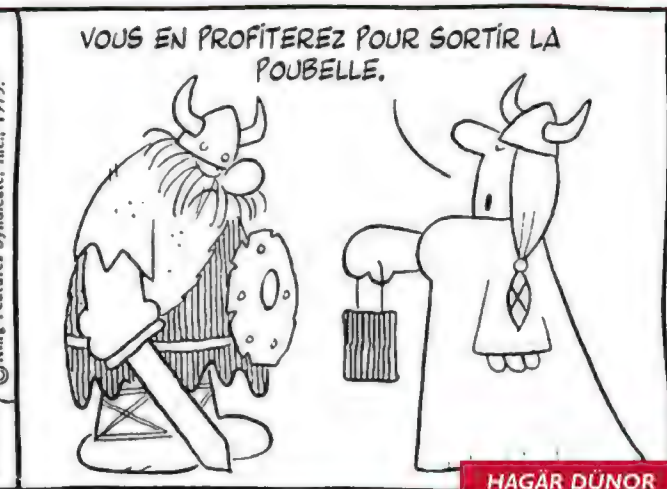
Qu'à cela ne tienne : Hägar, depuis le temps, fait partie du patrimoine de la bande dessinée. Ses récits en trois cases méritent d'être appréciés comme il se doit de la part de ceux qui, naguère, l'ont lu trop jeune ou de ceux qui ignorent tout son mordant.

KAMIL PLEJWALTZSKY

COQUELICOTS D'IRAK, DE BRIGITTE FINDAKLY ET LEWISTRONDHEIM, L'ASSOCIATION
Brigitte Findakly, coloriste inspirée (*Bastos et Zakousky* de Corteggiani et Tranchand, *Lapinot* de Trondheim, *Le Chat du rabbin* de Sfar...) et épouse de Lewis Trondheim, raconte ici sa jeunesse en Irak. Née d'un père irakien et d'une mère française à Mossoul en 1959, elle y a habité jusqu'en 1973. De la rencontre de ses parents à l'histoire de l'Irak, de l'origine de sa famille paternelle à son installation en France, des habitudes de son enfance aux conventions de son pays natal... elle passe du particulier au général, du passé au présent. Souvenirs, instantanés et réflexions s'entremêlent au fil de pages personnelles,

sobres et exemptes de pathos. Lewis Trondheim laisse de côté son dessin animalier, s'en tient aux faits et se concentre parfois sur des détails symboliques. Douce, tendre et amère, *Coquelicots d'Irak* est une bande dessinée d'autant plus remarquable et touchante qu'elle ne cherche manifestement pas à l'être. Un incontournable de 2016.

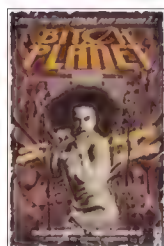
BORIS HENRY





CUL DE SAC

BITCH PLANET, T.1, DE DECONNICK ET DE LANDRO, GLÉNAT COMICS



Bitch Planet pourrait servir de mètre étalon en matière de niaiserie ou d'œuvre formatée. C'est avec un discours d'une rare misandrie, des stéréotypes crétiens et une condescendance hallucinante que l'auteur de ce navet interplanétaire nous dépeint une société hyper paternaliste où les femmes, dès lors qu'elles sont noires, insoumises ou physiquement imparfaites (voire les trois) sont emprisonnées.

Pas besoin d'être khâgneux pour comprendre que cette fiction est supposée être, en réalité, une allégorie, et que cet univers phallogratique est censé être le nôtre. Autant dire que *Bitch Planet*, c'est un peu l'hôpital qui se fout de la charité tant son héroïne est une caricature de la société américaine qu'elle croit pourfendre : vulgaire, ultra violente, obèse, excessive et schizophrène. Ses revendications, ou plutôt ses vociférations, ont largement dépassé la date de péremption. Le monde d'aujourd'hui n'est en effet plus exclusivement masculin. Il est désormais de bon ton de faire l'apologie du surpoids en chanson (Meghan Taylor : *All About That Bass*). Quant au racisme présumé de la société moderne, il semble bien moindre que celui en vogue dans les années 60. Or, et c'est là que le bât blesse, *Bitch Planet* ne s'embarrasse pas de nuances en nivelant tout, tout le temps et à longueur de pages.

Bitch Planet est en réalité un pur produit marketing travesti en pamphlet. Depuis sa sortie aux États-Unis, le marché est inondé de T-shirts, autocollants, tatouages à la gloire du comic et de son égérie. En fin de compte, sa gamme de produits dérivés estampillée « non-conforme » et son héroïne ultra masculine expriment le contraire de ce qu'elles sont supposées dire. *Bitch Planet* est conformiste à en mourir, abhorre l'assimilation et déteste tout ce qui fait la féminité.

Pour tous ces griefs, et ceux dont nous n'avons pas fait mention, *Bitch Planet* mérite, sans recours possible, la réclusion perpétuelle.

KAMIL PLEJWALTZSKY



CE QU'IL FAUT DE TERRE À L'HOMME, DE MARTIN VEYRON, DARGAUD

Martin Veyron adapte une nouvelle de Léon Tolstoï et plonge le lecteur dans la campagne russe du XIX^e siècle. Le domaine d'une noble est repris en main par son fils qui nomme un intendant chargé de faire respecter ses droits. Les paysans du village ne peuvent donc plus utiliser les biens de la vieille dame. Il s'ensuit une succession de saynètes à l'humour burlesque et caustique qui pointent et raillent les rapports de classe – la volonté des plus riches de préserver leurs biens et celle des plus modestes de se servir de ce dont ils ont besoin –, tout en s'attachant plus précisément à l'évolution d'un paysan. Martin Veyron réussit une nouvelle fois une brillante chronique sociale qui, si elle est située au XIX^e siècle, parle pleinement d'aujourd'hui et, plus largement, de la cupidité humaine. Son trait reste proche de ses albums précédents, mais ainsi éclairé par le contexte d'une ruralité passée, on lui découvre des échos rétros très adaptés. Cet album drôle et tragique, riche et surprenant, aux partis-pris narratifs variés, est un bijou.

BORIS HENRY

DANS LA FORÊT SOMBRE ET MYSTÉRIEUSE, DE WINSHLUSS, GALLIMARD BD



Catastrophe : mamie est entre la vie et la mort ! Vite, la famille d'Angelo part à son chevet en espérant arriver avant qu'il ne soit trop tard. Lors d'une pause, le garçon est oublié. Il décide alors de se débrouiller par ses propres moyens et s'enfonce dans la forêt, y rencontrant diverses créatures (géant, singe parlant, ogre...) plus ou moins sympathiques et bien intentionnées à son égard.

Au commencement de la lecture, nous pouvons nous dire que Winshluss signe un très bon récit initiatique, mais plutôt classique et sans grandes surprises pour les lecteurs ayant dépassé l'âge de dix ans. Au final, nous nous laissons happer par cette aventure haute en couleur, cruelle et tendre, drôle et poétique, sans cesse imprégnée du grand talent et de la singularité graphique de Winshluss. Déjà primé au dernier Salon du livre et de la presse jeunesse de Seine-Saint-Denis, *Dans la forêt sombre et mystérieuse* possède toutes les qualités pour devenir rapidement, au-delà du jeune public, un classique de la BD.

BORIS HENRY

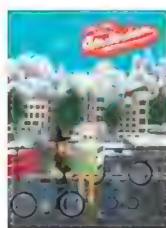
CUL DE SAC, T.1, DE RICHARD THOMPSON, URBAN STRIPS



Par rapport à l'évolution des comics, l'émergence d'un comic strip notable est plus événementiel aujourd'hui qu'auparavant, avec pour derniers jalons remarquables *Calvin & Hobbes* ou *Mutts*... La perfection intrinsèque de *Cul de Sac* permet naturellement à cette création de figurer parmi les grands comic strips contemporains, ce que ne manque pas de souligner Art Spiegelman dans sa préface. *Cul de Sac* contient toutes les qualités d'un grand strip : cohérence d'un univers hautement déclinable, caractères si justes qu'on s'y identifie instinctivement, humour non ostentatoire instaurant plus un esprit d'ensemble qu'un éternel concours de blagues, sans parler du graphisme à la fois libre et ciselé de

Thompson qui fait mouche et épate par sa radicalité bienveillante. Par petites touches, cette série dresse le portrait d'une famille et de gosses vivant dans un cul de sac urbain, entre tendresse et dinguerie. C'est beau, drôle, et très séduisant. Un deuxième volume paraîtra ce mois de février.

CECIL MCKINLEY



MEGG, MOGG & OWL À AMSTERDAM, PAR SIMON HANSELMANN, MISMA

Au premier abord, le dessin faussement naïf et acidulé, ainsi que le physique des personnages peuvent laisser penser qu'il s'agit d'une série gentiment fofolle. Il n'en est rien. Situations et humour sont crus, de mauvais goût, trash et volontiers scatologiques ou axés sur le sexe. Megg la sorcière, Mogg le chat et Owl le hibou sont des personnages hauts en couleur, au caractère bien trempé et au vocabulaire fleuri. Ils évoluent dans des histoires courtes composées de pages en gaufrier (souvent de 12 ou 15 cases). Ce rythme plutôt soutenu apporte aux situations même banales une certaine ampleur qui participe pleinement à l'humour absurde de ces histoires. Qu'il s'agisse de jouer aux jeux vidéo, de se rendre chez la sœur d'une amie, ou de déféquer dans le métro, le temps paraît dilaté et cela est propice à des instantanés sans concession et cruels, même si une certaine tendresse transparaît parfois. Simon Hanselmann construit une œuvre véritablement à part, impressionnante et totalement décalée.

BORIS HENRY



DANS LA FORÊT SOMBRE ET MYSTÉRIEUSE

SÉLECTION ADDITIONNELLE

Ces quelques albums **auraient pu ou dû figurer dans la liste officielle**. Quoi qu'il en soit, ils font partie des meilleurs albums de l'année passée et ils vous sont chaudement recommandés par notre rédaction.

CRUELLE, DE FLORENCE DUPRÉ LA TOUR, DARGAUD



Le récit de Florence Dupré La Tour interpelle et bouscule ceux qui s'y aventurent. Même après que l'album a été refermé, il ne cesse de nous renvoyer vers les coins les plus obscurs de notre enfance. Un malaise, des impressions, des réminiscences viennent, petit à petit, s'incruster dans notre esprit. Qu'a-t-on lu ? Quel est cet auteur qui ose désacraliser l'enfance ? Qui est-elle pour nous rap-

peler nos abandons, nos crimes et nos caprices enfantins à l'encontre des animaux ? Car c'est vrai, c'est souvent au prix de leur sacrifice que nous cheminons vers l'âge adulte... Florence Dupré La Tour livre un récit bouleversant, sans concessions et d'une rare honnêteté. Faut-il croire que sa trop grande force et son originalité soient les raisons de sa non-sélection parmi les titres retenus par le jury d'Angoulême ? Il serait regrettable qu'un tel consensus soit de mise.

Parmi les albums qui ont su se démarquer, citons également **Satanie** de Kerascoët et Velhmann (éditions Soleil), **Morgane** de Kansara et Fert (éditions Delcourt), **Le Mystère du monde quantique** de Damour et Burniat (éditions Dargaud), **La Voix solitaire** de Angri ainsi que **Fun** de Bacillieri (éditions Ici Même). Ces ouvrages explorent eux aussi des sujets, proposent des grilles de lecture ou des modes narratifs inattendus, et auraient dû être encouragés pour leur prise de risque. Ces quelques lignes répareront – espérons-le – ce manque de reconnaissance.

KAMIL PLEJWALTZSKY

L'ODEUR DES GARÇONS AFFAMÉS, DE LOO HUI PHANG ET FREDERIK PEETERS, CASTERMAN



Un homme d'affaires américain, un photographe anglais et un adolescent se retrouvent dans l'ouest profond des États-Unis. Le premier est le responsable de l'expédition, le deuxième prend des clichés et le troisième s'occupe de l'intendance et des repas. Rapidement, il apparaît que tout n'est pas si simple et que les protagonistes ne sont manifestement pas ce qu'ils disent être.

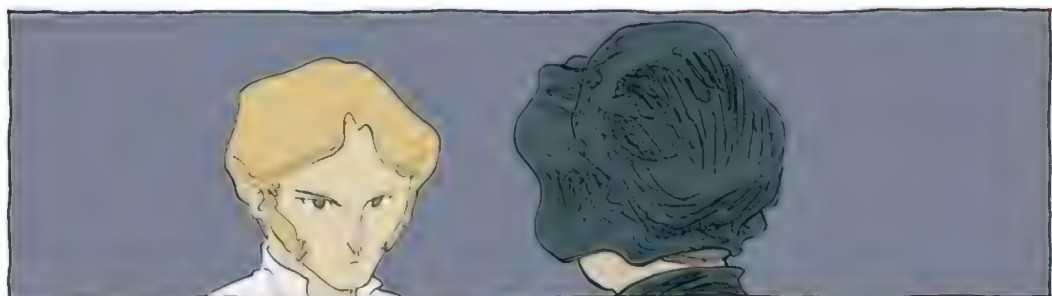
Quand des Indiens et des esprits s'en mêlent, le quotidien prend une autre tournure, les comportements changent et la vraie nature de chacun se révèle peu à peu.

L'odeur des garçons affamés se présente d'abord comme une variation sur le western, avant que les surprises ne se multiplient et que l'étonnement du lecteur comme la singularité de l'œuvre n'augmentent. Le dessin de Frederik Peeters – toujours plus réaliste – comme sa mise en couleurs contribuent pleinement à la force de cet album.

BORIS HENRY



PEREIRA PRÉTEND



MONSIEUR DÉSIRE ?



L'ORDRE SOCIAL REPOSE SUR DES CONVENTIONS TACITEMENT ACCEPTÉES CHACUN SA PLACE, CHACUN SON MONDE.

MONSIEUR DÉSIRE ?, DE HUBERT ET VIRGINIE AUGUSTIN, GLÉNAT



Ce qui caractérise la société britannique pendant l'ère victorienne n'est vraiment pas la souplesse. La reine veuve, figée dans ses toilettes noires, a imposé à ses sujets une rigidité qui s'applique autant aux attitudes qu'aux vêtements, à la bienséance qu'à l'organisation sociale. Car il n'est pas question que l'aristocratie se mélangeât au vil peuple. Dans la demeure londonienne d'un jeune Lord prénommé Edouard, les domestiques savent où est leur place. Interdit par exemple de fixer le maître lorsqu'il vous croise. Mais Edouard ne va pas bien. Il tente de noyer son mal-être dans une débauche perpétuelle. *Shocking!* Sa chance, c'est que Lisbeth, une de ses servantes, soit personnellement assignée à le récupérer en petits morceaux au petit matin. Une relation trouble se noue entre eux deux. Avec un brin de provocation, Edouard tente de choquer Lisbeth par un jeu de séduction socialement transgressif. Mais la jeune femme sait bien quelles sont les limites à ne pas dépasser. Les dialogues ciselés et le dessin d'une grande élégance entraînent le lecteur dans un jeu du chat et de la souris dont l'issue est très incertaine. Une très belle réussite de l'année passée.

THIERRY LEMAIRE

PEREIRA PRÉTEND, DE PIERRE-HENRY GOMONT, SARBACANE



Être journaliste au Portugal pendant l'entre-deux-guerres n'est pas une sinécure. Surtout, bien sûr, si l'on ne cautionne pas la dictature du général Salazar. M. Pereira n'a pas vraiment ce genre de problème, car il se charge de la page culturelle du journal *Lisboa*. Pas besoin de parler politique quand on écrit des nécrologies d'écrivains ou qu'on traduit Balzac ou Daudet pour le publier en épisodes. C'est du moins ce que se disait le veule M. Pereira avant de rencontrer Francesco Rossi, un jeune étudiant qui va assister le chroniqueur littéraire. Et lui montrer que lorsqu'on a une conscience politique, tout peut servir à passer des messages, à protester, à dénoncer. Même des nécrologies d'écrivains, même des traductions d'auteurs français. D'abord réticent, M. Pereira va s'intéresser de plus près à cette drôle de façon de résister à l'oppression, et creuser (il était temps) la question de ses propres convictions. Jusqu'où ira-t-il dans cette direction ? C'est le suspense qui tient en haleine le lecteur, porté par un dessin délicat et une mise en scène imaginative. Une très bonne surprise.

THIERRY LEMAIRE

ANTOINE ET LA FILLE TROP BIEN, PAR ALEXANDRE FRANC, SARBACANE



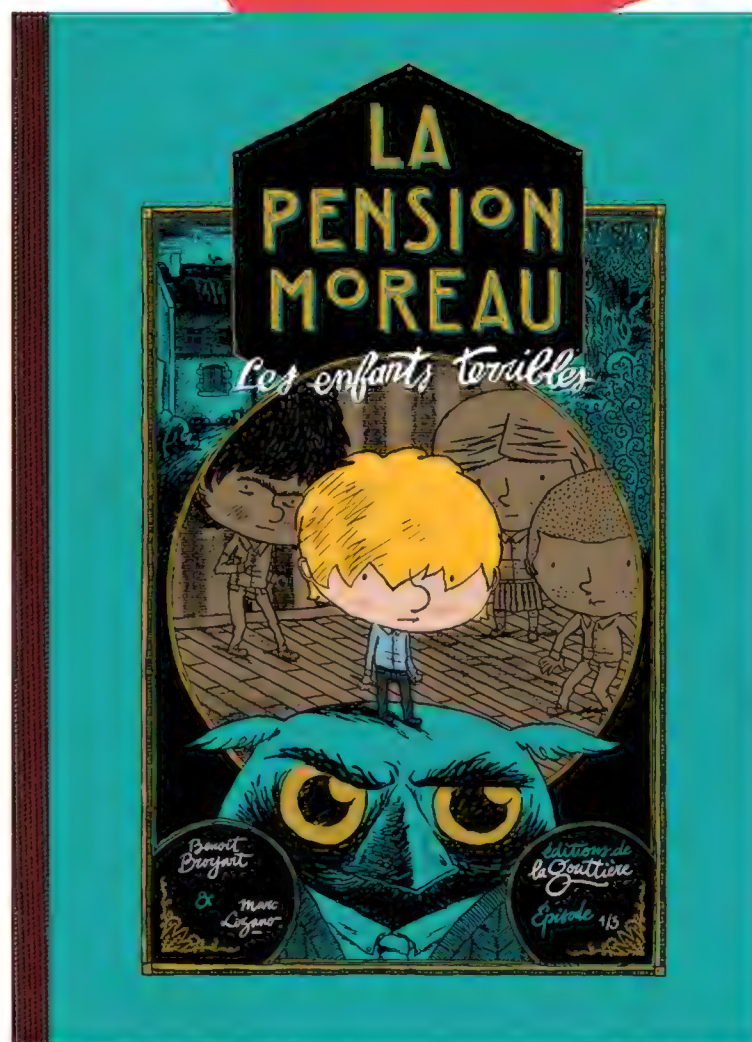
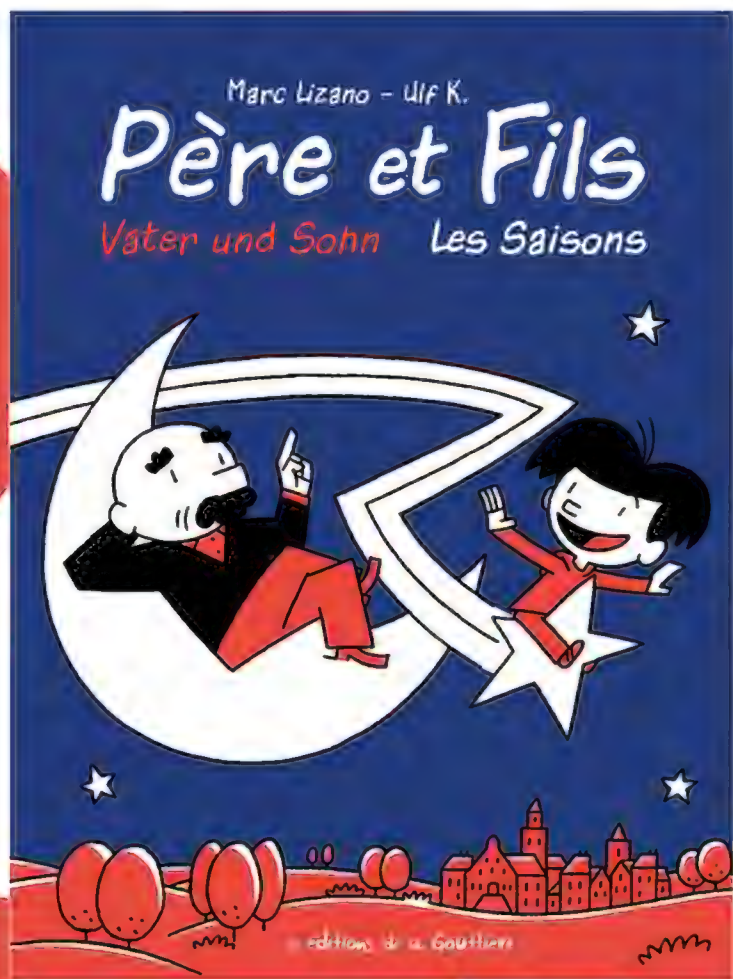
Antoine est en vacances avec sa mère et son petit frère dans une maison de famille. Ils sont rejoints par une amie de sa mère et ses deux enfants, dont la belle Adèle. Cette arrivée ne change d'abord pas l'existence d'Antoine qui continue à s'immerger dans ses lectures. Au fil des jours, l'émotion passe par là et l'adolescent est de moins en moins insensible au charme d'Adèle. Mais c'est sans compter sur l'arrivée de Guillaume, grand frère d'Antoine âgé de 16 ans, qui sème la zizanie...

Alexandre Franc signe une très belle chronique sur l'adolescence. Il parvient à rendre palpable le sentiment amoureux naissant, les doutes, la cruauté entre frères et adolescents. Il trouve le ton, mais également le rythme justes, adaptant son découpage et sa mise en page aux situations, mettant en valeur des gestes et ainsi des attitudes, des sentiments, des émotions. Se déroulant pendant les grandes vacances, ce récit en transmet la nonchalance estivale, parfois propice à l'éclosion des sentiments les plus vifs.

BORIS HENRY

Retrouvez
Marc Lizano
en février 2017 !

Ulf K. au dessin
Humour et tendresse
dès 4 ans !



Benoît Broyart au scénario
Une ambiance mystérieuse
dès 8 ans !

<http://editionsdelagouttiere.com>



ITINÉRAIRE D'UN ENFANT GÂTÉ

Avec le western *Scalp*, Hugues Micol décrit avec force la courte et brutale existence de John Glanton. Un chemin de vie gâté, comme peut l'être une poire pourrie, dans ce Far West à mille lieues du romantisme hollywoodien.

AUTREFOIS VIVAIENT TROIS COMPÈRES,
TROIS COMPAGNONS DE DÉBAUCHE,
FÈRUS DE JEU ET D'IVRESSE,
BLASPHEMEURS!!!



© Hugues Micol / FUTUROPOLIS

Comment raconter la vie d'un beau salopard ? Comment conter par le menu l'existence de cette ordure de John Glanton ? Un homme né en 1819 en Caroline du Sud et qui vécut avec sa famille jusqu'à l'âge de 16 ans. Un homme qui participa à la lutte pour l'indépendance du Texas puis à la guerre mexicano-américaine de 1846-1848, dans les rangs des fameux Texas Rangers. Il y découvrit la violence des combats et commit son premier meurtre, que des témoins confirmèrent malgré ses dénégations. Pris dans ce tourbillon de sang, il fut ensuite embauché par les autorités mexicaines pour « nettoyer » le Nord du pays des rebelles apaches qui s'y trouvaient encore. À la tête d'un groupe de desperados, il écuma la région et collectionna les

scalps pour prouver que le « travail » était correctement fait. Mais le Mexique avait mis le doigt dans un drôle d'engrenage. En effet, Glanton et ses hommes ne se contentèrent pas de massacrer les Indiens qui ne voulaient pas se soumettre. Pour gagner plus d'argent, ils s'en prirent également à de paisibles paysans apaches et même à des citoyens mexicains. Les scalps s'amoncelaient, mais pas vraiment selon les consignes de l'employeur. Leurs têtes mises à prix par l'État de Chihuahua, Glanton et son gang durent fuir en Arizona. Là, ils gèrent le passage d'un bac sur la rivière Colorado. Avec des méthodes de racket et d'assassinat dignes des pires organisations criminelles. Comme on pouvait s'y attendre, tout cela finit dans un bain de sang. En

1850, la courte existence de John Glanton et son cortège de meurtres, viols, scalps, prit fin. On peut gager que peu furent ceux qui le regrettèrent. Hugues Micol en fait aujourd'hui le sujet d'une biographie, avec un parti-pris d'objectivité qui donne au récit une teinte particulière.

UNE COMÉDIE HUMAINE HORRIFIQUE

L'idée de *Scalp* n'est pas de faire le procès de John Glanton. Sa vie, aussi violente et parfois abjecte qu'elle ait pu être, est présentée au premier degré. Pas de jugement, mais une description qui tente d'éviter passion et pathos, comme devrait l'être celle d'un historien. Tout juste l'épisode du viol, du scalp et du meurtre de la fiancée de Glanton par des Apaches alors qu'il est jeune homme, est-il traité de façon un peu plus dramatique. Ainsi, Hugues Micol fait de ce terrible moment, toutefois pas formellement avéré, l'élément déclencheur de la folie sanglante et dépressive du pistolero. Il fallait bien trouver une explication à cette débauche soudaine de violence. L'époque âpre, troublée, fort bien décrite (et représentée) dans l'album, pendant laquelle vivait Glanton, n'est qu'un environnement favorable à ce genre de dérapage dans la rage meurtrière, pas une cause. Par son dessin charbonneux remarquablement expressif, ses dialogues sans fioritures, son découpage sans case qui entraîne une mise en scène où des actions successives s'entremêlent, Hugues Micol parvient à traduire la déchéance mentale et physique, la fuite en avant d'un homme qui n'espère plus grand-chose de la vie à part une bouteille de whisky. Glanton est taiseux, impulsif, meneur d'hommes, impitoyable, pitoyable, victime consentante d'un destin tragique qu'il pourrait renverser s'il en avait la force et la volonté. Dans son sillage, c'est la mort, la mort toujours recommencée. Libre au lecteur de lui trouver des circonstances atténuantes ou de le condamner sans autre forme de procès. Ce n'est pas le problème de Hugues Micol. Avec ses personnages déformés



parfois jusqu'au grotesque, la brusquerie des scènes de fusillades, la noirceur de son trait, il réalise une fresque façon *Comédie humaine* où l'horreur le dispute à la stupéfaction. Pour sûr, après la lecture de *Scalp*, le Far West n'aura vraiment plus rien de romantique.

THIERRY LEMAIRE

➔ **SCALP**
de Hugues Micol,
Futuropolis, 192 p. n&b, 28 €

COMLOT, NAZIS ET TRADERS

Serge Le Tendre et Frédéric Peynet remettent le couvert. Le duo d'artistes revient pour l'adaptation d'une nouvelle œuvre du romancier David S. Khara, *Le Projet Bleiberg*. Place à une aventure au rythme soutenu sur fond de complot mondial entre nazis et monde de la finance.

Jérémy Novacek est une saleté de trader immoral, il en a conscience. Le jour où il tue une gamine au volant de sa voiture de sport, son monde s'écroule et il commence à se noyer dans l'alcool. Mais quand des militaires lui apprennent un jour la mort d'un père qu'il n'avait plus vu depuis plus de 20 ans, Jérémy ignore qu'il va se retrouver au milieu d'une bataille entre différents services secrets et un groupe mystérieux ayant soutenu Hitler dans son ascension : le Consortium.

SERGE LE TENDRE ET L'ART DE L'ADAPTATION

Avec *Le Projet Bleiberg*, Serge Le Tendre montre qu'il est parvenu à éviter les deux écueils de l'adaptation. Son histoire est à la fois riche et passionnante pour tout lecteur aimant les thrillers complotistes en bande dessinée, et suffisamment fidèle au roman pour satisfaire les fans les plus exigeants. Le scénariste a choisi d'adapter le livre en trois parties, ce qui lui permet de garder toutes les étapes importantes du roman sans renoncer aux éléments secondaires

qui lient les intrigues entre elles. Vous allez découvrir Eytan Morg, personnage hautement charismatique, mais vous vous attacherez autant à tous les personnages ou à sa façon de dévoiler le Consortium.

FREDERIC PEYNET, ARTISTE RÉGÉNÉRÉ

Autre grand plaisir de cet album, découvrir une toute nouvelle proposition graphique du dessinateur Frédéric Peynet, basée notamment sur une mise en couleur directe extrêmement travaillée. Il produit ici sans doute une de ses meilleures réalisations. Mise en scène dynamique, finesse du trait, solidité du dessin tant dans les personnages que dans les décors, Frédéric Peynet ravira tous les amateurs de bande dessinée franco-belge d'aventure. Adaptation réussie, on en vient à espérer que le duo pourra poursuivre l'adaptation de la série de romans de Khara, avec *Le Projet Shiro* et *Le Projet Morgenstern*. Si c'était le cas, nous serions partis pour de belles années d'aventure.

YANECK CHAREYRE

➔ **LE PROJET BLEIBERG, T.1, LES FANTÔMES DU PASSÉ** de Le Tendre, Khara et Peynet, Dargaud, 64 p. couleurs, 13,99 €



DÉSERTEUR



RETROUVEZ NOS AUTEURS AU FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA BD D'ANGOULÊME SUR NOTRE STAND N34 DU NOUVEAU MONDE :

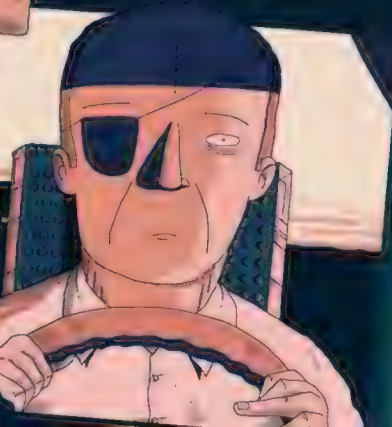
HALFDAN PISKET, FER DE LANCE DE LA BD DANOISE, POUR SON SAISSANT *DÉSERTEUR* ;

JULIAN HANSHAW, AUTEUR MULTIPRIMÉ, POUR *TIM GINGER* ;

PIETER COUDYZER, RECONNU POUR SES MAGNIFIQUES FILMS D'ANIMATION, SORT ENFIN SON PREMIER ROMAN GRAPHIQUE *L'ARBORESCENT*.

Tim Ginger

Julian Hanshaw



L'ARBORESCENT

PIETER COUDYZER

LES AVENTURES

GAN GOIAN
FRICH ORIGIN

D'ULTRA-CHÔMEUR



IL NE RÉPOND PLUS DE RIEN !

MÊME DONALD N'A PAS RÉUSSI À EMPÊCHER CETTE NOUVELLE ÉDITION RECONFILÉE À BLOC, ULTRA-CHÔMEUR REVIENT POUR SAUVER L'AMÉRIQUE !!



PRESMÉE LINE ÉDITIONS
WWW.PRESMEELINE.COM

Juncker : le Diable et le bon Dieu, de Fouché à Jésus

On l'avait laissé en compagnie de *La Vierge et la Putain*. On le retrouve avec Jésus et Fouché, le révolutionnaire sanguinaire, futur ministre de la Police de Napoléon. Nicolas Juncker fait un grand écart en racontant les faits, bienfaits et méfaits de deux personnages que tout oppose. Il a scénarisé *Un jour sans Jésus* (Vents d'Ouest) prévu en six albums et *Fouché* publié en trois (Les Arènes). Pour son Diable et le bon Dieu, Nicolas Juncker revient sur ses choix d'écriture et son abandon provisoire du dessin.



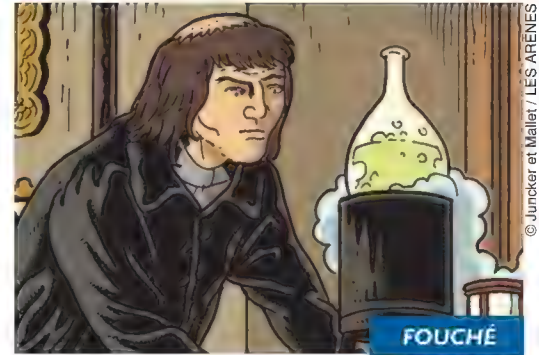
NICOLAS JUNCKER

Pourquoi Jésus ? Bonne question, et pourquoi avoir choisi le moment même où le corps du Christ disparaît du tombeau avant qu'il ne ressuscite face aux apôtres et la foule en délire ? Nicolas Juncker répond : « C'est une idée que j'avais dans un coin de ma tête. On cherchait un scénario chapitré en 12 parties. Avec mon passé de bon petit catholique, catéchisme et messe le dimanche, j'ai pensé bien sûr aux 12

apôtres ». Juncker a décidé de mettre en scène ce qui se passe juste avant la résurrection. Après la crucifixion, le corps de Jésus est aux abonnés absents. Panique à bord. Jérusalem est en ébullition. Où est passé Jésus ? « À partir du moment où on découvre le tombeau vide parce que, bien sûr, à part les disciples du Christ, personne ne croyait en la résurrection, qu'a-t-il pu arriver ? ». Faut dire que les apôtres ne se sont pas appesantis sur le sujet dans leurs évangiles. Nicolas Juncker confesse : « Il fallait broder sur le déroulement de la journée tout en restant dans le cadre historique, et que je retombe sur mes pattes à un moment donné. Première réaction évidente pour tous, le corps a été volé ».

Et Nicolas Juncker fait monter la sauce car tous les partis en présence vont mettre leur grain de sel dans l'affaire. Rien de sérieux dans *Un Jour sans Jésus* : « On est dans l'humour. Je n'avais aucune connaissance théologique pour aller plus loin. Le comique vient des apôtres qui courent après un cadavre qui a disparu, le tout sur fond d'imbroglio politique, les Romains, les Zélotes qui veulent les chasser de Palestine, Hérode et Salomé. J'ai donné à cette aventure un petit air de théâtre de boulevard ».

On résume. Jésus a disparu. Marie-Madeleine est en transe. Matthieu va devoir réécrire la bio de son patron. Barrabas gracié par Pilate est devenu chef de bande pour le compte de Judas le Galiléen (pas le traître, un autre) qui veut flanquer les Romains à la mer. Pierre, Thomas, Jacques, Philippe vont aller porter plainte et essayer de trouver qui a piqué le corps et où il est planqué. Du Boris Vian dans le texte. Vaste programme qui ne va pas aller sans



FOUCHÉ

quelques mésaventures bibliques et épiques pour des apôtres un brin guignols et un Jérusalem qui se met à bouillir car tout le monde est plus ou moins impliqué dans le coup. Sauf Pilate qui s'en laverait bien les mains encore une fois. Parlons-en, tiens, des Romains, car Nicolas Juncker a fait un petit clin d'œil à Astérix bien sûr. Les Romains sont déjantés, colériques et complètement à l'Ouest dans *Un Jour sans Jésus*. « Astérix avait une forme d'humour qui joue avec l'anachronisme. Quand on relit Astérix, on voit que Goscinny parseme son texte de clin d'œil vers nos sociétés actuelles. Je suis dans cette logique », ajoute Juncker.

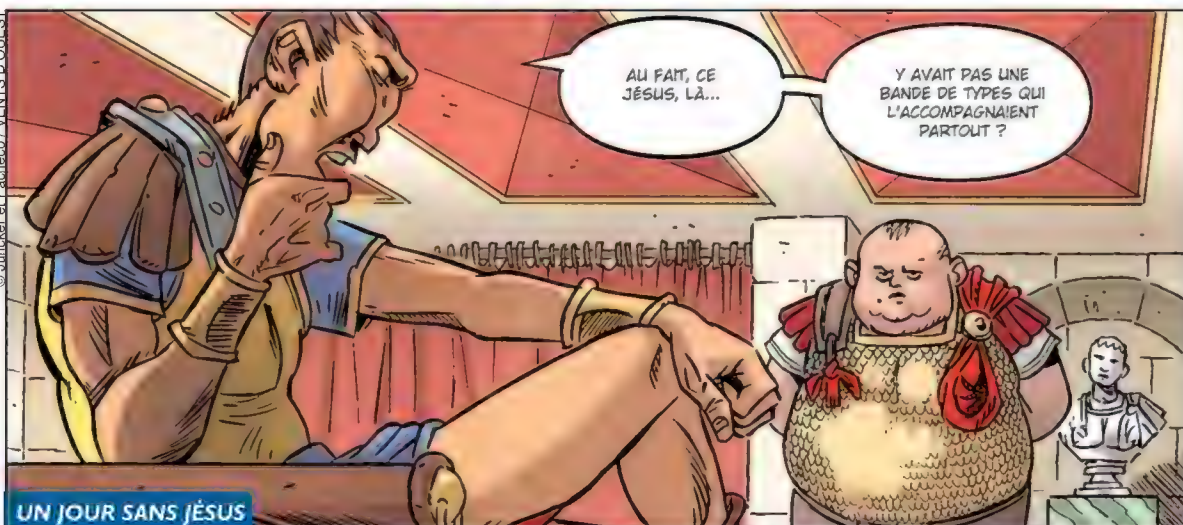
PRENEZ ET MANGEZ-EN TOUS

En six albums, il va en voir le Christ. Déjà, on soupçonne que, soit il a été découpé en rondelles pour cause de reliques, soit les apôtres ont appliqué à la lettre son « prenez et mangez, car ceci est mon corps ». Et ont joué aux anthropophages. Il finira excommunié, Juncker. Car jusqu'où peut-on aller sans se retrouver en enfer quand on parle de nos jours de religion ? On se bride, on se censure ? « Je ne me suis pas posé de questions. C'est une BD humoristique, sans message, juste un questionnement amusé sur un jour où on peut extrapoler sans avoir de complexes à faire passer les uns pour des andouilles, les autres pour des corniauds », précise-t-il tout sourire. L'auteur détourne les situations et les développe avec humour. Les six albums sortiront cette année, de janvier à juin. Chaque tome correspond à deux heures de ce jour grandiose. Pas de héros, chacun a un rôle à jouer. Nicolas Juncker dit tout sur une journée qui a changé le monde sans avoir voulu la dessiner : « Ce n'est pas lié au sujet, mais après deux ans de dessin pour *La Vierge et la Putain*, j'étais fatigué. J'ai eu des appels du pied par des éditeurs pour écrire des scénarios. J'ai cherché des idées qui pourraient fonctionner avec un autre dessinateur. Six tomes en deux ans, Chico Pacheco était plus rapide et drôle que moi au dessin ».

Il n'a pas dessiné non plus *Fouché*, autre titre qu'il scénarise. On s'éloigne de la divine comédie précédente. Fini de rire. Avec *Fouché*, on est au plus dur de ce que la France a vécu de 1789 à 1815. On se souvient du



FOUCHÉ



UN JOUR SANS JÉSUS

policier ministre de l'Empereur, de ses conflits ou alliances avec le diable boiteux Talleyrand, moins du révolutionnaire qui a ensanglanté la France. « Du divertissement avec Jésus, je suis passé à Fouché, fruit d'une réflexion avec Laurent Muller des Arènes. Je voulais mettre en lumière un personnage mal connu ». Fouché, c'est pour la plupart le salaud, le type qui a retourné sa veste. Il vote la mort de Louis XVI contre son camp, il est l'un des plus violents acteurs de la Terreur. Il trahit Barras, Napoléon, Talleyrand. Une synthèse Fouché, autoritaire, froid, « il n'est pas rock n'roll ».

FOUCHÉ, LE MITRAILLEUR DE LYON

Un regard neuf façon Juncker ? Dans le premier tome, Fouché est l'arriviste

qui monte à Paris, se heurte à Robespierre qu'il craint. Il devient le bras armé de la Révolution et il tue 2000 personnes à Lyon au canon parce que ça va plus vite que la guillotine. On le surnomme « le mitrailleur ». Un monstre Fouché alors ? « J'essaie de me tenir éloigné de la psychologie humaine. Je montre des actes et le lecteur ensuite se fait sa propre idée, comme pour La Vierge et la Putain. Je ne suis pas historien. On peut avoir une autre vision de Fouché. Il est pragmatique, homme de convictions républicaines qui traverse les 20 ans les plus bouillonnants de l'Histoire de France ».

Fouché va flirter avec les extrêmes sans sauver la Révolution. « Oui, parce que la Révolution s'est effondrée avec la mort de Robespierre. Napoléon en a ramassé les miettes. Fouché veut rester au pouvoir car c'est

la seule façon de faire passer ses idées ». Fouché serait donc un pragmatique, bien qu'amoral et prêt à tout ? « Comme beaucoup de politiciens aujourd'hui », souligne Nicolas Juncker. Fouché aura droit à trois albums. Le premier traite la Révolution et son duel à mort avec Robespierre. Le second est axé sur le Directoire et le Consulat, la police. Enfin le troisième, de 80 pages, montrera l'homme d'État.

Nicolas Juncker n'a pas non plus été tenté par le dessin de Fouché. « Avec le dessinateur Patrick Mallet, on se connaît depuis longtemps et il adore la période. Il a un dessin qu'on reconnaît de suite ». Juncker a fait pour Jésus « un story-board pour aller plus vite ». Pour Fouché, il a livré aussi un scénario traditionnel. « Patrick a fait son propre story-board. J'en avais fait quand même un et si besoin on comparait ». Nicolas Juncker a cependant bien envie de revenir au dessin : « Oui, ça me travaille ». Pour l'heure, il a encore un projet de scénario historique et d'anticipation avec le dessinateur de Jésus chez Glénat et doit finir Fouché. Et pourquoi pas ensuite « un projet personnel que je dessinerais moi-même, toujours historique. Mais, chut, je suis superstitieux. On en reparlera quand ça sera signé ».

JEAN-LAURENT TRUC



Y AVAIT UNE SACRÉE FOULE EN COLÈRE, LÀ-BAS !

UN JOUR SANS JÉSUS



UN JOUR SANS JÉSUS, LIVRE I/VI

de Nicolas Juncker et Chico Pacheco, Vents d'Ouest, 48 p. couleurs, 11,50 €

FOUCHÉ, T.I, RÉVOLUTIONNAIRE de Nicolas Juncker et Patrick Mallet, Les Arènes, 56 p. couleurs, 15 €

Saint-Barthélemy, T.I, Sauveterre, de Boisserie et Stalner



La Réforme a entraîné en France trois guerres de religion dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Majoritaires, les papistes ont combattu les huguenots, mais le mariage de la catholique Marguerite de Valois avec le protestant Henri de Navarre devait sceller la réconciliation des deux tendances de la chrétienté. Il n'en est rien, le massacre de la Saint-Barthélemy interviendra peu après. Conviés au mariage royal, les protestants sont assassinés ou pourchassés. Elie de Sauveterre assiste à ce bain de sang joliment mis en images par Stalner, sur un scénario très documenté qui rappelle que les religions peuvent engendrer bien des folies meurtrières. Les Arènes BD, 64 p. couleurs, 15 €

MICHEL DARTAY

Lucky Luke, l'intégrale T.I, de Morris



Pour fêter le 70^e anniversaire du cowboy solitaire, Dupuis édite enfin une série d'intégrales dignes de ce nom. Les planches sont publiées dans l'ordre original de parution, sans oublier certaines pages ou cases passées jusqu'ici à la trappe ! De plus, le livre s'ouvre par une longue et passionnante préface des Pissavy-Yvernault qui revient sur les années de jeunesse difficiles de Morris, et son immense passion pour le dessin animé et le western. Des personnages caoutchouteux, des séquences d'action pleines de vie, il faudra encore quelques aventures pour que style et apparence soient définitifs. Dupuis, 216 p. couleurs, 24 €

MD

Ada, la grincheuse en tutu, d'Élise Gravel



Tous les samedis, Ada fait la tête : c'est le jour de son cours de danse classique... et elle déteste ça ! Elle boude, bougonne, rechigne mais rien n'y fait, la voilà encore une fois au centre sportif, dans la salle de ballet. Le pire ? C'est qu'elle est mauvaise, embarquant tout sur son passage à chaque saut de chat ! Lorsqu'un karatéka passe par là et découvre son habileté, il lui propose de troquer son tutu contre un kimono et Ada retrouve le sourire ! Avec beaucoup d'humour et de simplicité, cet album génial encourage les enfants à suivre leur propre voie, en dehors des codes genrés de la société. La Pastèque, 36 p. couleurs, 12 €

HÉLÈNE BENEY

L'Artiste contemporain, de Heinich et Feroumont



Présenté sous la forme classique d'une BD, cet ouvrage retrace le parcours individuel de trois artistes contemporains. L'art contemporain brille par sa mise en scène et son discours interne qui espère ouvrir la voie à de multiples interprétations. C'est aussi devenu un instrument de collection très spéculatif depuis 20 ans, quelques rares noms se permettant de vendre à des prix plus élevés que les chefs-d'œuvre de l'art moderne. La scénariste est chercheuse au CNRS, spécialisée dans la sociologie de l'art. Feroumont n'est autre que le dessinateur de la sympathique série *Le Royaume*. Les carrières choisies par nos trois artistes révèlent notamment l'importance des subventions.

Le Lombard, 72 p. couleurs, 10 €
JEAN-PHILIPPE RENOUX

Homicide, T.2, 4 février - 10 février 1988, de Squarzonei



Après un premier tome fort réussi, Philippe Squarzonei continue de belle manière son adaptation du livre de David Simon, qui analyse le service des homicides de la police de Baltimore dans les années 80. Là où le premier tome s'ingéniait à nous faire découvrir le fonctionnement du service, le second va nous montrer les détails qui font qu'une enquête complexe sera résolue ou pas. Le ton de Squarzonei est toujours aussi neutre et descriptif. Cela sied très bien à une enquête policière car il faut pouvoir se concentrer sur les faits et analyser froidement les situations pour prendre les bonnes décisions quand, par exemple, on a face à soi un cadavre en marmelade sur une scène de crime qui doit être nettoyée en quelques minutes. Un pur délice, froid et réaliste.

Delcourt, 130 p. couleurs, 16,50 €
XAVIER GOFFINET

La Vie de Kevin, de Pago



Kevin est en classe de Première. Rebelle et peu sociable, très critique vis-à-vis de sa famille et de la société, il se pose nombre de questions existentielles. Sa vie est chamboulée lorsque de nouveaux voisins s'installent en face de chez lui. Hortense, la mère, probablement divorcée, a une fille de son âge, Lucie, très hostile à la norme et aspirante punk à chien. Si Lucie en pince aussitôt pour Kevin, c'est bien Hortense qui a tapé dans l'œil de ce dernier. Une femme mure et plantureuse, bien plus ouverte d'esprit qu'il n'aurait pu l'imaginer. Si le récit s'appuie sur un triangle sensuel entre Kevin et les deux femmes, c'est surtout à une habile réflexion sur le bonheur et la réussite de sa vie que nous convie l'auteur. Une très bonne surprise que cet album, qui ne cède à aucune caricature.

Yil édition, 70 p. n&b, 15 €
OLIVIER PISELLA

DES CIERGES POUR UNE BALLADE SPIRITUELLE

Des lingots, des diamants, pas du tout. C'est un héritage pour le moins atypique que va recevoir Manu. Son tonton gâteau lui a légué son stock de cierges. Il les fabriquait dans sa petite entreprise qui ne connaissait pas la crise. Le sacré, ça marche toujours. Dans *La Cire moderne*, Vincent Cuvellier embarque Manu, sa copine et son frère dans un road-movie spirituel dans tous les sens du terme, sous le crayon ligne claire de Max de Radiguès. De belles, sereines et divines surprises à la clé.



© Vincent Cuvellier et Max de Radiguès / CASTERMAN

CONVERSION
I n'a rien demandé Manu, et il se retrouve avec des caisses de cierges en vrac et un combi Volkswagen rétro. Avec Sam, brunette délurée à cheveux courts, et Jordan au QI basique mais un sens inné du commerce, il récupère la liste des clients du tonton. Une dernière livraison pour, si possible, se faire du fric et aller buller au Maroc. Mais les voies du Seigneur sont parfois impénétrables.



© Vincent Cuvellier et Max de Radiguès / CASTERMAN

faut pas toucher au grisi de l'Église. Manu continue à se poser des questions sur ce qu'il ressent et Sam comprend que son amoureux lui échappe. Même Jordan se range des voitures dans cette aventure qui a du fond et beaucoup de charme. Un sens certain de la narration, Cuvellier « a tout mis sur les personnages et les dialogues ».

CON-FESSE

Pas de cynisme dans ces cierges en gougette et qui en plus sentent les pieds. On retrouve des influences comme Davodeau, Rabaté, mais Cuvellier se distingue nettement par son propre talent. Pas de charge non plus pour ou contre, on peut évoquer librement le sujet de la conversion sans être coincé ou tordu, « parler de cul et de religion dans le même livre. Quand on écrit il faut lâcher prise et tout dire ». Enfin pas de projets BD à suivre, même si occasionnellement ça l'intéresse, Cuvellier prépare un essai sur la littérature jeunesse chez Gallimard et un recueil de 200 nouvelles. Sans oublier la boutique de livres d'occasion à Bruxelles, Les Grots Mots, qu'il ouvre en février.

JEAN-LAURENT TRUC



VINCENT CUVELLIER
La Cire moderne
MAX DE RADIGUÈS



LA CIRE MODERNE
de Vincent Cuvellier et Max de Radiguès, Casterman,
158 p. n&b, 16,95 €

Pour sa première BD, Vincent Cuvellier, qui vient du livre jeunesse, a mélangé ses sources d'inspiration. « J'ai fait un rêve pour les cierges. Vraiment. On trouve des cierges et on en fait quoi. J'ai pensé que cela pouvait donner une histoire. Ensuite, je suis croyant. C'est venu un peu tout seul. J'ai fait une crise mystique plus jeune. Je suis parti marcher sur la route et je suis remonté à Brest où j'étais né. » Voilà la surprise, car au détour d'une livraison, le road-movie va se doubler d'une conversion au christianisme, en douceur. Manu ne voit pas la Vierge, mais le fantôme d'un vieux curé. Dieu existe, Manu l'a rencontré. « C'est très compliqué de dire dans mon milieu qu'on est croyant. Cela n'a rien de péjoratif pourtant. La foi, c'est personnel », déclare Cuvellier.

De monastère en couvent ou églises, c'est de la comédie pure. Le trio fait la fête. On est dans *Les Valseuses* revisitées. Direction Lourdes, le summum pour écouler la marchandise, sauf qu'il ne

SISCO

NOUVEL
ALBUM

LA RAISON D'ÉTAT EST
SANS PITIÉ...



HISTOIRE COMPLÈTE EN 2 TOMES

Deux agents de la DGSE font exploser un entrepôt étranger sous couvert d'extrémisme écologique. L'opération tourne mal et la confidentialité de la mission est mise en péril. Exfiltration ou élimination ? Au nom de l'État, Sisco devra choisir...



SISCO / TOME 9 - GOLD BLACK ET TOME 10 - MAORI BLUES / DISPONIBLES EN LIBRAIRIE
PLUS D'INFOS SUR NOS AUTEURS, NOS ALBUMS : WWW.LELOMBARD.COM

BDM 2017-2018



Tous les deux ans paraît ce « catalogue encyclopédique & argus de la BD de collection », mais son nouveau responsable de publication, Philippe Mellot, a employé les grands moyens pour rajeunir cet estimable outil de travail pour les libraires, qui est aussi d'une grande aide pour tous les collectionneurs. Après l'élimination des mangas dans la précédente édition, le BDM ne recense plus en principe que les séries ayant au moins un titre coté, ce qui permet de réduire la pagination de près de 400 pages et le prix de dix euros. En contre-partie, toutes les illustrations sont en couleurs, ce qui donne un côté plus pimpant à l'ouvrage.

Sur les deux dernières années, les cotes ont assez peu évolué finalement, il n'y a que le neuf de chez neuf (parfois habilement restauré) qui suscite des records de prix à Drouot ou ailleurs. Autre nouveauté de taille, le classement alphabétique unique concerne à la fois les séries, les albums, les journaux et les récits complets. Rédigé par l'expert Michel Coste, un long chapitre consacré aux ventes de planches originales fait également son apparition, et 50 pages de repères bibliographiques vous permettront d'approfondir vos connaissances. On regrette néanmoins certains oublis, notamment les rectifications précisées sur le site bdzoom..

Ed. de l'Amateur, 800 p. couleurs, 39 €

JEAN-PHILIPPE RENOUX

Éloge de la faiblesse, de Jollien, Corbeyran et Tabary

Qui ne connaît pas Alexandre Jollien, le « philosophe infirme moteur cérébral » comme il se décrit lui-même ? Son premier roman, *Éloge de la faiblesse* (1999),

est une biographie de ses premières années de vie, de l'institut spécialisé à la fac. Construit comme un dialogue entre Alexandre et Socrate, ce récit met en lumière la difficulté d'être, d'être différent, la quête de normalité, l'humour et la découverte de la philosophie. Difficilement adaptable en bande dessinée, le livre gagne pourtant sous cette forme une tournure pédagogique grand public et réussit à transmettre l'essence du message de Jollien : ne jamais s'arrêter aux apparences, surtout celles du handicap. Marabulles, 64 p. couleurs, 14,90 €

HÉLÈNE BENEY

JUNGLE DE CALAIS, MODE D'EMPLOI

Lisa Mandel et la sociologue Yasmine Bouagga ont passé plusieurs semaines dans la « jungle » de Calais. Fruit de cette immersion, un album indispensable, passionnant, pédagogique et vivant, touchant et souvent drôle.

Co-créatrices aux éditions Casterman de la collection « Sociorama », Lisa Mandel et Yasmine Bouagga inaugurent ici les hors-séries « Sociorama Terrain » consacrés non pas à l'adaptation d'études sociologiques existantes, mais à des enquêtes de terrain menées conjointement par un sociologue et un auteur de BD.

D'HIER À AUJOURD'HUI

Lisa Mandel et Yasmine Bouagga souhaitent voir ce qui se passait véritablement à Calais. Elles s'y sont rendu entre février et octobre 2016, livrant au jour le jour leur vécu et leur ressenti à travers des pages d'abord mises en ligne sur un blog hébergé par LeMonde.fr avant d'être réunies dans cet ouvrage. En ouverture, elles effectuent un historique de ce qui s'est déroulé à Calais depuis les années 1990, détaillant notamment les différentes « jungles » élaborées au fil des années, des destructions et des reconstructions. Cette introduction, instructive et essentielle, permet d'y voir plus clair et sert de socle à l'enquête de terrain. Elle annonce également les différentes précisions et explications, nombreuses, sur le droit d'asile, les tarifs des passeurs, le « règlement Dublin »...

CALAIS, COMME SI NOUS Y ÉTIIONS

Au fil des 300 pages de cet ouvrage, il est question de la configuration de la « jungle », de ses différentes zones, des structures qui s'y trouvent : point info, centre juridique, lieux de culte, commerces (restaurants, épiceries)... Mais Lisa Mandel et Yasmine Bouagga s'intéressent surtout aux humains : aux migrants qui vivent là, rapportant leurs histoires, pratiques, souhaits, regrets... comme aux bénévoles, pouvoirs publics, humanitaires, habitants et commerçants de Calais, policiers... Elles rendent également compte de moments dramatiques et de changements : grève de la faim de plusieurs Iraniens aux lèvres cousues, déman-



tèlement de certaines zones du camp, puis de l'ensemble de la « jungle ». Elles observent aussi l'existence des migrants dans d'autres camps (Grande-Synthe, Norrent-Fontes, sous le métro aérien Stalingrad à Paris).

POINT DE VUE, TON ET STYLE

Lisa Mandel raconte les faits de son point de vue de co-auteur, de dessinatrice et d'humain bien souvent sidéré par les choses vécues. Cela constitue la grande force de ces instantanés, car ils portent la marque de l'incontournable créatrice de *Nini Patalo* : son ton, son style graphique et son humour particulièrement aiguisé, décalé et caustique. Ces caractéristiques cohabitent avec la rigueur de l'enquête sociologique et il en résulte une bande dessinée documentaire qui constitue un témoi-

gnage passionnant et une mine d'informations.

BORIS HENRY



LES BEAUX ROMANS GRAPHIQUES DES ÉDITIONS **SARBACANE**

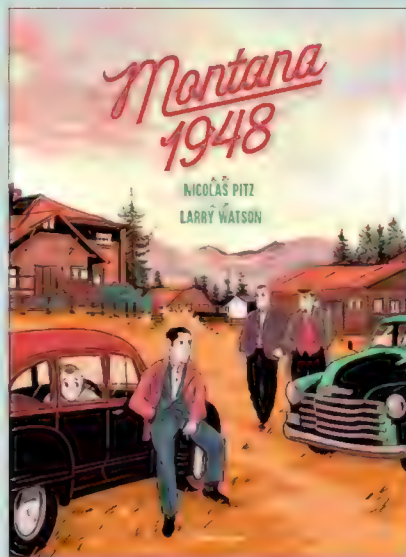
La force des histoires, toujours...



L'employé modèle se rebiffe.

Un récit d'anticipation haletant et glaçant, à la lisière du fantastique, qui interroge sur le monde d'aujourd'hui et sur celui que nous voulons pour demain.

JANVIER



La fin de l'innocence.

Pourquoi soudain les Indiennes de la réserve refusent-elles de voir le docteur ? Deux frères, l'un shérif, l'autre médecin aux pratiques troubles, s'affrontent sous le regard d'un enfant dans une Amérique en quête de repères.

MARS

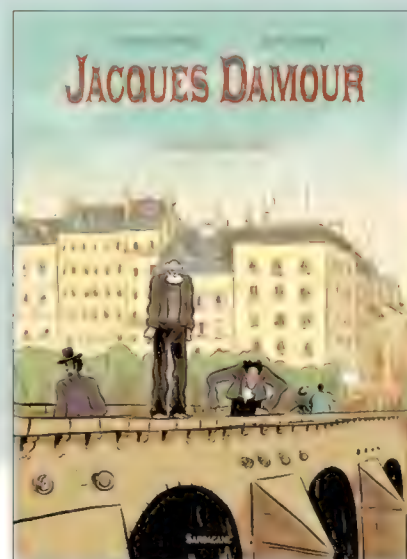


Une femme puissante.

Androgyne et belle « Collecteuse » d'argent sale, Ginger travaille seule. Elle tabasse les hommes qui se mettent en travers de son chemin.

La rédemption sera-t-elle au bout de ses poings ?

AVRIL



Le retour du Communard.

L'espoir, les barricades, la défaite, puis l'exil, le bain, l'errance, et... vingt ans après, le retour sur Paris. Tout a changé, la ville, sa famille... quelle place pour Jacques ?

MAI



Retrouvez nos auteurs en dédicace au Festival BD d'Angoulême Stand N30 - Place New York, Espace du Nouveau Monde.

SARBACANE
10 ANS D'HISTOIRES

LE RETOUR DU CRÉPUSCULE DES ZOMBIES MUTANTS VI (PART 1)

Des zombies, des mutants, des bimbos, des gangsters, des héros virils, des militaires implacables, des représentants de la loi pas très catholiques... le tout réunis dans une ville perdue au milieu de nulle part. Ajoutez à cela, et aux commandes du récit, un auteur de BD qui semble être l'avatar de Stuart Gordon (*Re-Animator*). Le cocktail est forcément explosif. Oui, mais cela a-t-il un intérêt ?



JEUX

Carson City est le théâtre d'événements sans précédents depuis 2010, date à laquelle Guillaume Griffon a donné le coup d'envoi des hostilités dans cette bourgade de l'Amérique profonde. Des piranhas mutants attaquent ceux qui s'approchent du lac où ils ont élu domicile. Des zombies surgis de nulle part s'offrent un gueuleton mémorable à base de couples imprudents. Des abominations à faire blêmir Howard Phillips Lovecraft croissent en plein centre-ville. Des gangsters patibulaires et un shérif déjanté se livrent une séance de guérilla urbaine ; tout ceci pendant que scientifiques, militaires et agents gouvernementaux hésitent entre missiles thermonucléaires et troupes d'élites pour solutionner le problème. Au stade du sixième tome, l'issue et le dénouement restent incertains et il faudra attendre un ultime opus pour avoir le mot de la fin.

Chaque album qui compose la série *Apocalypse sur Carson City* comporte son lot de clins d'œil, de gags et d'allusions à des films d'exploitation ou à des classiques comme *The Thing* de John Carpenter. On voit figurer au gé-

rique de la bande dessinée Steven Seagal (plus monolithique que jamais), Chuck Norris, Ernest Borgnine ainsi que quelques acteurs issus des profondeurs du nanar comme Richard Kingcaine (*Météorites en feu sur la Californie*).

La série imaginée par Guillaume Griffon ne s'encombre pas d'un scénario très poussé. L'essentiel consiste à s'amuser en enchaînant des situations inextricables et horribles vers une fin que l'on imagine aussi abrupte que définitive. À l'instar de Tobe Hooper (*Massacre à la tronçonneuse*), Griffon impose un rythme effréné et une violence directement inspirée par Tex Avery.



Dépeint de cette façon, *Apocalypse sur Carson City* pourra sembler aussi sympathique que vain. Si l'auteur revendique, en effet, haut et fort son amour du cinéma bis et qu'il s'ingénue à en revisiter ses codes ou à moquer ses travers, il ne glisse cependant aucun message ou intention particulière dans sa symphonie horripilante.

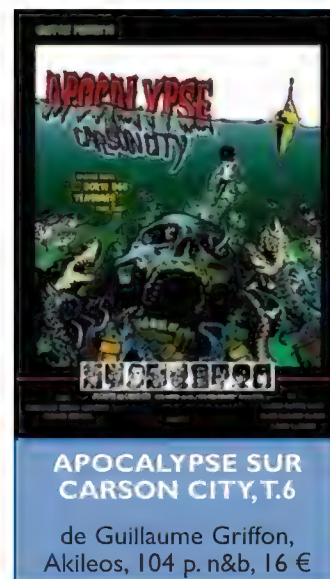
ENJEUX

Avant de répondre à la question énoncée en entame de cet article, il faut tout d'abord faire état des nombreuses idées et innovations narratives trouvées par l'auteur. Les pages 21, 42 et 46 du tome 6, notamment, compor-

tent trois bons exemples d'ellipses remarquablement bien senties. L'auteur s'amuse également à tordre l'espace ou à utiliser des perspectives très accentuées dans un souci de mesure. Ce déploiement d'énergie est palpable aussi à travers les variations des cases (triangulaires, polygonales, rondes...) ou à leur agencement dans la page. Guillaume Griffon, en docteur Frankenstein du noir et blanc, cisèle en outre les décors et contorsionne les trognes de ses figurants. Priorité est faite, là encore, à l'outrance, à la disproportion et à la débauche. Dommage cependant que cette profusion soit paradoxalement appauvrie par le trop grand nombre de volumes que la série comportera au final (7 au total).

Derrière toutes ces prouesses techniques et cette orgie d'effets, *Apocalypse sur Carson City* exprime une profonde nostalgie pour une époque où il était encore possible de bricoler des films ; époque aussi où le cinéma de divertissement pouvait être à la fois crétin, fauché et sympathique. Ce qui importe pour Guillaume Griffon est de surprendre, faire rire et célébrer un genre qui, en dépit de ses tares, n'a eu de cesse d'inventer. Tout l'intérêt est donc là.

KAMIL PLEJWALTZSKY



BRAQUONS EN ATTENDANT L'AMOUR



Huit ans sans *Gus*, c'est long. Toujours séduit par ses élégants bandits du Far West, **Christophe Blain** nous offre un 4^e tome plus sombre que les autres, versé dans la *middle-life crisis* de Clem.

À la fin du tome 3, nous quittons Gus en mauvaise posture, nez flapi et mojo en berne. Nous le retrouvons en proie à des crises d'angoisse et des pulsions suicidaires, pour le délaisser très vite : il sera quasi absent de ce tome 4 qui, comme son nom l'indique (*Happy Clem*), se concentre sur Clem. Lequel, fort gaillard aux bouclettes rousses, goûte un temps à la vie de parvenu, s'engraisse et s'abandonne à la quiétude de chérir sa femme et voir grandir sa fille. Mais on n'a pas été beau bandit par hasard, et le souffle épique de l'aventure romanesque a tôt fait de se rappeler à lui...

À l'instar de *Harry Potter*, les tomes de la série *Gus* s'étoffent chaque fois davantage, et les personnages traversent moult rites initiatiques. Au Far West, sur un galion ou dans les coulisses du pouvoir, c'est par le même petit bout de lorgnette que Blain observe ses héros, rongés par des attermoissements similaires : ambition, accomplissement personnel, et surtout, amour. Bandits, pirates et hommes politiques sont dévorés dans leur for intérieur : on rêve sa vie, on veut se conforter à des héros de papier, on s'abîme à trouver l'âme sœur... Les femmes, elles, sont élégantes, farouches et déterminées, dès

l'enfance. Girondes ou anguleuses, énigmatiques mais motrices, elles donnent une rassurante raison de vivre, quand leurs étreintes n'ouvrent pas de vertigineuses failles.

HISTOIRES DE FESSE

« C'est toujours à cause des histoires de fesse que les mecs tombent » : la maxime scandale le récit, et prend une allure prophétique dans ce 4^e tome. Qui est celui du temps qui passe, des fantasmes qui s'échouent sur la réalité, quand un ventre replet fait saillir le costume de « beau bandit », celui qui rendait si bien dans les illustrés... Souvent chez Blain, la vie contée semble primer sur le réel, qui s'engonce dans un costume trop petit, des rêves matérialistes, une frustration tenace. Faut-il privilégier l'action vécue à titre individuel, ou la trace laissée dans la mémoire collective ? Tandis qu'Ava la littéraire, en panne d'inspiration, se consume littéralement sur place en attendant l'action, Gratt et Gus enchaînent les braquages avec l'envie de tomber amoureux, mais sans savoir de qui... Cœurs perdus et âmes errantes, dont les aspirations ne se synchronisent que rarement.

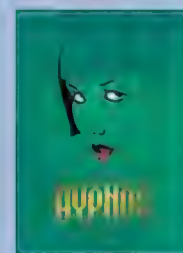
Les esprits dérangés ne sont pas loin, de l'effrayant Eliphalet Van Vliet (ana-

gramme de Leviathan ?) à Jamie, la petite fille de Clem, qui paie les pots cassés d'un père trop souvent absent et de mensonges qui ravagent la maison. Le sous-texte fait perdre au récit un peu de son humour et de son agilité, mais gagne en complexité, s'achevant dans une insensée course-poursuite où époques et souvenirs se télescopent. Un virage assez sombre, à nuancer sans doute par la suite déjà annoncée, Rose.

JULIE BORDENAVE



Hypnos, T.I, L'Apprentie, de Galandon et Futaki

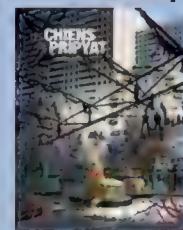


Paris, novembre 1918. Le monde est enfin sorti de quatre années de terreur. L'important est la paix qu'il faut construire. Mais cela n'est pas du goût de tous. Les anarchistes rodent et sont

prêts à tout. Au milieu de tout cela, Camille essaie de survivre et de sauver sa fille. Son don va l'aider : l'hypnose. *Hypnos* est le premier volume de cette nouvelle série dont le premier album pose des fondations intéressantes (s'intéresser à l'après-guerre plutôt qu'à la guerre elle-même, maintes fois ressassée). Intrigues imbriquées, narration classique mais convaincante. Les rebondissements sont nombreux et on ne s'ennuie pas à la lecture de cet album dont on attend la suite.

Le Lombard, 56 p., couleurs, 13,99 €
XAVIER GOFFINET

Les Chiens de Pripyat, T.1, Saint-Christophe, de Ducoudray et Alliel



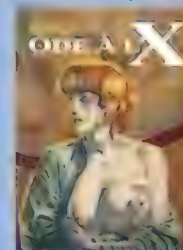
Kolia est un enfant à la vie rude et son père n'y est pas étranger. Kolia est doux et gentil là où son père est un condensé de rugosité. Vivant dans la région de Tchernobyl

d'après l'accident nucléaire et aidés de connaissances, ils se débrouillent en éliminant le maximum de chiens errant (30 roubles par chien). Il ne se passe pas grand chose dans cet album, si ce n'est la mise en place d'un climat et une visite de ce Tchernobyl / Pripyat post-apocalyptique. Toutefois, ces mystérieux personnages au masque à gaz en ont sans doute encore beaucoup à nous apprendre. Attendons la suite (et normalement fin) pour juger.

Grand Angle, 56 p., couleurs, 13,90 €

XG

Ode à l'X, collectif



Vingt ans après sa première édition, les *Humanos* ressortent ce livre qui célébrait les noces de la poésie érotique avec le neuvième art. Des

dessinateurs réputés livrent de courtes BD ou assemblages d'illustrations sur les plaisirs de la rencontre charnelle. On retrouve évidemment les habitués du genre (le sulfureux *Liberatore* avec de beaux crayonnés, ou encore Varenne qui rend un vibrant hommage à l'art de la pipe), mais aussi d'autres auteurs moins connus pour ce genre d'exercice très sensuel (*Mœbius*, par exemple, mais aussi *Loustal* qui met en images un poème torride de Musset). Et aussi *Beb Deum*, *Bess*, *Jeff Rey*, sans compter *Chauzy* avec une histoire des plus bizarres !

Les Humanoïdes Associés,

60 p., couleurs, 19,99 €

MICHEL DARTAY

Une question de maturité

Alena est une bande dessinée ambitieuse. Il s'agit d'un récit d'épouvante où sont abordés la bisexualité (et non pas l'homosexualité, comme on a pu le lire), la schizophrénie et la dureté de l'adolescence. Mais une ambition ou une volonté de bien faire ne suffisent pas à faire un bon album ou, tout au moins, un album accompli.



D'autres clichés comme ceux concernant le monde de la mode, d'autres cartes postales (celle de Paris, en l'occurrence) tirent le récit vers le bas ou le ramènent au rang de série B honorable mais inaboutie. La prévisibilité du dénouement, dès les premières pages, n'aide pas à démentir cette opinion.

Les regrets sont d'autant plus vifs qu'*Alena* est constellé de bonnes idées et d'intuitions très justes. Nous avons déjà fait mention, plus haut, des qualités de la mise en scène et de la réussite d'Andersson à insuffler un climat d'épouvante à son histoire – chose particulièrement difficile à rendre en bande dessinée. En dehors de cet aspect purement formel, il faut aussi mentionner la pertinence avec laquelle Andersson fait état de la schizophrénie de son héroïne. Sa bisexualité, ou plutôt son indétermination sexuelle, est caractéristique de ces troubles de la personnalité. D'autres petits détails sont eux aussi remarquables pour leur intelligence. Les parents de l'héroïne, par exemple, ne sont jamais représentés et demeurent toujours dans le hors-champ. Là encore, leur déréalisation est parfaitement rendue.

Alena n'est pas une mauvaise bande dessinée. C'est un projet immature, mal dans ses pages et quelque peu schizophrène – serait-on tenté de dire. Quoi qu'il en soit, son ambition demeure louable et il y a fort à parier que l'auteur ne se contente pas de ce coup d'essai.

KAMIL PLEJWALTZSKY

CONTRASTES

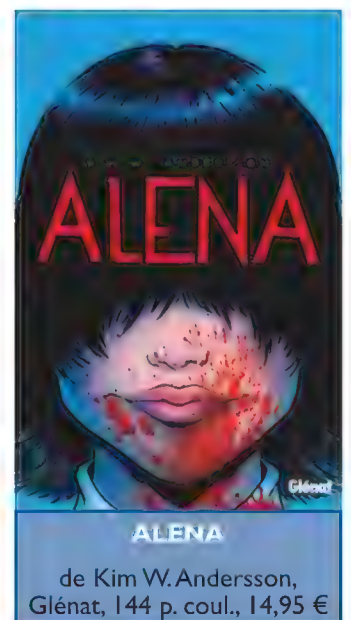
Commençons par la forme. En combinant un dessin sinueux et un encrage aux contrastes marqués, Kim W. Andersson instaure à son récit un climat oppressif très efficace. Le dessinateur y parvient aussi, grâce à un jeu intéressant de trichromies et à l'opposition constante des tonalités qu'il emploie. Son approche, sur ce point, rappelle quelque peu celle de Dario Argento sur *Suspiria*. Andersson semble accorder beaucoup d'importance au placement de sa caméra et à

la dynamique de ses cadrages. Il semble évident que l'auteur soit un amateur de films d'épouvantes et que *Carrie* ait eu une influence sur la conception d'*Alena*. Malheureusement, si le rendu graphique est impeccable, on est très loin du film de Brian De Palma, et encore plus du récit de Stephen King pour ce qui est du contenu. Le roman et son adaptation font preuve de finesse et réussissent à mettre l'accent sur la cruauté des adolescents à l'encontre de ceux qui incarnent une innocence qu'ils souhaitent d'abord tuer en eux-mêmes. *Carrie* étant le bouc émissaire idéal pour achever ce

passage à l'âge adulte. La bande dessinée d'Andersson n'a malheureusement pas un tel degré de subtilité ou de profondeur. Tout repose sur le personnage principal et sur la seule intensité de son portrait.

INDÉTERMINATIONS

On peut en effet reprocher, par exemple, le caractère outrancier de la petite amie d'*Alena* (Josefin) ou l'aspect caricatural de Filippa. L'adolescente qui harcèle l'héroïne est en effet beaucoup trop stéréotypée pour être crédible.



PAR-DELÀ LA MOQUETTE

Dans *Jean Doux et le mystère de la disquette molle*, Philippe Valette livre un trépidant récit d'aventure se déroulant dans l'impitoyable industrie de la broyeuse à papier.

En marge de ses activités professionnelles (pub, animation, post-production...), Philippe Valette s'amuse à dessiner les aventures d'un super-héros bidon nommé Georges Clooney (un type en combinaison rouge moulante). Ce passe-temps sans contrainte et spontané (l'histoire est largement improvisée et bourrée de fautes d'orthographe) est rapidement devenu un blog à succès, que les éditions Delcourt ont publié dans un premier livre (*Georges Clooney, une histoire vraie*, 2013), avant d'en commander un second (*Georges Clooney 2, Mi-homme Michel*, 2014). Des fautes par remorques (devenues partie intégrante du récit), des dialogues manuscrits, tout plein de grossièretés et un dessin au feutre... ces deux premiers albums avaient de quoi rebuter les puristes de la BD. Mais ils ont enchanté un noyau dur de fans de la première heure, et sans doute au-delà, par la cadence et la liberté du récit, et surtout la forme d'h-

mour mise en œuvre, à la fois absurde, potache et « branchée ». Quiconque ayant fait fi de cette nonchalance de façade a pu en effet se rendre compte que Philippe Valette savait construire un scénario, ménager ses effets et surtout être très drôle.

FLOPPY DISK

Georges Clooney mis en veilleuse, au moins temporairement, Valette dégaine en ce début d'année un héros d'un tout autre genre. Roulaquettes, moustache, sacoche de prof et veste marronnasse, voici Jean Doux, employé de Privatek, une PME un peu ringarde digne des *Messages à caractère informatif* que diffusait jadis Canal +. L'histoire se déroule en 1994, bien que l'esprit « formica-moquette » des lieux évoquerait davantage les années 70.

Toute l'histoire se déroule sur une seule et même journée, à un rythme effréné, au sein de la petite entreprise. Ce matin-



© Philippe Valette / DELCOURT

là, Jean Doux arrive exactement juste trop tard à une réunion cruciale, à l'issue de laquelle Privatek, spécialiste de la broyeuse à papier, est racheté par le groupe Shraper. Plus tard, alors qu'il fume une bonne clope dans un débaras, il découvre une mallette renfermant un unique objet : la « disquette molle » du titre, une authentique relique de 5"1/4 (même en 1994, la floppy disk était largement dépassée). Dès lors, les péripéties vont s'enchaîner, entraînant Jean Doux

et deux de ses collègues au cœur d'une intrigue pas piquée des hannetons, qui permettra de percer le « mystère de la disquette molle ».

Philippe Valette réussit la passe de trois avec cet album captivant de bout en bout, astucieux, illuminé de saillies désopilantes et dépeignant avec causticité le milieu de l'entreprise. Sans fautes cette fois-ci, et même avec mention.

OLIVIER PISELLA

➡ **JEAN DOUX ET LE MYSTÈRE DE LA DISQUETTE MOLLE** de Philippe Valette, Delcourt, coll. Tapas, 250 p. coul., 29,95 €



Le mari de mon frère

Gengoroh Tagame

L'AUTEUR SERA PRÉSENT SUR NOTRE STAND
AU FESTIVAL DE LA BD D'ANGOULÊME 2017
(MONDE DES BULLES - HALL 1)



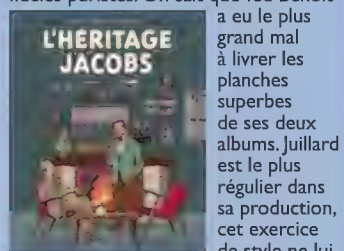
Parution du tome 3 : 26 janvier 2017

Programme sur :
www.akata.fr

L'Héritage Jacobs,
de Cambier et Verhoest



Créée par Edgar P. Jacobs, Blake et Mortimer est une série importante et fondatrice du journal *Tintin*. Depuis son rachat par Dargaud, de nombreux nouveaux albums sont sortis, confiés à des équipes créatrices, alors que Jacobs œuvrait en solitaire. L'attachement du public à ce tandem britannique est si fort que chaque nouvel album caracole en tête des ventes. Mais la conception et la réalisation de ces albums est un long chemin semé d'embûches. Jacobs explora trois grands thèmes dans sa série – thriller, archéologie et science-fiction –, alors que son trait se modifiait d'album en album. Un hommage trop fidèle ferait penser à du décalqué rétro, un peu d'humour ou de modernité provoquerait les lamentations des fidèles puristes. On sait que Ted Benoit



a eu le plus grand mal à livrer les planches superbes de ses deux albums. Juillard est le plus régulier dans sa production, cet exercice de style ne lui pose pas de problèmes de conscience. Après la disparition de Sterne, son épouse a décidé de terminer son album. Cet ouvrage permet de revenir sur la façon dont ces nouveaux albums ont été conçus, à l'aide d'interviews approfondies des créateurs et avec la publication de nombreux documents inédits.

Dargaud, 224 p. couleurs, 24,99 €
MICHEL DARTAY

Sherlock Holmes
et l'énigme du Jodhpur,
de Seiter et Manunta



Printemps 1892 à Port-Saïd, le paquebot Jodhpur est en route pour Bombay. À bord, Irène Adler, à la recherche de son mari disparu aux Indes depuis des mois, et

Sherlock Holmes, qui lui a promis de l'aider à le retrouver. Encore en convalescence après son accident (lire *Retrouvailles à Strasbourg*), il recouvre progressivement la mémoire... Vous rêviez de savoir ce qui s'est passé dans la vie de Holmes, entre sa disparition dans les chutes de Reichenbach et son incroyable retour trois ans plus tard ? Lisez cet album ! Du grand dessin classique et un scénario efficace, la série (dont les tomes peuvent se lire séparément) continue sa belle ascension.

Le Verger Éditeur, 54 p. couleurs, 14,90 €
HÉLÈNE BENEY

PRENDRE DE LA HAUTEUR

À 4 mètres du sol suit l'enfermement d'un collégien dans son mal-être. Il en résulte une chronique à la fois amère et lumineuse et un beau portrait d'adolescents.

Raoul est sujet au vertige. Ainsi, lorsqu'il traverse un pont de chemin de fer, il s'agrippe à la rambarde ou se place au milieu, mais quoi qu'il fasse, il doit manifestement prendre sur lui. L'adolescent dissimule cela à ses camarades. En public, loin d'avouer ses faiblesses, il ne cesse de pointer et de railler celles des autres. S'il a la moquerie facile, la méchanceté n'est jamais loin et elle s'accompagne fréquemment de gestes violents. Cela ne s'arrange pas, bien au contraire, avec l'arrivée au sein de sa classe de Yohann. Pour couronner le tout, Raoul et sa bande d'amis ont l'occasion de voir ce nouvel élève effectuer sa passion : marcher sur une corde, parfois à plusieurs mètres du sol, cela fascinant vite les uns et les autres. Raoul considère donc Yohann comme un concurrent, un danger.

DANS LA PEAU D'UN COLLÉGIEN

Commençons par un élément qui perturbe quelque peu la lecture et la projection du lecteur : parfois, physiquement, Raoul et ses amis ressemblent davantage à des lycéens, voire à de jeunes adultes, qu'à des collégiens. Il ne faut cependant pas s'arrêter là tant l'ensemble du récit regorge de qualités et sonne juste. L'ambiance dans l'établissement scolaire, les flirts, les rap-



ports de domination et de soumission au nom de l'amitié, mais également le refus par certains de la terreur exercée par Raoul... rappelleront à bien des lecteurs leurs années de collège ou de lycée.

MISE EN LUMIÈRE

Les auteurs ne se limitent pas au thème principal et tissent de nombreux éléments secondaires qui éclairent autrement personnages et récit, leur donnant toujours davantage de chair et de profondeur : c'est, par exemple, le rapport de Raoul à son père et à ses origines portugaises, origines dont il se moque bien volontiers tout en n'acceptant pas que d'autres en fassent

autant.

Le dessin de Stéphane Soularue, souvent nerveux, accorde une grande importance aux couleurs. Riches, vives ou tourmentées, elles jouent parfois sur leur côté aqueux. Elles permettent un très beau travail sur la lumière qui contribue à donner corps aux ambiances et aux attitudes des personnages et finit de faire de ce portrait d'adolescents une œuvre dynamique et enthousiasmante.

BORIS HENRY

© Barrière, Erlih et Soularue / SARBACANE



À 4 MÈTRES DU SOL

de Philippe Barrière,
Charlotte Erlih et Stéphane
Soularue, éd. Sarbacane,
112 p. couleurs, 19,50 €



ROSE ET SON DOUBLE

Denis Lapière et Émilie Alibert signent un scénario qui entremêle habilement polar et surnaturel, le tout illuminé par le dessin de Valérie Vernay.

Depuis l'enfance, Rose possède la faculté de se dédoubler : elle laisse son enveloppe corporelle à un endroit et conduit son esprit ailleurs, dans un autre lieu, aucune barrière physique ne l'arrêtant. Elle peut ainsi pénétrer chez des gens ou assister à des conversations de ses collègues gardiennes de musée sans que celles-ci ne s'en aperçoivent. Les choses se compliquent lorsque, suite à l'assassinat de son père, détective privé, Rose va chez lui et y rencontre trois fantômes. Désormais, pour la jeune femme, rien ne sera plus comme avant.

le ridicule devient un récit haletant, divertissant et sombre. Le beau portrait de femme se teinte alors de critique sociale.

L'un des grands atouts de cet album est le dessin semi-réaliste de Valérie Vernay (*Agathe Saugrenu, La Mémoire de l'eau*) qui colle parfaitement aux différents aspects du récit et les unifie. La dessinatrice possède un style bien à elle qui confère une dimension supplémentaire à cette histoire. Affaire à suivre !

BORIS HENRY

QUAND POLAR ET SURNATUREL FONT BON MÉNAGE

L'histoire au centre de ce premier tome (sur trois) de *Rose* est tirée par les cheveux, mais la manière dont Denis Lapière et Émilie Alibert (l'une des scénaristes de *Plus belle la vie*) la racontent et la structurent tient parfaitement la route, la rendant attachante. Le surnaturel est posé dès le début et le polar et son enquête arrivent très vite, si bien qu'il semble naturel que l'un et l'autre évoluent ensemble. Les auteurs développent toujours davantage cet aspect du récit, relient les meurtres à des tableaux et saupoudrent le tout de sorcellerie et de maison hantée. Ce qui pourrait sombrer dans



Héros, BD, aventure, humour...

Une lecture 100% cool !



Un album à lire la nuit pour trembler de peur !

En librairie

Prix : 11,50 €

Une aventure drôle et survoltée.



Retrouvez Grafiteen sur le stand BD kids



Retrouvez Grafiteen sur Facebook et Instagram



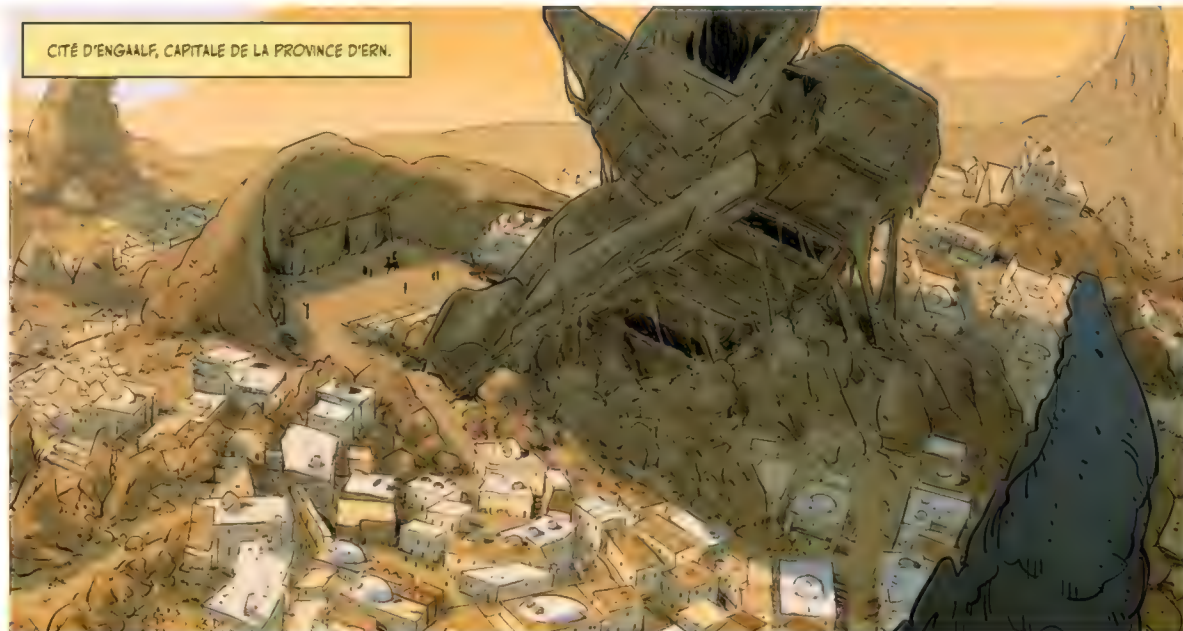
© illustrations : Judd Winick - Ulysse Malassagne

TOURISME INTERGALACTIQUE

Quatrième adaptation d'un roman de Julia Verlanger orchestrée par les Humanos, *Les Décastés d'Orion* d'Éric Corbeyran et Jorge Miguel s'avance comme une science-fiction confortable : fluide et sans relief.

Sur la planète Orion, les sociétés sont régentées par un système de castes très strict. Chaque catégorie socio-professionnelle est étanche et ses membres sont marqués à l'épaule. Kolhen faisait partie de la prestigieuse caste des guerriers, jusqu'à ce qu'un mesquin complot le rejette tout en bas de la société. Son beau tatouage d'épée a été écrasé par une brûlure au fer rouge en forme de croix. Il est désormais un « décasté » et est promis à l'esclavage. Avec une compagne d'infortune, il s'enfuit et ne tarde pas à trouver sur son chemin des étrangers disposant d'une technologie inédite.

Depuis quelques années déjà, les Humanoides Associés ont décidé de développer une collection s'inspirant des univers de Julia Verlanger, écrivain de science-fiction qui œuvre au sein de la collection Anticipation du Fleuve Noir sous le pseudonyme de Gilles Thomas. Auparavant nous pûmes ainsi lire plusieurs adaptations : *Soltrois* (2006), *Horlemonde* (2 tomes de 2008 à 2013) et *L'Autoroute sauvage* dont le troisième et dernier tome paraîtra en mars. Dans *La Croix des décastés*, publié en 1977, l'auteur abordait le thème de la confrontation de civilisations de niveaux technologiques inégaux : il est classique dans la science-fiction que des aventuriers galactiques visitent des planètes dont ils jugent les habitants primitifs. La particularité du roman était de placer le récit du point de vue des sauvages et non des visiteurs, ce qui permettait à Julia Verlanger d'ani-



mer un héros comme elle les affectionnait : viril et musclé, « à la Conan », dans un monde virulent.

LISSAGE TÉLÉVISUEL

Corbeyran, qui produit facilement une quinzaine de scénarios par an sur tous les sujets, détient de ce fait une certaine légitimité pour adapter des romans du Fleuve Noir, eux-mêmes écrits extrêmement rapidement : les auteurs devaient être capables de produire quatre titres par an pour alimenter les circuits de la maison. Corbeyran adapte avec professionnalisme la trame de Verlanger, selon les directives de l'éditeur, qui nous confiait lors

d'un entretien en 2015 que la fidélité n'était pas l'essentiel (« nous conservons l'esprit de l'œuvre mais pas la lettre »). Il retranche et simplifie, évacue les péripéties les moins vraisemblables. Le problème n'est pas là et il affecte aussi les autres titres de cette collection aux contours peu discernables. La position de Julia Verlanger, qui écrivait alors sous un pseudonyme masculin une littérature virile, donne une certaine tonalité à son œuvre qu'on ne retrouve pas dans les adaptations des Humanos. En effet, ses personnages ont une âpreté marquée, qui disparaît ici. Dans ses écrits la chair souffre à chaque épreuve, l'esprit et les conventions morales sont malmenés. Dans l'adaptation les aspérités disparaissent ; il y a moins de violence mais davantage de femmes et de bons sentiments... Les Humanos semblent appliquer à l'œuvre de Verlanger un filtre de convenance et un lissage télévisuel qui paraissent curieusement anachroniques quand on observe l'évolution, à l'échelle internationale, de la fiction sur ces sujets.

ORIENTALISME SPATIAL

Le dessin réaliste du Portugais Jorge Miguel manque sans doute un peu de personnalité, mais il est suffisamment précis et détaillé pour apporter au lecteur friand d'exotisme galactique – qui n'est jamais qu'un orientalisme transposé dans l'espace – la dose de détails et de décors susceptible d'enflammer son imagination. Surtout, le dessina-

teur conserve d'un bout à l'autre une agréable lisibilité et singularise efficacement les physionomies des différents protagonistes. L'utilisation de la couleur, reposant sur des contrastes très classiques, achève de renforcer l'ambiance Tatooïne (*Star Wars*) de la planète Orion.

En cherchant le succès commercial par le consensus, les Humanos nous livrent un divertissement de bon ton dont la tiédeur évoque plus une croisière en paquebot pour des noces d'argent que les chemins épineux de l'aventure.

VLADIMIR LECOINTRE



LES DÉCASTÉS
D'ORION, T. I

de Corbeyran et Jorge Miguel, d'après Julia Verlanger, Les Humanoides Associés, 48 p. couleurs, 13,95 €

LE CRÉPUSCULE DES HOMMES

Depuis que George Orwell a imaginé un futur où l'humanité est détrônée par d'autres espèces animales (*La Ferme des animaux*), de nombreuses variations sur ce thème ont éclos ; la plus connue étant *La Planète des singes* de Pierre Boulle. Olivier Boiscommun et Sylvain Runberg proposent leur vision de la fin du règne humain...

GENÈSE

Le Règne est un récit post-apocalyptique à la croisée de *Mad Max II* (de George Miller) et des *Eaux de Mortelune* (de Philippe Adamov et Patrick Cothias). À cela, on se doit d'ajouter *La Cité de l'Arche*, album entièrement réalisé par Olivier Boiscommun qui se déroule lui aussi dans un Paris remodelé après l'holocauste nucléaire. Le fantastique, et notamment les environnements dystopiques, inspire manifestement le dessinateur.

Ici, les animaux sont doués de raison et semblent avoir définitivement succédé aux hommes. De leur passé sur terre, il ne reste que des vestiges épars ainsi que des phénomènes étranges et destructeurs comme par exemple le fait que toutes les créatures fuient systématiquement chaque année pour se réfugier dans un sanctuaire quelque part au cœur de Paris. Elles cheminent, pour y parvenir, sur une route où les pillards se font une joie de détrousser les plus faibles. Si elles survivent à tous les dangers qui les guettent, elles doivent faire ensuite un don important d'offrandes à d'étranges moines-guerriers.

Le Règne se focalise sur un groupe de mercenaires qui entoure une riche famille de loups en route vers ce lieu sacré.

AVÈNEMENT

Comme à son habitude, le travail d'Olivier Boiscommun sur la profondeur de l'espace est remarquable. Avec cette nouvelle série, l'auteur fait un peu plus la démonstration de son savoir-faire. Il parvient en effet à atteindre un haut degré de précision dans ses arrière-plans au lavis, sans les rehausser de cernés noirs. L'ensemble donne une impression inquiétante, vaporeuse et à la fois méphitique. Un autre point fort d'Olivier Boiscommun réside dans la richesse des expressions et des mimiques de ses acteurs. *Le Règne* semble être, de ces deux points de vue, ce que l'auteur a fait de meilleur. En plus de servir un dessin et une mise en couleur exem-



plaires, la fluidité du découpage et l'efficacité du scénario rendent la lecture aussi agréable qu'immersive.

En fin de compte, *Le Règne* ressemble à s'y méprendre à un film d'animation ; un bon film d'animation, cela va sans dire.

Mettre en scène des animaux savants semble réussir particulièrement au dessinateur ; son bestiaire s'avère varié, expressif, sans pour autant tomber dans les stéréotypes édictés par les règles du zoomorphisme. Ses loups, par exemple, ne sont ni braves, ni agressifs, contrairement aux phanochères qui eux, ont tendance à l'être... On peut



aussi constater qu'au sein d'une même race animale, les personnalités diffèrent.

Bien qu'un premier tome ne préfigure pas nécessairement de ce qui va suivre, la copie rendue par Boiscommun et Runberg est, pour l'instant, au-dessus du lot en matière de série post-apocalyptique. L'univers dépeint dans *Le Règne* est en effet très prometteur ; il mérite d'être exploré par les lecteurs et d'être fouillé par les deux auteurs. Espérons en somme que plusieurs tomes suivront.

KAMIL PLEJWALTZSKY

➔ **LE RÈGNE, T.1, LA SAISON DES DÉMONS** de Runberg et Boiscommun, Le Lombard, 56 p. coul., 14,45 €

Bon chat, méchant chat, de Walcker et Garrigue

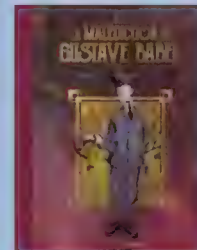


Tim et Tom sont deux chats très attachants. Enfin, l'un, car l'autre est juste tachant ! Si Tim est parfait, Tom se roule dans la boue, renverse tout, se fout

de tout... Entre apprentissage des contraires, de ce qui se fait (ou pas !), du bien et du mal et des « bonnes » manières, le petit lecteur ne manquera pas de se reconnaître autant dans les attitudes de l'un que celles de l'autre. Le plus de ce petit livre pertinent et drôle ? Le maître de ces deux chats, bien qu'exaspéré par Tom, l'aime tout autant que Tim... Un petit rappel pas inutile qui rassura tous les bons petits diables.

Gallimard jeunesse, 36 p. couleurs, 12,50 €
HÉLÈNE BENEY

La Malédiction de Gustave Babel, de Gess

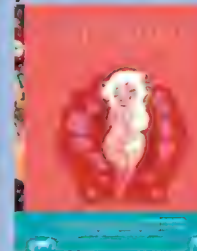


Alors qu'il vient d'être frappé d'un tir mortel, un tueur féru de Baudelaire se remémore son existence balisée par quelques mystérieux oublis et

marquée par l'emprise de la pègre, la redoutée « Pieuvre ». La première œuvre en solo du dessinateur Gess adopte donc la structure de *Citizen Kane* pour développer un univers singulier où les séquences d'action sont aussi réussies que les passages oniriques. On saura gré à cet auteur de travailler à la perpétuation d'un imaginaire parisien tout en ayant parfaitement intégré les leçons du dynamisme narratif des comics. S'inscrivant dans la continuité de son travail avec Serge Lehmann sur *La Brigade Chimérique*, il associe avec bonheur Mignola et René Clair.

Delcourt, 200 p. couleurs, 22,95 €
VLADIMIR LECOINTRE

Vectorama, par Arthur de Pins



Arthur de Pins, on sait qui c'est parce qu'on a ri aux gags sexy des *Péchés Mignons*, ou parce qu'on a découvert *La Marche du crabe*, fable

sociale en court métrage ensuite adaptée en BD, ou encore parce qu'on aime bien Skip the Use et qu'on a vu 100 fois ce fameux clip figurant les personnages de *Zombillénium*. Parfois, on connaît ses illustrations pour la presse. Mais rarement tout ça à la fois ! À travers cet attrayant artbook à la gloire d'illustrateur-tout-puissant, on revient sur les thèmes ayant marqué la carrière de l'illustrateur et auteur : des petites meufs aux vampires aux mollusques aux clubbers. Tout cela légérendé, anecdotifié et référencé avec cœur.

Soleil, coll. Venusde, 224 p. coul., 34,95 €
ALIX DE YELST

Cosmo, de Marino Neri



Cosimo a 15 ans. Tout le monde l'appelle Cosmo parce qu'il est passionné d'astronomie. S'il fuit de l'hôpital psychiatrique italien dans lequel il est interné, c'est

dans l'espoir de se rendre dans le désert chilien d'Atacama, où les étoiles sont les plus visibles sur Terre. Soutenu et aiguillonné par son ami imaginaire, Cosmo le taciturne court dans la nuit. Et ce ne sont pas les rencontres qu'il fait pendant cette fugue qui lui faciliteront la tâche. Tout en non-dit, ce récit dresse le portrait d'un jeune homme en dehors de la société, dans son monde intérieur. Sensible et sombre.

Atrabile, 184 p. couleurs, 23 €
THIERRY LEMAIRE

Le Profil de Jean Melville, de Robin Cousin



Gary est détective privé dans la petite agence Gaggioli Detective. Alors, lorsque la multinationale Gemini les embauche, c'est autant une surprise qu'une opportunité.

Des câbles réseaux alimentant l'Internet mondial ont été sabotés : par qui, pourquoi, voilà ce que Gary et ses collègues vont devoir découvrir. Son meilleur ami, Jean (doté d'une mémoire phénoménale), traîne souvent en planque avec lui et le met en garde. Quelque chose cloche dans cette histoire... Thriller passionnant sur fond de nouvelles technologies, cet album exploite le Big Data avec un tel réalisme qu'on en a froid dans le dos. Captivant !

FLBLB, 208 p. couleurs, 23 €
HÉLÈNE BENEY

Entre Chiens et Loups, de Blackman, Edginton et Aggs



Dans cette société, la discrimination est la norme. Fille d'un influent ministre, Perséphone est une Prima. Elle a la peau noire et ce sont ses semblables qui

contrôlent l'ensemble du pays. Son ami d'enfance, Callum, est un Nihil et il est blanc, population opprimée et discriminée. Malgré toutes ces différences, les deux amis devenus adolescents tombent amoureux. La profondeur de leurs sentiments pourrait-elle combattre ce que la société leur dicte, de se détester et de se détruire ? Pour s'aimer, Séphy et Callum vont devoir aller au bout d'eux mêmes... Une BD tout en métaphore, qui combat les préjugés avec savoir-faire. BD Kids, 220 p. n&b, 18,90 €

HB

OUTRAGÉES, MAIS PAS ENCORE LIBÉRÉES



© Navie et Maurel / DELCOURT

Navie et Carole Maurel réussissent avec *Collaboration horizontale* à conjuguer récit sentimental et étude de mœurs, tout en mettant en perspective la condition des femmes depuis la Seconde guerre mondiale.

Un immeuble parisien durant l'occupation allemande. On y trouve surtout des femmes et des enfants. Il reste peu d'hommes, ils sont morts, ou en fuite, ou ils travaillent de l'autre côté du Rhin. La jeune Simone porte des pantalons et les cheveux plutôt courts, au grand dam de sa mère, la gardienne de l'immeuble. Elle montre aussi une grande affection pour sa voisine Joséphine. Cette dernière prétend travailler dans un théâtre, mais en fait elle gagne sa vie comme entraîneuse dans un cabaret fréquenté par les soldats allemands. Ici, chacun dissimule en effet plus ou moins bien son jeu et protège des secrets. Si on fouille bien, on peut même trouver des Juifs cachés. Heureusement, le sous-officier allemand, venu vérifier si la lettre qui les dénonçait était fondée, n'a guère cherché, vu qu'il a surtout été foudroyé par le charme de Rose, dont le mari est en Allemagne.

ÉMANCIPATION

La structure en flash-back – Rose raconte son premier amour à sa petite fille – installe dès le début un cadre de mélodrame, mais un léger décalage par rapport aux conventions se fait jour (« — c'est un secret pour personne,

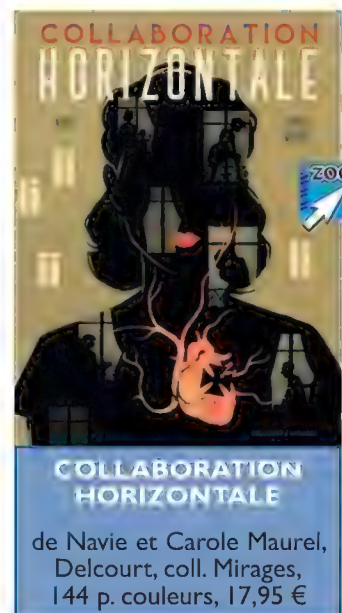
Papy Raymond et moi ne nous aimions pas [...] — Faut dire que Papy il était pas très sympa comme mec »). Récit polyphonique, le livre ne se cantonne pas à explorer le trouble amoureux et la nostalgie d'une brève parenthèse dont l'enchantement est accentué par les tourments qui l'encadrent. À travers la diversité de ses personnages féminins, c'est la position des femmes dans la société qui est questionnée. Chacune dans cet immeuble incarne en effet un statut différent dans le rapport aux hommes : battue, adultère, révoltée, résignée, abandonnée, défiante, indépendante...

Circonstances et récit à forte charge symbolique obligent, les hommes sont eux réduits à quatre figures : l'enfant, la brute, le prince charmant et l'infirme bienveillant qui semble sortir d'un scénario de Jacques Prévert. *Collaboration horizontale* (un bien beau titre ornant une couverture très réussie) démontre au final la théorie qui veut que la guerre ait réuni les conditions pour une accélération des volontés d'émancipation des femmes.

Les personnages sont un peu trop accrochés à leur archétype (on regrette par exemple que la brute soit de surcroît gendarme), mais la narration ne manque pas de subtilité et fait preuve

de ressources variées pour exprimer les émotions, distinguer le fantasme de la réalité et marquer les ruptures temporelles. Le dessin aquarellé de Carole Maurel ne se borne pas à la séduction de l'œil, il intègre à sa grammaire diverses audaces qui témoignent d'une bonne connaissance de toutes les expérimentations qui ont agité le neuvième art au cours des deux dernières décennies.

VLADIMIR LECOINTRE



de Navie et Carole Maurel,
Delcourt, coll. Mirages,
144 p. couleurs, 17,95 €

REPIBLIK ZANIMO

En 1945, George Orwell, qui n'a pas encore écrit son 1984, publie avec difficulté une prémonitrice fable cousine, *Animal farm*, où les bêtes se révoltent contre l'homme et sa dictature. Le livre, aussi bref que remarquable, est resté célèbre pour sa phrase légendaire « Tous les hommes sont égaux, mais certains sont plus égaux que d'autres ».



Après sa mort en 1950, en pleine Guerre froide, l'idée vient aux services secrets anglo-saxons – que le communisme stalinien obsède – d'adapter ce qui leur apparaît comme un brûlot anti-communiste en dessin animé et en BD. Tandis que la C.I.A. s'occupe du dessin animé, c'est l'I.R.D. britannique (service d'espionnage qui vient de se créer) qui est chargé de la BD et qui en acquiert les droits auprès de la veuve d'Orwell. L'I.R.D. choisit comme dessinateur Norman Pett, qui connaît un gros succès depuis 1932 avec son strip coquin du *Daily Mirror* – *Jane* –, jeune sotte délurée qui perd ses vêtements pour un oui ou pour un non, et qui fascinait Wolinski qui le fit traduire dans *Charlie mensuel*. Mais *Jane* vient aussi de s'impliquer graphiquement dans le combat contre les Nazis. Le scénariste de la série, Donald Freeman, est chargé d'adapter le roman d'Orwell. Ayant l'habitude de travailler ensemble, le tandem réalise l'album d'une trentaine de pages, donnant au dictateur cochon le visage de Staline. La BD rencontre un succès international, distribuée aux États-Unis par K.F.S.

Il y aurait eu une traduction française, mais nul ne l'a retrouvée (avis aux chercheurs).

PROPAGANDE

C'est là que survient une curiosité que les éditions L'Échappée viennent de nous offrir. Il s'agit du premier album de BD mauricien, qui n'est autre qu'une traduction en créole mauricien de la BD de Pett et Freeman. Cette parution, *Republik Zanimu*, a aussi un sens politique : l'Île Maurice n'étant indépendante que depuis 1968, l'U.D.M. (Union Démocratique Mauricienne, parti vaguement de gauche et soutenu par la Grande Bretagne) va adapter l'album, instrumentalisé contre son rival M.M.M. (Mouvement Militant Mauricien, d'extrême-gauche). Le hasard veut que le leader du M.M.M., Paul Béranger, ressemble lui aussi au cochon dictateur, grâce à ses moustaches.

La BD anglaise est donc traduite et adaptée par Rafik Gulbul, au patronyme prédestiné et proche de l'U.D.M. Elle est publiée en feuilleton dans *Libération*

(journal de l'U.D.M.) en 1974-75, puis aussitôt en album, dont l'essentiel du tirage distribué gratuitement. Il s'agit donc bien d'un ouvrage de propagande. Cela n'aidera pas l'U.D.M., qui connaîtra vite une grande défaite électorale et disparaîtra du paysage politique, tandis que le M.M.M. grimpe.

Premier album mauricien, mais aussi première BD en créole. Cette langue, dans sa version mauricienne, est facilement compréhensible pour un lecteur français. Les érudits retrouveront même des mots français oubliés, mais conservés là-bas.

L'éditeur a fait le choix de proposer dans un même ouvrage la version créole et sa traduction en français de France, par Alice Becker-Ho, dont on connaît les engagements politiques révolutionnaires. Cela contraste avec le dessin animé étatsunien où était soigneusement gommé le message d'Orwell : celui-ci, comme bientôt dans 1984, en semblant viser le communisme et Staline, s'attaquait en réalité à toutes les formes de dictature, y compris capitaliste. Orwell, socialiste très à gauche, n'aurait guère apprécié de se voir ainsi mis à contribution d'un combat réactionnaire et conservateur qui n'était pas le sien, comme l'avait prouvé son engagement pendant la guerre d'Espagne, face à la fois à Franco et aux Staliniens.

YVES FRÉMION



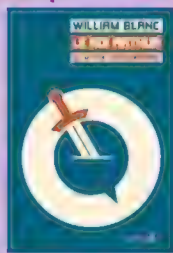
⇒ Frémion fut l'un des plus fidèles hussards de *Fluide Glacial*. C'est aussi un historien de la BD, un romancier et un scénariste (parmi d'autres activités).

⇒ LA FERME DES ANIMAUX / REPIBLIK ZANIMO

de Norman Pett & Donald Freeman, d'après George Orwell, éditions L'Échappée, traduction Alice Becker-Ho, préface remarquable de Patrick Marcolini, 15 €



Un pavé dans le mythe



Dans un épais ouvrage, l'historien William Blanc revient sur la naissance du mythe de roi Arthur et ses modulations successives. Il montre comment, depuis

12 siècles, diverses factions ont pu l'accommoder. Constatant que le mythe a perduré grâce à sa récupération par l'imaginaire américain pour ensuite rayonner sur le globe tout entier, il analyse avec précision le rôle symbolique que joue la cour d'Arthur dans la culture populaire aux États-Unis. Cinéma, séries télé, pop musique et évidemment bandes dessinées, rien n'échappe à son esprit analytique et précis. Cette mise en perspective transversale et érudite, servie dans un style alerte, s'avère stimulante pour tout curieux. Les amateurs de comics qui cherchent à approfondir leur passion devraient se jeter dessus. **Le Roi Arthur, un mythe contemporain**, de William Blanc, Libertalia, 576 pages, 20 €

VLADIMIR LECOINTRE

Le monument Mickey

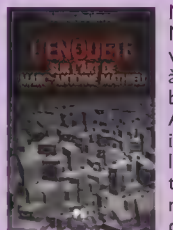


Si Gary Apgar s'intéresse au personnage de Mickey Mouse, c'est pour décortiquer sa montée en puissance qui en fait l'un des symboles des États-Unis. Rien n'était pourtant joué d'avance pour la petite souris et c'est un des intérêts de l'ouvrage de contextualiser les prémices de l'invention du personnage, puis de décrire l'ascension phénoménale de sa popularité, jusqu'à devenir une icône pop citée par une multitude d'artistes contemporains. Mickey devient un sujet à part entière pour nombre de peintres et de graphistes. Une intéressante réflexion sur la si célèbre petite souris.

Mickey Mouse, icône du rêve américain, de Gary Apgar, Glénat, 336 pages, 39 €

THIERRY LEMAIRE

L'art de MAM



Marc-Antoine Mathieu est vraiment un auteur à part dans la bande dessinée. Album après album, il repousse les limites du 9^e art, tant en terme de narration, de dessin, de découpage que de dialogues. Parfois aux frontières de l'exercice de style, MAM utilise et interroge toutes les spécificités de la bande dessinée. Pascal Krajewski s'emploie à imiter son sujet d'étude (les titres de chapitre sont assez alambiqués, l'analyse sous la forme d'une enquête) pour en tirer la substantifique moelle. L'écriture universitaire contribue à faire de cet ouvrage foisonnant un livre un peu ardu à la lecture. Ce qui ne devrait pas faire peur aux fans de Marc-Antoine Mathieu.

L'Enquête sur l'art de Marc-Antoine Mathieu, de Pascal Krajewski, PLG, 192 pages, 15 €

THL

LE 9^E ART ET L'INDICIBLE

« Shoah et bande dessinée », c'est l'exposition que propose le Mémorial de la Shoah pour 2017. Car le 9^e art a son mot à dire dans le travail de mémoire, dans l'évolution de la représentation de l'Holocauste, dans la perception de cette tragédie. Plus qu'un simple panorama, l'exposition offre une vraie analyse qui montre la richesse de la bande dessinée.

Le thème de la judéité en bande dessinée a déjà été abordé plusieurs fois dans des expositions. En 2014, le Musée d'art et d'histoire du judaïsme (MAHJ) propose ainsi à ses visiteurs « Les mondes de Gotlib », une rétrospective de la carrière de cet auteur majeur, touché directement par la tragédie de la Shoah avec la perte de son père à Buchenwald. L'auteur de *Superdupont*, athée, n'a pourtant que très peu utilisé le sujet du judaïsme dans son œuvre, même s'il ne rejetait pas sa culture juive. Mais le fait que ses influences principales furent les Marx Brothers, Harvey Kurtzman et René Goscinny l'inscrit dans la longue et riche tradition de l'humour juif. Toujours au MAHJ, jusqu'au 28 mai, les projecteurs sont braqués sur *Vous, frères humains*, une bande dessinée de Luz, adaptation du roman éponyme

d'Albert Cohen. Un roman autobiographique qui décrit l'insondable stupefaction de l'auteur le jour où, à l'âge de 10 ans, il se fait traiter de sale youpin par un adulte.

Le Mémorial de la Shoah n'est pas en reste avec en 2016 l'exposition « Femmes en résistance », qui montre le destin de Mila Racine, et par ce biais l'existence d'une Résistance juive pendant la Seconde Guerre mondiale. En septembre de la même année, « Mus, Mouse, Maus » propose un accrochage de planches de bandes dessinées d'auteurs suédois revisitant *Maus* de Art Spiegelman. Enfin, se prépare pour mars prochain la conférence « Varsovie en guerre ou en bande dessinée » qui parlera, à travers quatre albums (*Varsovie* de Zuili, *L'Insurrection* de Sowa et Gawronkiewicz, *Achtung Zelig* de Gawronkiewicz et Rosenberg, et *Irena*



4. « Poursuivant plus particulièrement les tribus d'animaux pacifiques que bien souvent ouvert nos portes la Bête déchaînée, les hordes de plus atroce des plans de destruction membres de leurs tribus dans femmes de leurs époux, les enfants tissement total de ces foules inoccrite que celui de ne pas se se

LA BÊTE EST MORTE

de Morvan, Tréfeuël et Evrard), de l'agonie de la capitale polonaise et de son ghetto pendant la Seconde Guerre mondiale.

EXPRIMER L'INEFFABLE

« Shoah et bande dessinée » va bien plus loin que toutes les précédentes expositions. En abordant la représentation de l'Holocauste dans le 9^e art, le Mémorial fait en effet le point sur une équation quasiment insoluble, commune à tous les arts : comment montrer l'indicible ? Comment représenter une extermination de masse tellement inconcevable qu'elle a longtemps été gommée, voire – et aujourd'hui encore – niée ? Comment restituer l'horreur, faire ressentir aux lecteurs les émotions qui y sont liées ? La plupart des albums de bande dessinée sur le sujet ne sont tout simplement pas parvenus à répondre correctement à ces questions. D'autres ont utilisé des procédés, comme Art Spiegelman et son *Maus*, préférant à l'évidence d'un trait réaliste le pari osé d'un dessin comique, à travers lequel le jeu du chat et de la souris n'a jamais aussi bien porté son nom.

MAUS, LE JALON MAJEUR

Mais parler de la Shoah en bande dessinée, ce n'est pas seulement analyser les albums qui en parlent. C'est également dérouler le fil chronologique de la perception de l'Holocauste par la



SIR ARTHUR BENTON

© Tarek et Penner



remement leur vengeance contre certaines nous fiébergions et à qui nous avions pour les abriter contre la fureur de du Grand Loup avaient commencé le tion des races rebelles, dispersant les des régions lointaines, séparant les s de leurs mères, visant ainsi l'anéan-fensives qui n'avaient commis d'autre umettre à la volonté de la Bête.



5. - Bientôt d'ailleurs, nous ne pûmes supporter le joug répugnant de ces Barbares, et notre hostilité, pour ne pas être officielle n'en devint pas moins totale. Mais ils multipliaient leurs espions et tendaient partout des pièges pour nous prendre en défaut. Par représailles, des milliers d'entre nous furent emmenés en captivité, maltraités et soumis aux plus durs et aux plus rebutants travaux. Des milliers d'autres ont payé de leur vie le fait de ne pas vouloir courber l'échine devant l'envahisseur. Quand les mauvais traitements ne les tuaient pas assez vite, de féroces massacres venaient rayer des contrôles les plus irréductibles de chez nous. Leur souvenir doit rester impérissable parmi nous.

société, dès les années 40. Le 9^e art suit en effet, à peu d'exceptions près, l'évolution des mentalités. À la Libération, sous le prétexte de la cohésion nationale, la France veut se refaire une virginité. L'Histoire officielle met en valeur la Résistance (la France libre et les communistes), condamne Vichy, et rejette la responsabilité des crimes de la collaboration sur une infime partie de la population. Les rescapés des camps sont inaudibles, et la plupart du temps, d'ailleurs, préfèrent le mutisme. Si le fameux *La bête est morte* de Dancette, Zimmermann et Calvo, réalisé pendant la guerre et publié en août 1944, est la première bande dessinée à parler de la Shoah, c'est une allusion qui tient en deux cases. L'immédiat après-guerre ne fera pas mieux.

Aux États-Unis, la nécessité de ne pas

affaiblir la position de la RFA et l'inaction face à la Shoah des élites américaines – même juives – pendant la Guerre, rendent le sujet de l'Holocauste inapproprié. Les principaux auteurs de comics de super-héros sont pourtant de confession juive, mais très peu abordent la problématique dans les magazines. D'ailleurs, avant l'étape cruciale de *Maus*, les précurseurs se comptent sur les doigts d'une main. En ce sens, *Master Race*, de Krigstein et Feldstein (1953), est à mettre en exergue. Le récit court de huit pages est magistral de technicité. Il raconte la rencontre entre un rescapé du camp de Bergen-Belsen et le commandant de celui-ci dans un métro américain, presque dix ans après la fin de la Guerre. Mais le jalon majeur est bien le livre de Spiegelman, dont les planches sont d'abord publiées dans le magazine *Raw* au tournant des années 80. L'ouvrage participe de façon significative, bien au-delà du seul cercle des lecteurs de bande dessinée, au travail de mémoire sur la Shoah.

Toutes ces considérations nourrissent « Shoah et bande dessinée ». Mais pas seulement. On peut citer aussi la très émouvante partie sur les bandes dessinées réalisées – dans les camps ou des années plus tard – par les victimes, dont certaines comme Horst Rosenthal, n'en sont pas revenues. À l'opposé, on peut souligner tout autant la section sur l'humour et la Shoah, avec *Charlie Hebdo*, l'album *Hitler = SS* de Gourio et

Vuillemin et même une analyse des publications néo-nazies. On peut enfin mettre à l'actif de l'exposition d'élargir le champ du travail de mémoire aux autres génocides qu'a connu le XX^e siècle, des Arméniens aux Tutsis, des Tsiganes aux homosexuels et aux handicapés mentaux, qui ont eux aussi inspiré des auteurs de bande dessinée. Plus qu'une exposition panorama, « Shoah et bande dessinée » structure et analyse 70 ans de représentation par le 9^e art. Très instructif et parfois particulièrement singulier.

THIERRY LEMAIRE



SHOAH ET BANDE DESSINÉE
du 19 janvier au 30 octobre 2017 au Mémorial de la Shoah, Paris IV^e

L'infini des prairies bleues du ciel



Si le nom « Procidis » ne vous dit rien, il est fort à parier que l'évocation de Maestro, Pierre, Pierrette, le Teigneux et le Nabot fassent tinter une clochette nostalgique à votre

oreille. Procidis est la société de production créée par Albert Barillé à qui l'on doit la série des *Il était une fois...* (*l'Homme, la vie, l'espace*, etc.), un dessin animé ludo-éducatif dont le succès depuis 1978 ne se dément pas. Présenté dans une maquette aérée à l'iconographie généreuse, ce beau livre retrace la saga d'un divertissement soigné et intelligent et en dévoile les passionnantes coulisses. L'œuvre d'Albert Barillé et de ses compagnons de route – notamment le dessinateur Jean Barbaud et le comédien Roger Carel – continuera à coup sûr de susciter nombre de vocations (explorateurs, historiens, médecins, astronautes...).

Il était une fois... la belle histoire de Procidis, de Eluasti, Soufflet et Lambert, Huginn & Muninn, 224 p. couleurs, 34,95 €

OLIVIER PISELLA

Le bilan décennal de Thierry Groensteen



Alors qu'il avait jusqu'à présent plutôt l'habitude de parler de l'Histoire du 9^e art, ou de tenter (en 2006) de définir l'objet culturel non identifié qu'est la bande dessinée, Thierry

Groensteen se lance ici dans la photographie de la situation actuelle du secteur, qui a bien changé en 10 ans. Pour ceux qui n'auraient pas suivi l'évolution de ces dernières années, le présent ouvrage les passe en revue, autant du point de vue des auteurs que des éditeurs et de « l'industrie » du 9^e art en général. Ce livre se place dans la dynamique des États généraux de la bande dessinée, dont l'une des problématiques est la paupérisation des auteurs. Un bilan à lire attentivement donc.

La bande dessinée au tournant, de Thierry Groensteen, Les Impressions nouvelles, 128 pages, 12 €

THIERRY LEMAIRE

À la poursuite du collectionneur d'originaux



À une époque où toute œuvre d'Hergé affole les salles de ventes et où certains auteurs de BD vivants tirent de la vente de leurs originaux la plus grosse partie de leurs revenus, il

convenait de braquer les projecteurs sur le monde des collectionneurs du 9^e art. François Deneyer s'applique ainsi à faire l'historique du marché des planches originales (un phénomène pas si lointain), des galeries, à décortiquer le profil des collectionneurs, à se pencher sur le métier d'expert, avec des photos d'époque parfois croustillantes. À tout cela s'ajoute une vingtaine d'entretiens récents avec des collectionneurs, qui apporte un regard intime sur le sujet. Une intéressante plongée dans un marché en pleine expansion.

Petites histoires originales, de François Deneyer, Musée Jijé, 420 pages, 49,95 €

THL





GREAT COVERS, I LOVE THEM!

Printemps 2013, l'anecdote se déroule au cœur de Paris, dans une librairie de collection de bandes dessinées. Un client se présente à la caisse avec quelques exemplaires de magazines des éditions Lug. Il se nomme Steven et vient du fin fond de la Floride...

Steven semble particulièrement heureux de ses trouvailles et ne peut s'empêcher, en tendant les illustrés au vendeur, d'exprimer sa joie. Il pointe le *Strange* n°126 ainsi que l'album des Quatre Fantastiques intitulé *L'Imposture de Fatalis*.

— Great covers, I love them! Très rapidement le dialogue s'installe entre le libraire, lui et deux autres clients. Il explique, dans un français

impeccable, qu'il tient une boutique de comics à quelques kilomètres de Tallahassee et qu'un jour il est tombé par hasard sur un exemplaire en français des aventures de Conan le barbare.

— J'ai tout de suite adoré. C'était un superbe album pelliculé, les dessins étaient imprimés sur du beau papier... En voyant la couverture (*L'Abîme du temps*), je me suis demandé à quel épisode cela correspondait aux États-



JEAN FRISANO

Unis. Je ne reconnaissais pas le style du dessin. Après l'avoir feuilleté, j'ai compris que l'illustration avait été spécialement conçue pour l'occasion et qu'il s'agissait donc d'une création française.

Steven montre aux personnes alentours une photo de l'intérieur de sa boutique.

— Par la suite, je me suis mis à collectionner les couvertures françaises, voyez...

Au-dessus de la caisse enregistreuse, sur le cliché, s'étend une ribambelle de *Strange* couronnés par un bandeau rouge spécifiant, « Not for sale ».

— J'aime voir les nouveaux clients rentrer dans ma grotte, loucher sur ces magazines inconnus et lire le doute sur leur visage. Au bout d'un moment, ils finissent par me questionner car, pour un fan, c'est une terrible épreuve de se savoir ignorant. Or c'est ce type d'inconditionnels qui fait l'essentiel de ma clientèle... Grâce à moi, et à mon étalage de *Strange*, beaucoup de gens là-bas apprécient vos couvertures. Certains se sont même mis à les

collectionner.

Steven pose ensuite une question qui relance la discussion de plus belle.

— Je me suis souvent demandé quels étaient les dessinateurs qui ont réalisé ces dessins. Ont-ils fait des albums entiers, en tant qu'auteurs ? J'imagine qu'ils doivent-être célèbres, ici...

On lui répond que tout, ou presque, est du fait de Jean Frisano, qu'il n'est connu que d'une minorité et qu'il n'a jamais fait d'album de bande dessinée. Steven quitte la boutique enchanté, abasourdi et un peu triste, malgré tout, de savoir que l'artiste dont il admire l'habileté est demeuré en marge du succès. Aujourd'hui il existe enfin un ouvrage pour lui rendre hommage et relayer les différentes facettes de son travail. Le livre en question s'intitule *Jean Frisano, une vie d'artiste*. Le rédactionnel est signé Philippe Fadde. Quant à la couverture et aux illustrations, ce n'est, pour ainsi dire, que du Frisano. Le tout est superbe et limité à 1000 exemplaires.

KAMIL PLEJWALTZSKY

➔ **JEAN FRISANO, UNE VIE D'ARTISTE**

par Philippe Fadde, Thomas et Sylvia Frisano, Neofelis, 208 p. couleurs, 35 €



PROTÉGER
LE FUTUR

CHANGER
LE FUTUR

CHOISISSEZ VOTRE CAMP !

CIVIL WAR II

CIVIL WAR II 1 - À PARTIR DU 3 JANVIER

Par Brian M. Bendis, Jim Cheung, Olivier Coipel et David Marquez



DISPONIBLE EN DEUX VERSIONS
EN KIOSQUE ET EN LIBRAIRIE

DISPONIBLE
EXCLUSIVEMENT EN KIOSQUE

EXCLUSIVEMENT EN LIBRAIRIE :
Edition collector avec coffret pour ranger
les comics liés à l'événement. Tirage limité.

Les Aventures d'Ultra-chômeur, de Gan Golan et Erich Origen



Il y aurait long à dire à propos d'Ultra-chômeur ; beaucoup de choses à approuver et quelques-unes à contester mais, dans l'ensemble,

la bande dessinée de Gan Golan et de Erich Origen est une réussite. Le principe consiste à mettre en exergue les méfaits de l'ultra-libéralisme à travers le détournement d'une des figures emblématique de l'Amérique, à savoir le super-héros. La parodie est à la fois amusante et didactique. On peut cependant buter sur le manichéisme du récit et l'utopie un peu naïve qui sert de conclusion. Malgré ce petit bémol, le principe de cette bande dessinée demeure excellent. Cette nouvelle édition est augmentée d'un cahier comprenant un long entretien avec les auteurs. Presque Lune, 100 p. couleurs, 17 €

KAMIL PLEJWALTZSKY

Planetary T.4, d'Ellis et Cassaday

zoom



Planetary ? Juste l'un des meilleurs comics de Warren Ellis, et même l'un des meilleurs comics tout court, si je peux me permettre. Ce second volume vient donc clore la première belle

réédition intégrale de cette série absolument passionnante et talentueuse. Vous pourrez y lire les 15 derniers épisodes de ce titre, ainsi que le cross-over avec la JLA, agrémentés des couvertures originales. Retrouvez donc le « Batteur », Wagner et Snow dans la suite et fin de leurs aventures qui explorent avec une rare acuité les grands archétypes de la culture SF. Superbe.

Urban Comics, 488 p. couleurs, 28 €

CECIL MCKINLEY

Le Quatrième Monde T.1, de Jack Kirby



Voici donc déjà le troisième tome de cette première intégrale française du mythique Quatrième Monde de Jack Kirby : merci pour les fans qui attendaient ça depuis...

combien de décennies ? Véritable trésor de la pop culture et monument des comics, cette tétralogie du King se voit donc enfin consacrée en France avec cette intégrale qui comble un immense gouffre éditorial. Toujours autant de folie créatrice, entre tragédie cosmique et épopée humaine... Du Kirby en totale liberté, faisant feu de tout bois, échafaudant un projet encore plus gigantesque que lui.

Urban Comics, 400 p. couleurs, 35 €

CMCk

CLASSES LABORIEUSES, CLASSES DANGEREUSES



© Remender, Craig et Boyd / Image Comics

Ceux qui ont déjà lu les trois premiers tomes de *Deadly Class* de Rick Remender et Wes Craig n'ont pas besoin d'être convaincus des qualités de ce feuilleton violent qui associe péripéties et description de l'adolescence.

San Francisco, 1987. Marcus Lopez Arguello est un jeune SDF orphelin d'origine nica-ruagayenne qui, après une enfance à la Dickens revu par Lou Reed, se voit proposer d'intégrer gracieusement une école ultra select et ultra secrète d'assassins. Les élèves ne sont pas exactement de son milieu social : pour la plupart, des « filles et des fils de », avec cette particularité qu'ici, les sommets de la bonne société sont confondus avec ceux de la pègre. Au programme du cursus de première année à l'École des Arts Létaux, on trouve aussi bien le meurtre à mains nues que la fabrication d'explosifs ou de poisons. Pour le reste, c'est comme le lycée... Clans, rivalités, amourettes, découverte des drogues.

ÉCOLE DES ARTS LÉTAUX

Prenez une grande inspiration et apprêtez-vous à une course effrénée à travers la ville... Car depuis la mort de ses parents, Marcus attire des ennuis de grande ampleur à un rythme soutenu, sans se départir d'un sens de

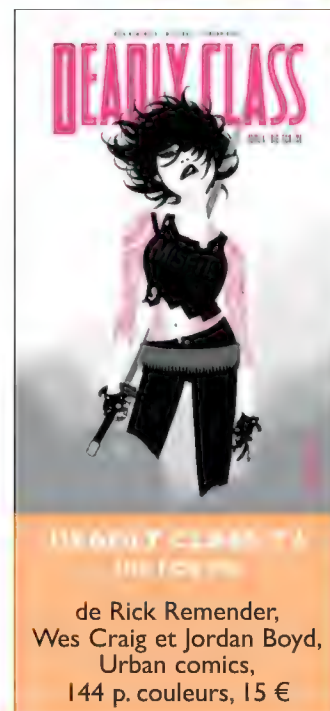
l'humour désespéré. Grâce à sa capacité à se faire des ennemis, il entraîne avec lui un lecteur hébété qui peine à retrouver son souffle, chaque péripétie débouchant sur une situation encore pire que la précédente.

Rick Remender a souhaité dans cette œuvre personnelle transposer son expérience très rock'n'roll de l'adolescence, et le cadre ultra violent de sa fiction amplifie tous ses effets. Le recours au journal intime du héros permet de rendre compte des nombreux doutes et émotions contradictoires qui le traversent, et de l'évolution de ses sentiments vertigineux.

Magnifiquement servi par la mise en page investie de Wes Craig et les couleurs faussement rétro de Lee Loughridge (remplacé sans douleur par Jordan Boyd sur ce quatrième recueil), Remender s'appuie sur la recherche créative et une réflexion autour de la société capitaliste (le « class » du titre ne renvoie pas qu'à l'école !) pour fournir un divertissement de qualité qui confirme qu'il est

un des scénaristes américains les plus intéressants sur le marché.

VLADIMIR LECOINTRE



de Rick Remender, Wes Craig et Jordan Boyd, Urban comics, 144 p. couleurs, 15 €

PANINI COMICS FÊTE SES 20 ANS!

À CETTE OCCASION,
DES ARTISTES INCONTOURNABLES
DE LA BD FRANCO-BELGE
RÉINTERPRÈTENT LES PLUS GRANDS
HÉROS MARVEL À TRAVERS
12 COUVERTURES EXCLUSIVES.

PREMIÈRE VAGUE LE 8 FÉVRIER
EN LIBRAIRIE



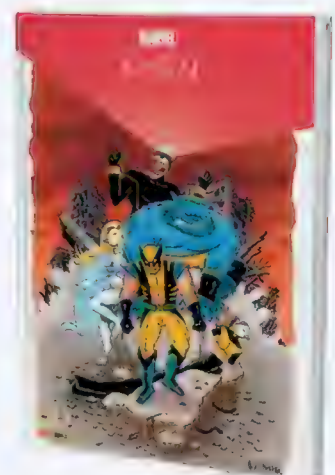
MS. MARVEL
Par Wilson et Alphona
Couverture de Pénélope Bagieu



SPIDER-MAN
Par Strackzynski et Quesada
Couverture de Bastien Vivès



DEADPOOL
Par Swierczynski et Pearson
Couverture de Boulet



X-MEN
Par Whedon et Cassaday
Couverture de Lewis Trondheim

20
panini COMICS

MARVEL
marvel.com
© 2017 MARVEL

POINT(S) DE VUE

Gene Colan et *Daredevil*, c'est une longue histoire d'amour, avec près de 80 épisodes réalisés d'affilée entre septembre 1966 et avril 1973. La production de 1988 vient de publier un intégrale, année charnière pour la série et le monde – dont on ressent les échos ça et là...

Quand on pense aux grands artistes ayant transcendé *Daredevil*, on cite naturellement Frank Miller, mais aussi avant lui Gene Colan, celui qui a forgé le premier et sur le long terme l'esthétique sombre de la série après des débuts plus glamour... Drôle de truc, que l'arrivée de Colan sur ce titre. En effet, après la mise en place du personnage et de son univers via différents artistes légendaires tels que Wood, Everett, Orlando ou Powell, le style de Romita Sr aida cette création à s'inscrire totalement dans le paysage Marvel de l'époque : c'est ce style qui aurait été le plus logique à voir alors que Stan Lee était en train de pousser de plus en plus cette série pourtant dramatique vers un humour tout marvelien, mais au lieu de cela c'est celui qui s'affirmera bientôt comme l'un des piliers de l'horreur et des ténèbres chez Marvel qui remplaça le grand John. Ce contraste entre humour scénaristique (principalement fondé sur le « frère jumeau » de Matt Murdock et les déboires amoureux de ce dernier) et plongée visuelle progressive dans la noirceur réaliste est bien une bizarrerie de l'époque, même si elle est totalement légitimée aujourd'hui.

DU GLAMOUR...

Ce cas est intéressant car il permet de se rendre compte combien Gene Colan est un artiste moins unilatéral qu'on le dit, ayant aussi un goût pour le comique (il dessina tout de même *Howard the Duck* !) malgré son talent pour le réalisme sombre, capable et désireux de ne pas s'enfermer dans un genre (lorsqu'il débarqua sur *Daredevil*, notre homme officiait déjà dans les comics depuis plus de 20 ans sur de très diverses publications !). Mais avec l'année 1968 – et les événements qui bouleversèrent alors le monde –, *Daredevil* va commencer à quitter le délicieux chewing-gum des sixties pour s'engouffrer dans une décennie moins innocente, et ce sera finalement la noirceur de Colan qui s'imposera face au comique



de Lee (qui partira de toute façon de la série en 1969, remplacé par Roy Thomas puis Gerry Conway).

... AU RÉEL

En cette année 1968, donc, on commence à rigoler un peu moins... Le ridicule et insupportable jumeau de Murdock passe à la trappe, et les drames s'enchaînent jusqu'au dernier épisode de l'année qui fait écho à la guerre du Vietnam... On ne quitte pas pour autant l'univers Marvel, avec un *cross-over* avec les Fantastic Four, Thor et Spider-Man, ou un combat avec Fatalis et même Captain America, mais on sent indubitablement que les temps sont en train de changer. Le visage sombre de DD et les atmosphères de plus en plus impressionnantes de Colan expriment aussi ce basculement. L'évaporation des cernés, avec ces silhouettes formées par de simples hachures, ces confrontations noir et blanc / couleurs, l'utilisation

parcimonieuse mais puissante des trames ou encore d'un montage photographique pour une couverture démontrent bien qu'un renouvellement est en marche, bénéficiant des amorces d'un Steranko... Même la typographie du titre se fait changeante durant les quatre derniers numéros de l'année. Les intégrales Marvel de la fin des sixties s'avèrent passionnantes pour constater de visu combien cette période fut décisive pour l'entrée dans l'âge adulte des comics, et *Daredevil* n'en est pas le moindre exemple... !

CECIL MCKINLEY

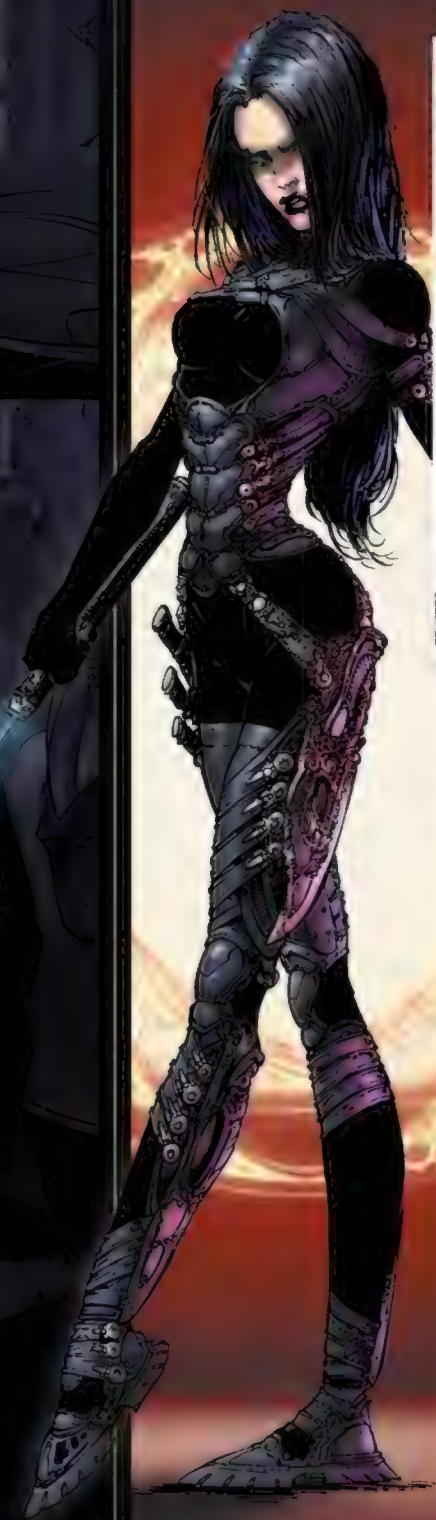
➔ **DAREDEVIL, L'INTÉGRALE 1968** de Stan Lee et Gene Colan, Panini Comics, 280 p. couleurs, 29,95 €



Glénat
COMICS

RANGEZ VOS CAPES ET VOS COLLANTS...

COMICS "NEXT-GEN" EN APPROCHE !



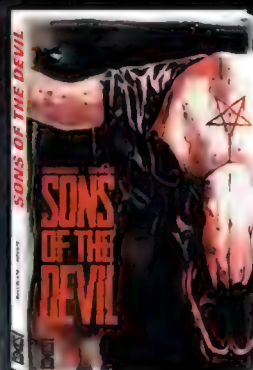
WRAITHBORN

LES DÉMONS SONT PARMI NOUS...

Une fantasy épique urbaine
et surnaturelle par le créateur
de LADY MECHANIKA.
Inclus des scènes inédites
et des bonus graphiques.

Scénario : Marcia CHEN
Dessin : Joe BENITEZ

Tome 1, le 1^{er} Février



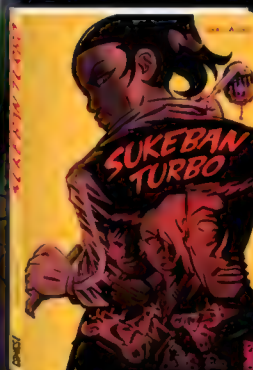
SONS OF THE DEVIL

IL A SURVÉCU AU PASSÉ.
ÉCHAPPERA-T-IL AU FUTUR ?

Un thriller horrifique et viscéral,
qui explore la face sombre
de la nature humaine.

Scénario : Brian BUCCELLATO
Dessin : Tony INFANTE

Tome 1, le 15 Février



SUKEBAN TURBO

NEW YORK SOUS LA COUPE
D'UN NOUVEAU GANG...

Pour sa première création originale,
Glénat Comics propose un thriller urbain
percutant, une véritable métaphore
sociale sur la rage adolescente.

Scénario : Sylvain RUNBERG
Dessin : Victor SANTOS

Album disponible - récit complet

Toutes nos actus sur : [f www.facebook.com/Glenatcomics](https://www.facebook.com/Glenatcomics) - [@GlenatComics](https://www.instagram.com/GlenatComics) - www.glenatcomics.com

Dixit Pline

La vie de Pline l'Ancien, un des plus grands scientifiques de son temps ; le quotidien des Romains au I^{er} siècle ; la folie de Néron attisée par sa seconde épouse Poppée ; la colère du Vésuve : autant de bonnes raisons de se plonger dans *Pline*, le nouveau manga de Mari Yamazaki et Tori Miki.

Pline l'Ancien, mort en 79 lors de l'éruption du Vésuve qui détruisit Pompéi, Herculanium et toute la région de Naples, fut un des plus grands auteurs de l'antiquité. Son neveu Pline le Jeune dressa un long et impressionnant inventaire de ses œuvres, mais seule son *Histoire naturelle* est parvenue jusqu'à nous. Forte de 37 volumes, *Histoire naturelle* compile les connaissances de son temps : étude des animaux, des plantes et des minéraux, médecine, commerce, arts, sciences... Il s'agit d'une encyclopédie avant l'heure, nourrie par la lecture de plus de 2000 ouvrages, et par les observations scientifiques personnelles de son auteur. Mais quelle pouvait être la personnalité de cet érudit, boulimique de connaissances et d'une curiosité universelle, qui vécut sous les règnes de Néron puis de Vespasien ?

TORIMARI, AUTEUR HYBRIDE

À l'initiative de ce projet d'adaptation en manga de la vie de Pline l'Ancien, on retrouve Mari Yamazaki, dont ce n'est pas la première incursion en terre romaine. En effet, cette dessinatrice atypique a déjà réalisé *Thermae Romae*, un véritable succès qui s'est vendu à près de 10 millions d'exemplaires au Japon et a été traduit en huit langues. On y découvre un architecte de thermes qui fait des va-et-vient comiques et accidentels entre son antiquité romaine et le Japon d'aujourd'hui, où il puise inspiration et innovations... Bien que situé dans le double registre du fantastique et de l'humour, ce titre brillait par une documentation impeccable, grâce notamment à la dimension biculturelle de l'auteur : Mari Yamazaki a épousé un Italien et a vécu plus de dix ans en Italie. Pour les derniers volumes de ce titre, Yamazaki avait fait appel à son confrère Tori Miki pour l'aider dans les décors. Bien plus qu'un assistant, Tori Miki est



un mangaka accompli : cinq tomes muets de son manga absurde et comique *Intermezzo* sont parus aux éditions IMHO, qui prévoient également de publier son délirant *Charivari*. La collaboration ayant été fructueuse, Mari Yamazaki a proposé à Tori Miki de remplir pour une nouvelle collaboration, plus officielle cette fois, sur *Pline*. Avec une répartition des tâches comme suit : à Yamazaki, la responsabilité du scénario et le dessin des personnages, à Tori Miki celle des décors, qu'il réalise dans un dessin réaliste et précis, aux antipodes du minimalisme d'*Intermezzo*. L'auteur redonne vie à la Rome de l'époque. On découvre ainsi une ville remplie de maisons à plusieurs étages et de rues animées. Mais comme les auteurs le disent eux-mêmes dans l'interview croisée en postface du second volume, la répartition des rôles est devenue « de plus en plus poreuse », au point qu'il peut devenir difficile pour le lecteur de déterminer qui a dessiné quoi. Certains dessins étant véritablement réalisés à quatre mains, c'est comme s'ils étaient réalisés par un mangaka hybride, « Torimari ».

CES DANGERS QUE PLINE OCCULTE

En plus de portraiturer la vie de Pline et le quotidien des Romains au I^{er} siècle, le manga s'intéresse égale-

ment au très controversé Néron. Cet empereur a été immortalisé par le cinéma, et tout particulièrement par le film *Ben-Hur*, en tant que fou instable et sanguinaire. Sans démentir totalement cette dimension, le manga lui ajoute la thèse intéressante d'une Poppée, sa seconde épouse, aussi arriviste que douée pour manipuler son époux capricieux et instable. S'ajoute enfin la description des éruptions banales de l'Etna et le réveil exceptionnel et inattendu du Vésuve, un sujet évidemment intéressant pour les Japonais, qui comme les Italiens du sud, sont habitués à subir des aléas sismiques... mais comme Pline et les habitants de Pompéi, se laissent parfois déborder par l'intensité d'une catastrophe naturelle.

JÉRÔME BRIOT



➔ **PLINE, T.1, L'APPEL DE NÉRON** de Mari Yamazaki et Tori Miki, Casterman, 200 p. n&b, 8,45 €

➔ **PLINE, T.2, LES RUES DE ROME** de Mari Yamazaki et Tori Miki, Casterman, 200 p. n&b, 8,45 €





S'attaquer à un monument de la poésie lyrique est un pari un peu risqué : on risque de dénaturer l'intention de l'auteur, de s'attirer les foudres de décennies de lecteurs, ou encore de se planter en beauté face à l'ampleur de la tâche. C'est pourtant ce à quoi Shuzo Oshimi s'attèle dans *Les Fleurs du Mal*, dont les deux premiers volumes sont sortis chez Ki-oon.

Takao est un collégien très moyen, traînant sa vie ennuyeuse de collégien moyen dans une petite ville entourée de montagnes. Sauf que Takao n'est pas comme les autres. Grand lecteur, il est fasciné par l'œuvre d'un poète français au style compliqué. Ainsi, lorsque les cours ne l'inspirent pas, il feuillette *Les Fleurs du Mal*. Ces poèmes sont une révélation. Il a compris l'absurdité du monde et a choisi de ne plus consacrer sa vie qu'à l'admiration de Nanako, la plus brillante fille de la classe.

Un soir, cependant, il commet l'irréparable : il vole les affaires de sport de Nanako. Une seule personne l'a vu : l'étrange Sawa. Commence alors un jeu de chantage.

POÈTE MAUDIT

Le nom de Shuzo Oshimi n'est pas inconnu des lecteurs de mangas francophones, puisqu'une autre de ses séries, *Dans l'intimité de Marie*, est actuellement publiée chez Akata. Ce titre partage d'ailleurs plusieurs idées avec *Les Fleurs du Mal* : isolement social, sacralisation d'un idéal féminin, approfondissement sur les personnages... En outre, Oshimi puise dans sa propre expérience pour décrire les situations racontées dans les deux mangas.

Le trait, s'il semble parfois maladroit – les personnages sont étrangement déformés sous certains angles – reste assuré. Les décors sont soignés, inspirés de lieux où a vécu l'auteur. Surtout, le dessin complémente parfaitement le propos du manga et renforce les états d'âme et personnalités des protagonistes.

Car c'est bien d'états d'âme qu'il est question. Takao, prisonnier de son mensonge, est devenu le jouet psychologique de Sawa. Il vit à la frontière entre son désir de faire sien l'univers et l'état d'esprit désespéré des *Fleurs du Mal*, ce chaos vers lequel Sawa veut l'entraîner, et l'espoir de normalité et d'amour que peut lui apporter Nanako, loin des délires poétiques et misanthropes.

L'HÉAUTONTIMOROU MÉNOS

Si l'œuvre de Baudelaire n'est pas omniprésente à proprement parler, ce manga est résolument baudelairien. Nombreux sont les chapitres à reprendre les titres des poèmes du recueil. Ensuite, au fil de la lecture, on constate que l'auteur a parsemé son récit d'indices menant au poète maudit : travaux d'Odilon Redon et de Goya, ou invocations d'André Breton. Surtout, les thématiques propres aux *Fleurs du Mal* sont partout. Nanako est la femme comme

idéal, associée à la lune, figure positive chez le poète. Au contraire, Sawa personnifie une tyrannie et une perversité féminines que Baudelaire a également décrit dans différents poèmes.

Sawa renvoie Takao à sa médiocrité : bien qu'elle n'ait manifestement pas lu Baudelaire, elle est, dans ses paroles et son attitude, bien plus baudelairienne que Takao. Par ce constat, et malgré ses réticences en contradiction avec ses envies de normalité, Takao va se laisser peu à peu attirer par le chaos que lui propose Sawa.

Après un démarrage un peu lent, la conclusion du 12^e chapitre des *Fleurs du Mal* nous tient en haleine. La série, terminée au Japon depuis 2014, compte un total de 11 volumes.



Gageons que cette suite sera aussi palpitante que ce que proposent ces deux premiers tomes. Compte tenu de la nomination du titre au Grand Prix du Manga, on peut parier que ces attentes ne seront pas déçues.

THOMAS HAJDUKOWICZ

➔ **LES FLEURS DU MAL, T. 1 ET 2** de Shuzo Oshimi, Ki-oon, 192 p. n&b, 6,60 €

Le Couvent des damnés, T.I, de Minoru Takeyoshi



Au XVI^e siècle en Allemagne, la petite Ella, que ses parents indigents voulaient vendre, trouve un temps le réconfort et une mère de substitution auprès d'une guérisseuse bienveillante. Or un cynique inquisiteur décrète que cette brave femme est une sorcière et la fait torturer puis brûler. Quant à Ella, elle est déportée dans un couvent de redressement où le conditionnement repose sur la peur des châtiments et la drogue (Ella découvre assez vite que les mères supérieures truffent la nourriture d'un ancêtre du LSD !). L'héroïne parviendra-t-elle à conserver intact son désir de vengeance ? Pour son premier manga, la jeune Minoru Takeyoshi plonge avec une certaine fraîcheur dans une *catholic fantasy* où planent l'anticléricalisme et la cruauté du Marquis de Sade.

Glénat, 224 p. n&b, 7,60 €

VLADIMIR LECOINTRE

Kushi, T.I, Le Lac sacré, de Marty et Zhao



Au milieu des années 80, les plaines de Mongolie sont encore empreintes des coutumes

et légendes du passé. La petite Kushi, jeune pré-ado plus douée que la moyenne, s'enfuit dès qu'elle le peut dans cette steppe qu'elle aime tant. As de la cavalcade, des maths ou de la connaissance du monde qui l'entoure, la petite nomade flanquée de sa louve énerve autant qu'elle intrigue les habitants de son village. Car le progrès et le profit, personnifiés par le maire et Bold, un riche commerçant sans scrupules, ont peu de chance de s'installer tant que Kushi est dans les parages... Après Yaya, voici Kushi, une autre personnalité hors norme que nous font découvrir Marty et Zhao ! Une nouvelle série à ne pas rater.

Fel, 95 p. couleurs, 9,50 €

HÉLÈNE BENEY

Friends Games, T.I et 2, de Mikoto Yamaguchi et Yuki Sato



Friends Games, sous des allures de *survival manga*, renouvelle toutefois le genre, un peu à la manière de *Dédale* chez Doki-Doki. Cinq jeunes personnes se retrouvent

enfermées pour participer à un jeu diabolique qui mettra à l'épreuve leur amitié. L'enjeu est une cagnotte à rembourser, qui pourrait gonfler très vite et ne plus poser que sur un seul d'entre eux. Rapidement, l'ingéniosité des épreuves suscite le grand déballage entre potes des secrets les plus inavouables, des frustrations larvées, de sentiments de reproche... Malgré un sous-texte parfois moralisateur, *Friends Games* s'avère très prenant, astucieux et plaisamment malsain.

Soleil Manga, 192 p. n&b, 7,99 €

OLIVIER PISELLA

Je t'aime moi non plus AVEC UNE LONGUE ÉPÉE

Dans la *dark fantasy*, qui est un genre particulièrement vendeur chez les jeunes garçons, *Berserk* fait figure de référence, de base, mais aussi de sommet indépassable : difficile d'égaler dans la démesure ce monument qui en arrive maintenant au tome 38 de son édition française.



C'EST L'HISTOIRE D'UN MEC...

Le scénario initial reprend le schéma ultra-classique, déjà vu chez *Ken le survivant* ou dans le *Nouvel Angyo Onshi*, de l'attraction-répulsion entre un héros bon et surpuissant, Guts, et un anti-héros mauvais et plus que surpuissant, Griffith. Toute l'histoire tient dans le fait de ménager un affrontement final destructeur par des intrigues secondaires où se développent des combats sanglants et de la magie effrayante. Et là, tous les fans de la série le savent, Kentaro Miura n'a pas de limite et laisse s'épanouir sur ses planches des visions d'horreur rarement atteintes en BD grand public : l'énorme épée de Guts taille à tout va – et vous l'avez peut-être déjà croisée à Japan Expo car c'est un classique du cosplay masculin.

PATIENCE ET RÉCOMPENSE

Dès le début de ce tome 38, on se souvient pourquoi la série progresse à son rythme (c'est-à-dire lentement pour un éditeur japonais : 38 tomes en 27 ans !) : Kentaro Miura prend du temps

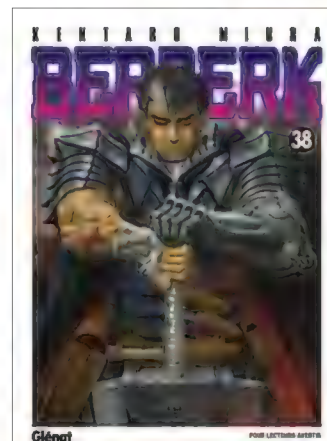
pour enrichir les décors et les architectures, en mélangeant sans vergogne l'Antiquité, le Moyen Âge et l'époque moderne pour arriver à des bâtiments grandiloquents qui font partie de l'histoire. Ce n'est pas ce qui intéresse le lecteur au premier chef (il veut de la baston sanglante !), mais cela installe la trame narrative sur un support esthétique particulièrement solide. Avec de pareils espaces, avec des personnages à la psychologie creusée et aux costumes bien travaillés, les combats arrivent à point, et les monstres n'en sont que plus terrifiants.

UN MONDE CRU ET CRUEL

Car tout cela se passe dans un royaume pseudo-médiéval perpétuellement en guerre (coucou la guerre de Cent Ans), et l'autre intérêt de la série est également de décrire l'âme humaine dans toute sa noirceur à partir de ce canevas plutôt classique : il y a du viol et de l'inceste, il y a de la religion montrée dans ce qu'elle peut avoir de pire comme influence sur les sociétés humaines, et tous ces énormes monstres, toujours plus redoutables, que Guts doit affron-

ter avec la Troupe du Faucon, ce sont les turpitudes humaines qui prennent forme au cœur d'un monde malade. Et souvent, les mangas qui prennent leur temps (on pense à Inoue ou Urasawa) sont ceux qui ont le plus à dire sur leur époque.

BORIS JEANNE



BERSEK, T.38

de Kentaro Miura,
Glénat Manga,
212 p. n&b, 6,90 €

COLOSSES GAYS ET DÉCROISSANCE

La collection **BD Cul des Requins Marteaux** reprend depuis quelques années le flambeau d'Elvifrance en offrant une grande liberté à ses auteurs du moment qu'ils produisent du porno créatif. Avec *Bite Fighter*, le malicieux **Olivier Texier** a relevé le défi en s'imposant quelques contraintes.

1991 (la date est importante, elle nous indique qu'il faut faire comme si nous lisions un petit format des années 80) : dans un monde urbain aux ressources épuisées, les plus entraînés peuvent espérer se faire une renommée dans d'effrayants combats de free fight.

Bite Fighter rend en effet un hommage décalé mais respectueux à *Pit-Fighter*, un jeu d'arcade (Atari, 1990) qui fut le premier à utiliser la digitalisation d'acteurs. Le rendu saccadé, et pourtant d'un photoréalisme huileux, en était troublant. Le mélange danger, cuir et chaînes, associé aux gesticulations d'une foule synthétique sur une entêtante musique

électronique a pu laisser des séquelles fantasmagiques (seulement six ans auparavant, Bernard Giraudeau avait préparé le terrain en France en affrontant Bernard-Pierre Donnadieu dans *Rue Barbare*). Alors qu'en général la pornographie bédéique fonctionne surtout sur les rapports de domination et d'humiliation, Texier réintroduit, de manière inattendue vu le contexte, l'amour au



premier plan et innove avec ses colosses gays et bienveillants, surtout préoccupés du respect de la Nature : permaculture, décroissance et masturbation décomplexée comme support méditatif.

VLADIMIR LECOINTRE

➔ **BITE FIGHTER**
d'Olivier Texier, Les Requins Marteaux, coll. BD Cul, 136 p. n&b, 12 €

FERRI MAÎTRISE SON SUJET

Il arrive souvent qu'un auteur, après avoir végété pendant des années, parvienne à **libérer son trait et à corriger ses mauvaises habitudes**. Cosimo Ferri l'a fait et de façon impressionnante.

Cosimo Ferri vient donc d'achever le cinquième tome de *Mara*, sa série phare. L'histoire, pour ceux qui ne la connaissent pas, repose sur une jeune guerrière supposée combattre le crime. La conjugaison de ses charmes et de ses aptitudes martiales la rend d'autant plus redoutable. En même temps qu'elle châtie les criminels, Mara part à la découverte de ses origines. Elle découvre au fur et à mesure que l'organisation qui l'a entraînée s'avère être une secte qui noyautait le Vatican.

Les scénarios de Ferri sont dans la plus pure tradition du roman de gare des années 70. La lecture est très rythmée et combine parfaitement action et érotisme – un peu à la manière de la série *S.A.S* de Gérard de Villiers. Jusqu'à maintenant, le dessin de *Mara* pouvait faire tiquer tellement certains cadrages, perspectives,



expressions des personnages faisaient preuve, parfois, de maladresse. Le dernier volume de *Mara* témoigne de progrès remarquables et d'une maturité désormais acquise. Ferri s'installe lentement, mais sûrement, parmi les maîtres de la bande dessinée érotique italienne.

KAMIL PLEJWALTZSKY

➔ **MARA, T.5, LA MAIN DE DIEU**
de Cosimo Ferri, Tabou, 48 p. couleurs, 15 €

Angoulême auteurs en dédicace
ANGOULEME
26 au 29 JANVIER 2017

TRIF / CELESTINI
Blanche Neige (3)
La fille à la chevelure magique
978-2-35954-099-4
48 pages couleurs
15 €

COSIMO FERRI
Mara (5)
La Main de Dieu
978-2-35954-106-9
48 pages couleurs
15 €

Et bien d'autres
autours en dédicace !
Le mercredi 26 JANVIER

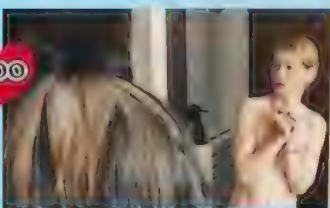
EVEN / NEPHYLA
La Déesse (2)
978-2-35954-111-3
48 pages couleurs
15 €

HARTMANN
Orgies Barbares (4)
978-2-35954-100-7
64 pages couleurs
15 €

FILOBEDO
Mélonie (2)
Rencontre avec
monstre
978-2-35954-069-7
64 pages couleurs
15 €

Tabou BD
la bande dessinée sans interdit
www.tabou-editions.com
Contactez-nous dès maintenant : 01 64 24 70 38
Diffusion : CED-CEDIF — Distribution : DILISCO

Toni Erdmann



Après son triomphe critique à Cannes, Toni Erdmann fut vendu comme le *feel-good movie* de l'été. Soit un énorme malentendu quand, face au film de Maren Ade, les quelques éclats de rire sont la résultante d'un malaise quasi existentialiste. Cette histoire de reconnexion entre un père je-m'en-foutiste et sa fille bourreau de travail œuvrant pour le néolibéralisme épouse, certes, tous les codes de la comédie, mais Maren Ade s'attarde brillamment sur tous ces petits détails débouchant sur les ressorts comiques construits sur une tension extrême. Toni Erdmann se révèle être un grand film sur l'amour filial alimenté par la honte sous toutes ses formes ; cette même honte à l'origine d'une grande question : est-elle la manifestation d'un désamour ? Ou, au contraire, la preuve irréfutable d'une affection ?

Un Blu-ray Blaout

JULIEN FOUSSEAU

The Birth of a Nation de Nate Parker



Les racines de la Guerre de Sécession sont multiples, entre la guérilla abolitionniste de John Brown et les convictions d'Abraham Lincoln. Porté à bout de bras par Nate

Parker, *The Birth of a Nation* part d'une noble intention : faire la nique au film éponyme de 1915 signé D.W. Griffith, révolutionnaire d'un point de vue technique, bien qu'incroyablement raciste. Parker réalise le film et endosse le rôle de Nat Turner, esclave à l'origine du soulèvement le plus meurtrier. Pas inintéressant, *The Birth of a Nation* bénéficie de l'interprétation subtile de Parker, mais sa main lourde derrière la caméra transforme le film en jumeau pompeux de *Braveheart* de Mel Gibson à la mode sud esclavagiste. In fine, on privilégiera le magnifique *12 Years a Slave* de Steve McQueen.

Actuellement en salles

JF

Blood Father



Jean-François Richet est repassé de l'autre côté de l'Atlantique pour collaborer avec « Mad Mel ». *Blood Father* sur ce point n'est pas vraiment représentatif du

talent du cinéaste français qui avait su « remaker » avec intelligence *Assaut* de John Carpenter. D'une violence programmatique attendue, *Blood Father* coche toutes les cases des obsessions présentes dans la filmographie de l'acteur. Sur ce point, Mel Gibson, bien que vieillissant, affiche une indéniable énergie. Dommage qu'elle soit mise au service d'une réalisation passe-partout et d'une intrigue beaucoup trop prévisible.

Un Blu-ray M6 Vidéo

JF

SEULS : LE PARI DE LA FRANCHISE

Grand succès de la BD jeunesse franco-belge ambitieuse de la dernière décennie écoulée, *Seuls* connaît les honneurs de l'adaptation cinématographique. Avec David Moreau aux commandes, ce film prend le risque d'être un volet d'exposition afin de mettre éventuellement une saga sur les rails.



© 2016 ECHO FILMS - STUDIOCANAL - FAUST FILMS - SCOPE PICTURES

Seuls n'a pas volé son succès critique et public. Fabien Vehlmann concoctait un postulat de départ aussi simple que fascinant : du jour au lendemain, tous les adultes disparaissent de la face du monde, laissant des enfants seuls et livrés à eux-mêmes dans une grande ville. Dodji, Leïla, Terry, Camille et Yvan forment un échantillon de la société française, portant en eux les frictions sociales et interethniques. Mais la grande idée de *Seuls* a été d'incorporer cette base narrative digne de *Sa majesté des mouches* dans un voile surnaturel, post-apocalyptique et mystérieux toujours plus épais au fil des albums. Car *Seuls* en est déjà rendu à 10 tomes et deux cycles, et a accumulé en cours de route son lot de mythologies tout en enrichissant son univers. Ainsi, *Seuls* est devenu en une décennie un monstre à la fois ambitieux et imposant. Et si l'idée de le porter à l'écran est plus que séduisante, on imagine sans mal les difficultés auxquelles David Moreau a été confronté.

LOST IN THE WORLD

La prise de vues réelles enlève d'entrée le jeu de contrastes saisissant dans la bande dessinée entre la dureté des épreuves endurées par les héros (meurtres, blessures profondes, traumatismes, etc.) et le trait rondet de Bruno Gazzotti. Déjà étonnant quand il illustrait *Soda*, ce dessin dodu façonné à

l'école de Tome & Janry constituait un point d'entrée accueillant dans *Seuls* avant le passage à la seconde. Bien que perdant cet avantage, David Moreau n'oublie pas de soigner le visuel et recrée un Fortville à l'identité bien française, où ce qui était autrefois familial est devenu inquiétant par la force des choses. On pourrait presque deviner l'influence du clip *Come to Daddy* d'Aphex Twin lors d'un passage en banlieue. Certes, les familiers de l'œuvre de Vehlmann et Gazzotti pourraient tiquer sur le vieillissement de la troupe d'enfants qui ont pris dans l'ensemble trois années de plus. Cela étant, des raisons pratiques et légales justifient parfaitement ce choix et on remercie David Moreau d'avoir reconduit Leïla et Dodji dans les rôles de meneurs.

EXPOSÉ

Cependant, une telle ambition artistique, soulignée par les effets spéciaux et contrebalancée par la présence d'acteurs inconnus du grand public, témoigne de la prise de risque de *Seuls* au cinéma. En effet, risque et cinéma sont deux mots allant souvent de pair. Pour le cas de *Seuls*, parler d'un coup de poker serait encore plus exact. Et c'est d'ailleurs le plus gros reproche que l'on peut adresser à David Moreau dans la mesure où son film se révèle être essentiellement un récit de survie dans la solitude et le danger inconnu.

Toute la dimension cruelle inspirée par *Sa majesté des mouches*, aperçue avec le clan du requin mené par Saul et les premières familles, a été mise en suspens. Faute de budget, probablement. La fin ouverte de *Seuls* ne fait d'ailleurs aucun doute sur le désir de mettre sur pied une saga cinématographique adolescente à la *Hunger Games*. Il ne reste plus qu'à espérer que les recettes soient au rendez-vous pour que Dodji, Leïla, Terry, Camille et Yvan s'enfoncent toujours plus dans la noirceur du grand écran. À bon entendre.

JULIEN FOUSSEAU



SEULS

de David Moreau,
avec Sofia Lesaffre, Stéphane
Bak, Jean-Stan du Pac...
1h40, sortie le 8 février

NOIRE REVANCHE

Tom Ford, le célèbre *fashion designer*, avait brillamment passé son examen d'entrée au cinéma il y a huit ans avec *A Single Man* et confirme aujourd'hui son talent dans *Nocturnal Animals*, vénéneux récit à double fond sur la revanche conjugale.

Si l'on prend le temps de s'attarder sur les créations de Tom Ford alors qu'il était le styliste méga star de Gucci, les plus observateurs remarqueront à quel point son obsession pour le glamour américain du cinéma des années 50 a influencé son travail au point de faire transparaître de vrais penchants cinéphiles. Elle éclatait pleinement dans *A Single Man*, avec ses textures lisses et « glam » symbolisant la prospérité d'après-guerre au sein d'un mélodrame sensible. Huit ans plus tard, Tom Ford revient avec *Nocturnal Animals*, auréolé du Grand Prix du Jury à la dernière Mostra de Venise. Entre-temps, le romantisme semble avoir cédé la place au nihilisme. Et si le film démarre dans le milieu artistico-intellectuel californien, il est rapidement mis en contraste avec la brutalité du Texas profond à travers un jeu de mise en abyme dans lequel deux récits s'affrontent.

VACUITÉS MONDAINES CONTRE ANIMALITÉ PRIMAIRE

Au commencement est Susan, une galeriste spécialisée dans les œuvres provocantes et conceptuelles dans le Los Angeles branché. Si les affaires marchent, Susan doit quand même l'essentiel de sa fortune à son mariage avec Walker, un businessman volage, dans lequel elle est très malheureuse. Elle reçoit un jour dans sa boîte aux lettres *Nocturnal Animals*, un manuscrit de Tony, son premier mari qu'elle n'a pas vu depuis 19 ans. Rencontré dans son Texas natal, Tony était un apprenti écrivain très sensible dont elle a brisé le cœur en le quittant pour Walker après lui avoir asséné qu'il était trop fragile psychologiquement pour réaliser son rêve. Un soir de solitude, Susan démarre la lecture du roman que Tom



Ford met en scène instantanément. Un récit criminel et brutal dans le Texas profond où un père de famille voit sa femme et sa fille enlevées et violentées par une bande de rednecks psychopathes avant qu'un homme de loi bien-tôt à la retraite lui propose de l'aider à se faire justice lui-même.

CATHARSIS LITTÉRAIRE

Tom Ford parvient à donner autant d'importance à chacune des histoires afin d'accoucher d'une fusion étrange entre un mélodrame digne d'*Écrit sur du vent* de Douglas Sirk et un polar poisseux et bestial que l'on jurerait tout droit échappé d'un roman de Jim Thompson. À la fois dans la peau de Tony et du père de famille meurtri, Jake Gyllenhaal sert de passerelle entre les deux niveaux de fiction pour dessiner clairement ce qui meut *Nocturnal Animals* : l'histoire d'une revanche acerbe et métaphorique

sur les vexations du passé perpétrées par Susan pour mieux se moquer de ce qu'elle est devenue, à savoir quelqu'un d'un monde qu'elle méprisait en sacrifiant ses idéaux pour le confort. Si l'histoire contée par Tom Ford n'est en rien nouvelle, on ne peut que saluer les moyens employés distillant avec subtilité un parfum vénéneux, une fragrance englobant classicisme de l'âge d'or et ténèbres lynchiennes.

JULIEN FOUSSEAU



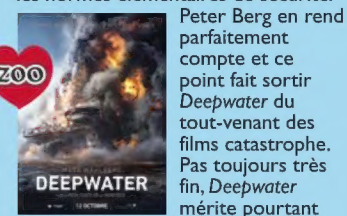
NOCTURNAL ANIMALS

de Tom Ford,
avec Amy Adams, Jake
Gyllenhaal, Aaron Taylor-
Johnson... 1h56
Actuellement en salles

Deepwater



Deepwater est le nom de la plateforme pétrolière qui s'est embrasée au large de la Louisiane en 2010. L'origine de cette catastrophe, la plus grande en son genre dans l'histoire américaine, tient à la cupidité de BP n'ayant pas respecté les normes élémentaires de sécurité.



Peter Berg en rend parfaitement compte et ce point fait sortir *Deepwater* du tout-venant des films catastrophe. Pas toujours très fin, *Deepwater* mérite pourtant bien des éloges car, derrière les images spectaculaires et une esthétique fascinante de la pyrotechnie, Peter Berg livre un véritable plaidoyer pour la classe ouvrière se tuant à la tâche digne du cinéma social des années 70, pour mieux enfoncer avec justesse l'incompétence des compagnies actionnariales rapaces.

Un Blu-ray M6 Vidéo

JULIEN FOUSSEAU

La colline a des yeux



L'éditeur cinéophile indépendant poursuit sa politique « deluxe » avec un coffret spécial « 40^e anniversaire » de *La colline a des yeux*, le classique de l'horreur réaliste de Wes Craven.

L'histoire est simple : une famille en plein road trip fait une pause non loin d'une mine d'argent désaffectée, avant d'être prise pour cible par un clan de cannibales consanguins. Wes Craven

signait là, au-delà des images encore éprouvantes, une authentique réflexion sur la violence inhérente à la condition humaine et au retour à l'état sauvage de l'Homme, soit un affrontement viscéral de la culture contre la nature. Comme à son habitude, Carlotta soigne l'éditorial avec une restauration 4K du film de toute beauté. La suite sortie en 1985 a également fait le voyage. Les plus curieux trouveront également la fin alternative ainsi qu'un nombre conséquent de commentaires audio et de documentaires sur la production de cet incontournable du cinéma d'horreur. Sans oublier le livre *Wes Craven : le droit à l'horreur* de Marc Toullec.

Un coffret Carlotta

JF



Steep
Ubisoft



Tombé en désuétude, le jeu de sport de glisse est remis au goût du jour par le studio Ubisoft Annecy. *Steep* tente l'approche *open world* pour un genre vidéoludique qui s'est plutôt illustré dans le *gameplay* résolument arcade. Un parti-pris risqué qui n'est pas sans heurts après quelques heures de jeu, tant *Steep* a bien du mal à placer son curseur entre la simulation et le fun irréaliste. Cela se traduit par une progression en dents de scie un tantinet agaçante. D'autant qu'il est livré avec tout le package parfois agaçant du jeu moderne, à savoir multijoueur permanent, connexion permanente et micro-transactions. Tout n'est pas à jeter pour autant car *Steep* peut procurer de vrais moments de poésie neigeuse et de belles sensations de glisse. On espère que les mises à jour futures amélioreront cet essai prometteur.

Disponible sur PC, PS4, Xbox One
JULIEN FOUSSEAU

Picross 3D : Round 2
Nintendo



HAL Laboratory aurait pu se contenter de fournir des grilles supplémentaires de *Picross 3D* sans se fouler

tellement ce *puzzle-game* consistant à découvrir un dessin sur une grille après le noircissement de cases suffisait à entretenir une addiction solide. Reposant sur la logique et l'observation, le *Picross* prit du volume et de la verticalité avec Nintendo pour en faire un hit sur 3DS. *Round 2* complexifie l'affaire en y ajoutant le jonglage entre deux couleurs et le burinage de cases inutiles. Le résultat est encore plus addictif et l'ergonomie irréprochable de ce *Round 2* égayera les longues soirées d'hiver des plus cérébraux.

Exclusivement sur Nintendo 3DS

JF

MK2 VR



Envie de tester la puissance immersive de la réalité virtuelle sans se ruiner ? Le groupe de cinéma MK2 a de quoi vous satisfaire car il a ouvert un espace dédié à cette nouvelle technologie au MK2 Bibliothèque à Paris. On recommandera *Birdly*, simulateur grisant de vol d'oiseau au-dessus de New York riche en sensations fortes, ou *HoloFit*, simulateur de rameur très physique capable de vous emmener sur la Banquise, les canaux babyloniens ou les anneaux de Saturne. *Ton* vous a marqué plus jeune ? *Space Pirate Trainer* titillera vos pulsions pour le shoot and cover. Une dizaine d'expériences vous attendent pour plonger dans le grand bain de la réalité virtuelle.

MK2 Bibliothèque
128-162 Avenue de France, 75013 Paris
Horaires et tarifs sur www.mk2vr.com

JF



LE GOUFFRE AUX CHIMERES

Maintes fois repoussé, au bord de l'annulation au cours de ses neuf années de développement chaotique, *The Last Guardian* est aujourd'hui une réalité. Et malgré la présence d'ombres au tableau, il confirme combien Fumito Ueda est un auteur précieux dans le jeu vidéo.

Auteur hors-normes, Fumito Ueda se faisait un nom en 2001 avec *Ico*, son premier jeu en tant que directeur. Mais il entraînait réellement dans la légende avec son titre suivant, *Shadow of the Colossus*. Considéré comme un des chefs-d'œuvre de la PlayStation 2, il racontait l'odyssée tragique d'un jeune garçon chargé de tuer 16 colosses contre l'espoir de redonner vie à une jeune fille aimée. La grandeur de *Shadow of the Colossus* résidait autour de deux piliers : une ligne d'horizon à perte de vue au service d'une certaine idée de la désolation, et un pessimisme existentiel terrible où l'humanité de notre héros disparaissait toujours un peu plus à chaque coup fatal qu'il portait sur un géant. La singularité thématique de *Shadow of the Colossus* se confondait avec sa performance technique mettant à mal la PlayStation 2. Un fait anodin de prime abord mais qui reflète bien les ambitions démesurées de Fumito Ueda : annoncé dès 2009, *The Last Guardian* devait être un des titres phares de la PlayStation 3. Or, le développement chaotique du projet en a fait une des arlésiennes du jeu vidéo pour, au final, connaître une sortie sur la dernière console de Sony.

LE GARÇON ET LA BÊTE

Après moult rebondissements qui ont vu le départ de Fumito Ueda de Sony

et une menace réelle d'annulation pure et simple du projet, *The Last Guardian* pointe enfin le bout de son museau. Et l'on reconnaît d'entrée le sens de l'épure narrative d'Ueda. Dans un monde ancien, un jeune garçon se réveille dans une grotte loin de tout à côté de Trico, créature chimérique gigantesque. Bien qu'enchaînée et blessée à mort, cette bête, qui serait le fruit d'une union entre un griffon, un chat et un chien, n'en demeure pas moins dangereuse et féroce. Pourtant, le garçon comprend très vite que les points de sortie de cette grotte lui sont inaccessibles et qu'il va devoir s'adjoindre les services de Trico s'il veut regagner sa tribu. Ainsi commence l'histoire d'un apprivoisement mutuel et d'une belle amitié.

BEAUTIFUL FREAK

Le *game design* de *The Last Guardian* repose essentiellement sur des énigmes intégrées à l'environnement qu'il faut résoudre à force d'observation, et elles nécessitent souvent l'assistance de Trico pour sa force herculéenne et sa détente prodigieuse.

Ce volet coopératif était déjà au cœur d'*Ico*, la différence étant ici que l'on contrôle le personnage le plus faible. D'où le besoin fon-

damental de développer un lien affectif fort avec la chimère. Trico est à ce titre une immense réussite, à la fois par son autonomie propre et sa palette de mouvements toujours plus complexes. L'immobilisme du garçon le fera piaffer d'impatience, quand la séparation physique avec celui-ci sera à l'origine de couinements à fendre l'armure des plus blasés. Cohabitent en lui deux facettes, celles de la tendresse et de la violence, tant il peut se révéler impitoyable lorsque des menaces s'approchent de son compagnon. C'est la force de ce lien développé à mesure que l'on progresse qui est au cœur de *The Last Guardian*, dont la complexité s'étoffe à égale mesure du *gameplay* ; une histoire de domestication miraculeuse à la finalité suffisamment déchirante pour qu'elle résiste aux quelques défauts de conception. Par ses problèmes de caméra parfois frustrants et un moteur graphique somptueux quoique gourmand pour les ressources limitées d'une PS4, *The Last Guardian* porte en lui les stigmates de sa gestation difficile. Il n'en demeure pas moins un des monstres les plus magnifiques du jeu vidéo.

JULIEN FOUSSEAU

THE LAST GUARDIAN

Sony Computer Ent. / Japan Studio
Genre : action et aventure
Exclusivement sur PlayStation 4

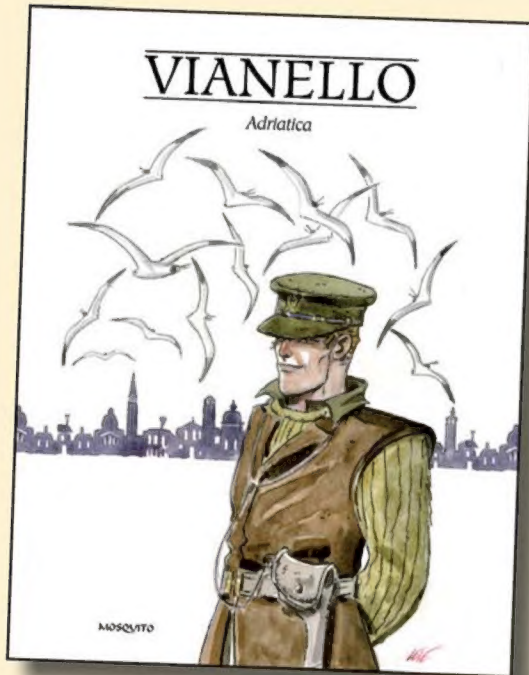


MOSQUITO

le souffle de l'Aventure...

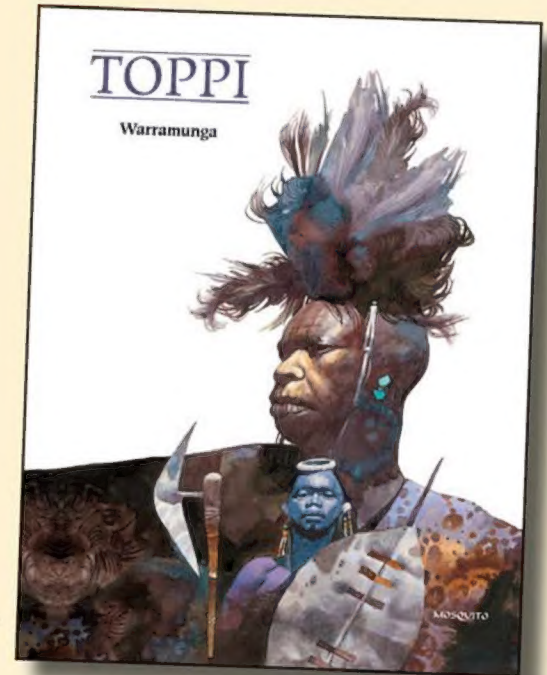
Adriatica

Le vol des caisses d'or des partisans de Tito se solde après la guerre à Venise...



Warramunga

deux chasseurs blancs, arrogants et racistes se retrouvent confrontés à la magie noire...



La Croix sanglante

Le Prince Aren pensait s'être débarrassé de son passé, l'heure du règlement de compte a sonné...



CORBeyRAN & JORGE MIGUEL

LES DÉCASTÉS D'ORION



**TRAHIS, DÉCHUS,
ILS N'ONT PLUS RIEN À PERDRE...**

Tome 1/2 disponible - Tome 2/2 en août

LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS